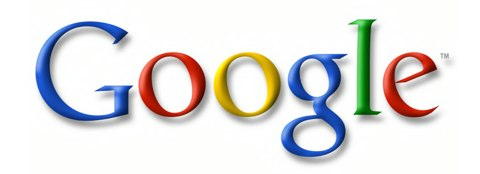
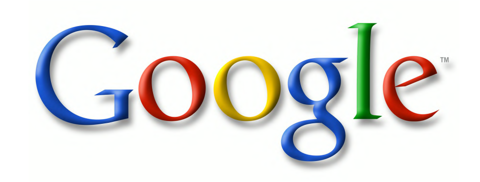










20

LES MARGUERITES

DE LA MARGUERITE

DES PRINCESSES

TOME III



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
M DCCC LXXIII

LES MARGUERITES

DE LA MARGUERITE

DES PRINCESSES

TOME TROISIÈME

LE TRIOMPHE DE L'AGNEAU
COMPLAINTE POUR UN PRISONNIER — CHANSONS SPIRITUELLES
HISTOIRE DES SATYRES ET DES NYMPHES DE DIANE
EPISTRES

TIRAGE.

120 exemplaires	sur papier vergé (n°s 31 à 150).	
15	»	sur papier de Chine (n°s 1 à 15).
15	»	sur papier Whatman (n°s 16 à 30).

150 exemplaires numérotés.

LES MARGUERITES
DE
LA MARGUERITE
DES PRINCESSES

TEXTE DE L'ÉDITION DE 1547

Publié avec Introduction, Notes et Glossaire

PAR

FÉLIX FRANK

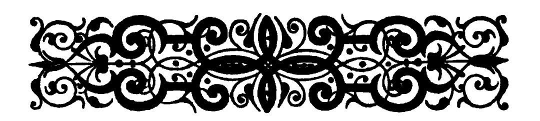
ET ACCOMPAGNÉ DE LA REPRODUCTION
DES GRAVURES SUR BOIS DE L'ORIGINAL ET D'UN PORTRAIT
DE MARGUERITE DE NAVARRE



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
RUE SAINT-HONORÉ, 338

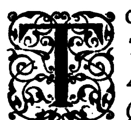
M DCCC LXXIII





LE TRIOMPHE

DE L'AGNEAU



OUS *les Eslus et Souldars du Vainqueur,*
Tous vrays servants, qui n'avez en vain cœur
Aux durs assaults de la cruelle guerre
Que fait Sathan contre CHRIST *sur la terre ;*
Tous les Signez et Bourgeois de Zion,
Vrays heritiers, enfans d'adoption,
Assemblez vous pour chanter la victoire
Du seul Agneau, tout revestu de gloire.
Assistez luy dedens son capitole,
Tous bien ornez de la celeste estolle.
Sans vous ne peult se parfaire la feste :
Le membre doit aller où est la teste.
Loups ravissans, en vitupere et honte
Retirez vous, vous n'estes pas du compte,

N'approchez point du celeste troupeau :
Dieu ne prend pas la personne à la peau.
Retirez vous, l'Agneau le vous commande,
Raison ne veult que soyez de sa bande.
Mais vous chacun, victorieux gensdarmes,
Qui tous avez enduré les alarmes
Des fiers Geants en cruauté confitz,
Sans estre en Foy d'un seul poinct desconfitz,
Apprestez vous, les palmes en la dextre,
Car il convient d'aller après le maistre.
Je veux icy tes triomphes chanter,
Verbe divin; vien donc me presenter
Les doux accords de la musique haulte,
Pour non avoir en mon chant quelque faulte.
Je veux, Seigneur, exerciter ma plume
A tes grans loz, si ton esprit m'allume.
Allume donc par ta splendeur illustre
Mon bas penser, et me fais voir le lustre
De celle noble et auguste couronne
Qui ton saint chef richement environne.
Or, me fiant, Seigneur, de ta largesse,
Et que seras ma conduite et addresse,
Commenceray dire l'occasion
Pourquoy tu prins de nous compassion.
Trois principaux et mortelz ennemis
Avoyent Adam en grand servage mis :
L'un, de la Loy le rigoreux abbort;

L'autre, Peché; et le tiers est la Mort.
La Loy jadis triomphoit par droiture;
Peché, à tort; mais pour sa couverture
Dessoubz la Loy trouva l'occasion
Mettre la Mort en sa possession.
Qu'il soit ainsi, Moïse expres a dit
Qu'après qu'Adam eust entendu l'edict
Du Createur, Sathan print fondement
D'assubjettir la Chair couvertement,
Le soubmettant à la rude gabelle
De l'exacteur et de la Mort cruelle.
La Loy expres à l'homme commandoit,
Mais par la Chair trop foible se sentoit.
Ainsi penant, sans povoir satisfaire,
Laissoit Peché à sa volonté faire,
Dont à la Mort feit ouverture et porte :
Ainsi régna et si feut la plus forte.
Voyans ces trois leur empire et povoir,
Et se sentant telle puissance avoir,
Avoyent un jour leur triomphe mis sus,
Sur un hault roc, dont cy bas sont yssus
Les grans decrets de celle redoutable
Force de Dieu qui toute force acable.
Près des deserts où gist la terre morte,
Sans que nul fruit elle nourrisse ou porte,
Et que jamais à ce ne fust induite,
Où tout est sec comme cendre recuite,

Où rien ne croit (ainsi disent nos peres)
Fors des dragons, et aspics, et viperes,
Un mont est mis, en langage Hebraïque
Nommé Sina, Agar en Arabique,
De haults rochers eslevé jusqu'aux cieux,
Tant qu'on ne peult si hault lever les yeux.
Sa teste chauve, aspre, sterile et nue
Semble en hauteur vouloir vaincre la nue;
Hideux, pierreux et presque inaccessible,
Prodigieux et à voir sy terrible
Que peu de gens en povoyent approcher,
Et sans horreur de trop près y toucher
Pour le passer, car de peur tressaillir
Faisoit les cœurs, voire bien defaillir.
Là print la Loy pour convenable place
Lieu, pour monstrer sa rigoreuse face
Un siege donc au mylieu feut posé,
Riche et luisant, en tel art composé
Qu'à l'environ un grand feu s'espandoit,
Qui largement ses flambes estendoit
Tant qu'il sembloit que le mont en ardist,
Voire le ciel : proprement on eust dit
Qu'en peu de temps le roc deviendroit cendre,
Et qu'on verroit de l'ardeur le ciel fendre.
Cela sembloit une puissance esmue
De grand courroux et de fureur repue;
De là fumoit une espesseur sy trouble,

A ceux d'en bas faisant la crainte double,
Que tout estoit circonfus et noircy,
Meslé, troublé, tenebreux, obscurcy.
Plus haulte estoit une obscure nuée,
Qui rendoit fort la region muée,
Non autrement qu'à un plein jour d'esté
L'on voit souvent le tonnerre apresté,
Non autrement qu'une tresnoire tache
Contre le Ciel, que le Soleil nous cache ;
Cela sembloit estre un ventre pesant
Prest d'enfanter, et monstre nous faisant
Des Jugementz de la divine main,
Voulans soudain perdre le genre humain.
Là ne feut veu ce bel arc asuré,
Luisant, pourpré, parfait et mesuré
Du Souverain, qui pour un tesmoignage
De grace et paix donné feut comme un gage,
Qui feut jadis par divine ordonnance
Du grand Noë donné par alliance.
Souvent aussi et à l'œil l'on peult voir
Que de s'enfler la nue fait devoir
Pour en après la Terre alimenter
De son humeur et les fruitz augmenter.
Mais ceste cy n'estoit de telle sorte,
Ains comme un temps qui tous maux nous apporte.
De là bruyoient, esclattoient, tempestoient
Tonnerre et voix, et parmy se mettoient

Force flambeaux luysans comme l'esclaire,
Tant que la nue en faisoit la nuict claire.
Au beau mylieu de ce divers prodige,
Assise estoit la Loy, qui tous oblige,
Monstrant l'escrit par plusieurs ans secret,
Dit de peché chyrographe et decret,
Portant, disant, requerant franchement
La mort de tous, si la lettre ne ment.
Ho, quel decret à l'homme tant contraire!
Quel obligé! Qui le pourra deffaire?
O quel arrest! quelle dure sentence!
Quel jugement, si de près on y pense!
Il dit ainsi : Misericorde ouverte
Estre ne doit, ne grace descouverte
A ceux qui ont le peché par naissance,
O bienheureux qui en aura dispense!
Son vestement de sang tout coloré,
Le bort par tout tresrichement doré,
Puis par dessus escrit comme il s'ensuit:
L'homme est maudit, qui franchement ne suyt
Tous les sermons de la divine lettre,
Et qui voudra un seul poinct en omettre.
Oultre, le Roy de la ronde machine,
Auquel le Ciel et la Terre s'encline,
Qui fait par tout sa force dominer,
Son nom valoir, sa dextre fulminer,
Ceint de justice et de zele vestu,

Auprès duquel tout ne poise un festu,
Pour acomplir et faire ce mystere,
Assista lors en face moult sevre,
Acompaigné de mille millions
De ses servans, tous plus fors que Lions:
Adam, voyant tel spectacle, trembloit;
Mais d'abondant sa crainte luy doubloit,
Sans qu'un seul nom en ce lieu apperceust
En qui faveur ou grace fonder sceust.
Toi, Israël, considere les tiltres
Qu'avoit ton Dieu quand il tint ses chapitres.
Je suis (dit il) jaloux et courageux,
Le Dieu gardant le forfait outrageux,
De Pere en Filz; voire en telle memoire
Qu'aux Filz des Filz fais mon courroux notoire.
Je suis ton Dieu, qui cerche et examine
Tous tes pechés, et qui mande Famine,
La Guerre et Mort pour bien tost me venger
De toy, soudain que viendras au danger.
Il ne dit pas : Je vueil estre ton Pere,
Pour te jetter dehors du vitupere
De tous pechés et pour tes maux tollir,
Pour effacer ta faute et abolir.
Donc tellement ton Seigneur redoutois
En telz effrois, que quand tu escoutois
Sa voix tonner, tu priois en grand crainte
Qu'à toy parler sa majesté tressainte

Pas ne voulust, ains qu'à ton conducteur
Baillast la Loy, dont seroit instructeur :
Lequel aussi eust souffert à grand peine
Un seul rayon de sa splendeur et veine,
Si n'eust esté quelque celeste umbrage
Où il congnut du Filz de Dieu l'Image.
O povre Adam, quand tu vis telle monstre,
Ton cœur fondoit comme la cire contre
Un ardent feu : j'en parle comme expert.
Et tout ainsi que l'eaue qui se perd,
Comme la fleur ou le fein que l'on taille,
Tout abbatu defailloit comme paille.
O povre Adam, qui t'a abbastardy
De ton facteur? Que n'es tu tant hardy
De t'approcher? Qui te fait tant sauvage,
Tant estranger, que tu fuys le langage
De ton facteur? Quel grand remordz te poingt?
D'ou vient cela que d'acces tu n'as point?
Qu'as tu senty qui te fait tant fuyr?
Helas! tu sents ton peché trop puyr.
En ce jardin quand par ton fol mespris
Tu euz perdu de tes vertus le prix,
Tu feuz tant loing de confesser ton cas
Que, sans faveur de droit ou d'advocats,
Tu osas bien par ta charnelle ruse
Imaginer sur ta compaigne excuse.
Lors du sentois de ton mal quelque indice,

Sans bien peser la force de ton vice;
Et nonobstant que peché fust commis
Par toy, des lors que vouloir y fust mis
De transgrèsser, et que postérité
Depuis ce temps l'a par toi herité,
Tu n'en avois sans la Loy congnoissance;
Mais par la Loy il revint en naissance.
Comme un charbon en la cendre couvert
Dort en son feu; mais s'il est descouvert,
Luy appliquant sa droite nourriture,
Incontinent il monstre sa nature:
Ainsi Peché devant la Loy gisoit
Tout comme mort, et point ne l'advisoit
Ce povre Adam; mais quand elle survint,
Le Peché hors de ses tenebres vint,
Et triompha tellement par sur l'homme
Qu'apres l'avoir despouillé tout en somme,
Il le feit serf de sa malignité.
Serf, je dis serf: voire sa dignité
Tant abbaissa qu'en lieu de la franchise
De son estat, de sa noblesse exquise,
Feut condamné à telle servitude,
Où à tout mal appliquoit son estude.
Ce Pharaon (ainsi bien se peult dire),
Plein de fureur, de tyrannie et de ire,
Ne permet point à Israël le lieu
Pour honnorer ne reverer son Dieu:

Ce dur tyrant, pour sa gloire illustrer,
Pour mieux povoir nostre repoz frustrer,
Suyvit la Loy de bien près, pas à pas,
L'accusateur son fait n'oublia pas,
Son maintien feut sy hideux et enorme
Qu'on ne vit onc un monstre sy difforme;
Ses yeux estoient en la teste enfoncez,
Comme charbons en un fourneau mussez.
De son gosier une puante haleine
Sortait ainsi que d'une fosse pleine;
Sa langue aussi fiel de Dragon jettoit,
Et les poisons des Hidres hors mettoit;
Ses doigtz estoient d'ordure tous souillez
Et d'humain sang abondamment mouillez.
Noise, debat, blaspheme, occision,
Tourment, ennuy, courroux, detraction,
Gueulle, fureur et telle autre mesgnie
Lui font la court et tiennent compagnie.
Lequel pour mieux ses libelles instruire
Contre la Chair, et pour plus tost induire
L'ire d'enhault à son arc puissant tendre,
Tressoingneux feut ses enseignes estendre,
Et desploya l'histoire lamentable,
Comment Sathan feit reputer pour fable
Du trespuissant la celeste Parole,
Et son edict rompre comme frivole.
Là feut le bois que l'on dit de Science,

Là feut pourtrait remordz de conscience,
Là feut congnu qu'Adam pensoit bien estre
Ainsi que Dieu, son Seigneur et son maistre,
S'il delaissoit la verité divine,
Ailleurs cerchant science adulterine.
Aussi par là clerement l'on voyoit
Le grand abuz en quoy se fourvoyoit
L'homme charnel avant qu'il sentist rien
Sinon d'embas tenebreux, terrien;
Là feut congnu que Peché par nature
Habite en nous et prend sa geniture;
Là feut aussi l'ignorance accusée,
Que plusieurs folz veulent estre excusée.
Quand d'un forfait l'accusé tasche et quiert
Soy descharger, et son droit il requiert,
Cerchera il pour advocat propice
Celuy qui est de l'accusant complice?
Celuy qui veult son bon droit alleguer,
Quand il le vient du fait interroguer,
Produira il pour tutelle et confort
Celuy par qui son malheur est plus fort?
Ce seroit bien (comme on dit en commun)
D'un sac mouillé se couvrir, et (comme un
Urie feut deceu par ignorance)
Porter sa mort soubz tiltre d'asseurance.
Or fait ainsi tout homme qui propose
Sur l'ignorer excuse, et y repose,

Car l'ignorance argue negligence,
Voire mespris de divine science.
Elle nourrist soubs ses voiles ombreux,
En ses secretz et palus tenebreux,
Monstres divers, terribles et enormes,
Monstres qui sont de tous forfaitz difformes.
C'est en effect cette feconde mere
De noz pechés, et la maratre amere
Qui, par abuz de fornication,
Enfante en nous prevarication.
Et d'abondant l'Escriture nous dit
Que l'ignorant, sans aucun contredit,
En fin sera par bon droit ignoré;
Et que celuy qui n'est tant honoré
Jusqu'à sçavoir de la Loy la doctrine,
Si sans la Loy à transgresser s'encline,
Aussi par droit perira sans icelle :
Raison en Dieu comme en nous n'est pas telle.
L'homme brutal en autre abuz se fonde,
En quoy la Chair en son sens trop abonde :
C'est que pour vray il afferme et maintient,
Et constamment contre equité soustient :
Ce qui ne gist en nostre franc arbitre
De vice ou mal ne doit avoir le tiltre.
Ainsi conclud cest ignorant cerveau,
Homme de nom, mais de sens un droit veau,
Que l'on fait tort à son estat parfait

Vouloir punir de nature le fait.
Dire l'on peult par un semblable cas,
Que si l'on voit pulluler un grand tas
D'aspres buissons au mylieu d'un verger,
Et qui decroit le gaing du mesnager,
Qu'estre ne doit arraché ne taillé,
Puis que tout tel Nature l'a baillé :
L'on doit laisser manger l'Agneau des Loups,
Puis que tel est le naturel de tous.
Mais tel erreur a prins son origine
D'un fol amour et fondé sa racine,
Car ceste chair en son courbe penser
Se veult flatter, et comme dispenser
Du stable et fort et veritable escrit.
Et comme l'Ours tant leiche sa facture
Qu'il la transforme en sa vile nature,
Ainsi la Chair tellement s'acoquine
A se complaire et priser sa doctrine,
Que bien souvent elle offense et irrite
Son Dieu, pensant y avoir grand merite.
Or il convient toute bouche estre close,
Et qu'un seul mot repliquer elle n'ose,
Contre le vray de la puissante voix
Qui dit et fait par tout à une fois;
Puis qu'elle met Concupiscence aux rengs
De noz pechés, que tenons des parents;
Puis qu'elle dit que la rebellion

De ceste Chair n'a jamais union
Aux loix de Dieu, mais tousjours y resiste,
Et que sans fin de mal en mal persiste ;
Plus on ne peult telle peste excuser,
Plus on ne doit tellement s'abuser,
Oser penser que cela est inique,
Qui contre Dieu directement s'applique.
Un poinct vuydé, de prescrire innocence
Sur l'ignorer ou sur Concupiscence,
C'est abuser, quelque Raison que glose
Le sage humain, car trop clere est la chose.
Après Peché, la Mort espoventable
D'un noir enfer, horrible, redoutable,
D'un gouffre ouvert de soulphre tout bruslant,
Troublé d'horreur et de fureur bouillant,
Sailloit, courant de tyrannique sorte,
D'un dur regard et de ride distorte,
Voulant tirer en ses paluz et lacs
Le povre Adam et prendre dens ses laz ;
Voulant chacun serrer en ses prisons,
Et là sans fin brusler comme tisons.
Elle tenoit en sa dextre meurtriere
Un plein vaisseau de mortelle matiere,
Plein jusqu'aux bordz de maledictions,
De jugemens et d'execrations.
Or estoit tel le desir et l'attente
De ceste Mort hideuse et pestilente :

Respandre en nous ses pestes et poisons,
Puis nous jetter meurtris en ses maisons.
Car où touchoit telle indignation,
Fust au Juïf ou autre nation,
Fust bas ou hault, fust par terre ou par mer,
Incontinent excitoit un amer
Et gref tourment, environné d'ennuis,
L'homme tirant aux eternelles nuicts.
Toy, povre Adam, regarde la sequelle
De ton forfait et la dure tutelle
En quoy tu es captif, serf et recluz;
Banny de toy et de tous biens forcluz;
Banny de toy, la chose est trop aperte,
Puis que n'as sceu te sauver de ta perte,
Puis que dens toy tu n'as sceu habiter,
Mais en ton lieu as permis demourer
Ton ennemy, qui t'a tousjours conduit
A son vouloir et soubz sa main reduit.
Pense de pres à ces trois exacteurs,
Qui contre toy se sont tous faitz acteurs,
Avant qu'avoir les fondemens posé
Du firmament, et les Cieux disposé;
Avant qu'avoir l'ouvrage compassé
De son vaisseau, et dedens amassé
L'ordre complet de ce noble chef d'œuvre,
Et que leans le Soleil feist son œuvre,
Qu'il retiendroit de l'estat des humains

Un nombre dit, et l'auroit en ses mains;
L'autre lairroit en son malheur perir
Tresjustement et l'enfer acquerir;
Le tout tousjours à sa gloire sortant
Tant d'un costé que de l'autre; pourtant
Qu'en ses Esluz, qu'on dit vaisseaux de gloire,
Misericorde est patente et notoire.
Aux delaissez se monstre clerement
Le vray escrit de son saint jugement.
Et nonobstant que le sçavoir trop bas,
De l'œil terrien n'entende pas ce cas,
Si convient il faire place à l'escrit
Du Trespuissant, quoy qu'en die Antechrist;
Et sans vouloir folement entreprendre
Sur le Scigneur et cercher de comprendre
Les grans secrets et jugements profondz.
Quand on ne peult penetrer jusqu'au fondz,
Dire l'on doit : Souveraine hauteur,
O grand thresor de toy, celeste autheur!
Combien est grand l'inscrutable sçavoir
De ton juger? Combien riche est l'avoir
De ton hault sens, qui dire le sçaura,
Ou de reigler ton vouloir taschera?
  Or a il donc predestiné les siens,
Pour leur donner à jouyr de ses biens,
De quoy il a tant espandu sur eux,
Et de ses dons divins et plantureux,

Qu'estans à luy pour partage preveuz,
De luy tandis heritiers se sont veuz.
Pourtant les a en tel ordre choisis
Qu'en eux ses biens n'ont point esté oysifs.
Et d'abondant, par vocation sainte
Les a tirez sans rigueur ne contrainte,
Mais d'un attrait doucement violent,
Comme un amour qui serre le voulant.
Pour eux jadis la promesse feut mise
Du benoit fruit de la semence exquise,
Tant leur a fait le hault Sire d'honneur,
Tant il les a revestus de bon heur.
Puis, non content d'avoir tant de biens fait
A ses Esluz pour faire un corps parfait,
A decreté les vestir de justice.
(Je dis de Foy, car s'en est la nourrice.)
Consequemment, c'est son intention
De leur donner pleine possession
De sa splendeur et celeste richesse,
Là où seront à contempler sans cesse
Sa face clere et son auguste chef.
Ce n'est pas tout; mais seront derechef
Tous en effect à l'image conformes
De ton cher Filz, et changeront leurs formes.
Or a voulu, ce hault Seigneur des Cieux,
Par tel amour en eux ficher les yeux,
Que pour l'arrest de son dire acomplir,

Et pour iceux de ses vertus remplir,
Pour mettre fin à sa volonté stable,
Son propre Verbe immortel, immuable,
A delegué pour icy bas venir,
Voulant par luy ses promesses tenir.
Voulant qu'après qu'il seroit descendu,
Que son saint nom fust par tout estendu,
Et que des siens il assemblast l'Eglise,
Qui luy seroit famille bien acquise ;
Voulant aussi que l'eternel propos
Du grand Sabbat et celeste repos
Fust conservé par un saint testament,
Entrevenant le suffisant payment
D'un offre saint et sacrifice unique,
Aussi voulut que le faix tyrannique,
Le vieil decret de la Loy trop austere
Fust mort en luy et tout son ministere ;
Et du surplus, que tous les ennemys
De ses aymez fussent vaincuz et mis
Hors du povoir qu'ilz avoient obtenu
Sur eux avant qu'il feust cy bas venu.
Ce Verbe donc tousjours victorieux,
Fort, trespuissant, permanent, glorieux,
Par qui le Ciel en toute sa grandeur
Print ornement, et figure, et rondeur,
Vestu de chair, au combat s'appresta,
Et contre ce franchement s'arresta

Qui donnoit plus au povre homme d'assault.
Et pour bien tost faire prendre le sault
A ceste Mort, des enfers la portiere
Et des humains la cruelle meurtriere,
Voulut musser dessoubz infirmité
Le grand povoir de sa divinité;
Et d'autant plus qu'estre vaincu sembloit,
Tant plus soubz luy son ennemy trembloit.
Que dira l'on de ce Verbe tant fort?
Lors qu'il sembloit qu'arrivé fust au fort
De son declin, et qu'à la mort soubmis,
Il eust le pied ja en la fosse mis;
Lors qu'il sembloit plus flestry qu'un Lepreux,
Tant s'en failloit qu'il feust tenu des Preux,
Lors vaillamment de la Mort et d'Enfer
L'homme tiroit, et de verges de fer
Son ennemy du sien regne chassé
Ainsi brisoit comme un vieil pot cassé.
Pourtant tresbien ce Verbe est comparé
Au grain de bled, lequel au champ aré
Porter ne peult aucun fruit ne proufit,
S'il n'est avant du tout mort et confit.
Semblablement la menue moustarde
Sa grand vigueur dedens soy contregarde
Autant de temps qu'il est en son entier ;
Mais quand il est pilé dens le mortier,
Incontinent à grand largesse sort

Son naturel tant violent et fort.
Or est venu ce beau Filz de Jessé
Où le combat estoit mis et dressé,
Portant un cœur virile et magnanime,
Une vertu qui son desir anime.
Or est venu soubz un infirme corps
Ce Trespuissant combatre les Trois Forts,
Lesquelz cerchans à le rendre estonné,
L'ont d'un accord de près environné.
Mais assaillans ont esté assaillis,
Et se sont veuz vaincus et defaillis.
La Mort son traict a jetté tout acoup,
Mais en frappant s'est prinse de son coup :
En pensant bien obtenir l'avantage,
Elle a perdu la force et le courage.
Car le Vainqueur en ce fervent desir,
Pour vaincre mieux, s'est bien laissé saisir ;
Mais en mourant la force a recouverte,
Tant que la Mort a sa peine soufferte.
Or es tu, Mort, par tes armures morte ;
Or n'es tu plus maintenant la plus forte.
Dy maintenant : qu'est ton bras devenu?
Ton grand povoir? que t'est il advenu?
Où est le bruit de ta fiere victoire?
Ton aiguillon, ta puissance et ta gloire?
Seigneur, Seigneur, par ta force et prouesse,
As acomply et tenu la promesse

Qui feut jadis en style prophetique,
Soubz telle forme escrite et autentique :
O Mort, ta mort je seray quand ton mors
Mettras sur moy pour me compter des morts.
Toy, Cœur humain, au nom de ton aymant,
Grave dens toy comme en dur diamant
Comment la Mort par la Mort est ferue,
Et que par Christ la vie t'est rendue.
Par Christ mourant la sentence est esteinte
De dure Loy, et la playe restreinte
Du viel Peché; le tribut est cessé
Du grand tyrant, et son regne abbaissé.
Fille Zion, chante la parabole,
Chante treshault le sonnet et le rolle,
Comment se fait que le joug tant penible
De l'exacteur et le servage horrible
Soit tout soudain comme mort expiré.
Benis celuy qui t'en a retiré;
Beneis l'Agneau par qui tes ferremens,
Tes durs liens, tes emprisonnemens,
Sont tous brisez. Zion, libere et franche,
Esjouys toy, porte la noble branche,
Le beau rameau de la palme honorée,
Donnant à Christ louenge decorée.
Ayant ainsi tout d'un coup renversé
Noz ennemis, et tout oultre percé,
Ce grand Vainqueur d'un parler elegant

A raisonné, devant tout allegant
De son conseil la Parole eternelle,
Et d'un legat la maniere nouvelle.
Premierement à la Mort s'addressa,
Puis tel propos envers elle dressa.
« *Mort, des humains la peste capitale,*
Qui as voulu par une reigle egale
Tous les mortelz profonder aux paluz
Des noirs enfers, contre toy sont concludz
Nouveaux decretz, tant qu'iceux trespasser
Tu ne pourras : par là te fault passer.
Or entens donc le point que te commande :
Entens le mot que mon Pere te mande :
Quand tu viendras appeller mes Esluz,
Qui sont en moy tous escritz et reluz,
Pour leur monstrer et presenter ta face,
Je te defens que n'uses de menace.
Quand tu viendras à eux te presenter,
Ne les viens point de desespoir tenter;
Ne leur fais pas lamentable ouverture,
Pour presumer leur malheur ou torture.
Je te defens par edict autentique
Que de l'Enfer une seule replique,
Un seul soucy, penser ou souvenir,
Scrupule ou peur ne leur face venir :
Pas ne convient qu'ilz soient de ce paoureux,
Car d'Enfer point reservé n'a pour eux.

A mes Esluz ne bailleras la geine,
Ne les tourmens, ne la severe peine,
Comme ont tous ceux qui decedent sans Foy;
Car leur salut et seurté prens sur moy.
Plus ne viendras pour leur mettre en avant
L'ire de Dieu, comme as fait paravant;
Plus ne viendras de dueil noire et blesmie,
Mais leur seras une courtoyse amye,
L'acces, l'apport, la douce messagere
De mes amours; et comme ma portiere
Leur ouvriras benignement mon huys,
Disant: Voicy la fin de vos ennuys.
Venez Esluz (leur diras), sans esmoy,
Venez soudain, acourez tous à moy.
Tu porteras un geste sy joyeux
Qu'ilz seront tous de te voir envieux;
Et leur seras tant gracieuse et belle
Qu'en te voyant, sans frayeur ne querelle,
D'un franc desir cercheront t'embrasser,
A fin qu'en toy se puissent delasser.
Tu essuyras les larmes de leurs yeux,
Et leur diras qu'onques ne furent mieux.
Bref, toy qui feuz leur malediction,
Seras muée en benediction.
Et quand auras assez servy de port
A mes amis (sans te faire nul tort),
Mort, tu mourras d'une mort eternelle,

Tant que de toy ne sera plus nouvelle. »
Apres ces ditz, au Peché se tourna,
Et puis ainsi sa bouche d'or tonna :
« Monstre nourry en l'obscure sentine,
Au bas bourbier et puante latrine,
Yssu du fondz du confusible gouffre,
Noir, tenebreux, plus puant que n'est soulphre,
Produit et né des monstres serpentins,
Puis allaité des pestilens tetins
Du viel Dragon, vigilant, tortueux;
Entrer tu sceuz au lieu voluptueux,
Pour encharner en la povre nature
Du Serf Adam ta venimeuse ordure.
Tu l'as bien sceu, comme chancre rongeant,
Au Cœur toucher, jusqu'aux os le mangeant,
Tant que sa chair, sa force et volonté
Par toy decheut de sa nayve bonté :
Pensant en ce que parviendrois au but
D'avoir tousjours de ses œuvres tribut;
Dont chair et sang des hommes aggravez
Furent par toy poluz et depravez.
« Or maintenant tu verras de combien
Plus grand que toy de ma grace est le bien :
Si ceste chair de ta peste redonde,
Infiniment ma grace plus abonde.
Si tu as fait le comble surmonter
De tes poisons, et jusqu'au Ciel monter,

J'ay Terre et Ciel de ma pitié remply,
Ayant le vueil de mon Pere acomply.
Pourtant seras comme rien reputé,
Sans estre plus aux Esluz imputé.
Comme un bien peu d'amertume et de fiel
Ne monte rien en un tonneau de miel,
Ainsi seras en l'abysme fondu
De ma douceur, et ton mal confondu.
Si le ruysseau contre la Mer n'est rien,
Trop moins tu es contre le povoir mien.
Par toy la Chair est rebelle et contraire,
Et veult selon Concupiscence faire :
Donc son Esprit desormais cessera,
Le vieil Adam plus maistre ne sera ;
Nous lui faisons un Sabbath à tousjours
Pour reposer et faire ses sejours ;
Mais en son lieu tandis besongnera
Le mien Esprit et pour lui soingnera.
Et ce pendant comme au lict de ta mort,
Dedens la Chair, où tu t'es mis à tort,
Par ma vertu enchainé, languiras,
Et, languissant, sans force vieilliras.
Un temps tu peux en la chair habiter
De mes Esluz; mais pour te limiter
Un terme dit, celle mort qu'engendras
Sera par qui definement prendras. »
Estant finy ce grave parlement,

Vint à la Loy proposer pleinement
Que nonobstant que mise fust d'enhault,
Sy failloit il qu'elle vinst en default.
« Loy, je congnois, lui dist il, que du style
Du Pere mien feut faite la postille
De ce qui est en ta lettre compris ;
Mais dessoubz toy leur couverture ont pris
Mort et Peché, sy que ne fut jamais
Des filz d'Adam, ne sera desormais
Homme vivant qui sceust par toy venir
A la Justice ou parfait devenir :
Dont suis venu pour ton faix abroger,
Car tu ne peux au vouloir deroger
Du Dieu de paix et d'eternelle grace.
Tu ne peux pas faire bannir la race
De ceux qui sont au grand heur appellez
Des Filz de Dieu, combien qu'ilz soient meslez,
Confitz, trempez au sang contagieux
Du vieil Adam : car le religieux
Signe de Dieu, aux vieux Peres donné,
Feut avant toy plusieurs ans ordonné.
Tu feuz jadis mise par testament,
Non pas ainsi que sans definement
Deusses durer, car l'imbecillité
Du veil Adam ainsi debilité
Monstroit assez que ton appointement
Ne donnoit pas au cœur contentement.

En promettant, tousjours tu as un Si;
Mais le povoir de l'homme est sy transy,
Qu'à dire vray plustost sentir luy fais
Le sien peché, voire aggraver son faix,
Que luy donner quelque leger moyen
Pour le jetter dehors de son lien.
A cause donc qu'engendres tel servage,
Et que sur toy espoir l'humain courage
Prendre ne peult, à present je metz sus
Un testament eternel de là sus,
Qui s'estendra jusqu'aux derniers angletz
Des regions et peuples tous seuletz :
De l'Orient touchera jusqu'au terme
De l'Occident, Isles et terre ferme.
Tant que par tout sera congnu mon nom,
Par tout aura mon Testament renom,
Et quant et quant pour le parfaire stable,
Perpetuel et tousjours immuable,
Moy testateur par ma mort le conferme :
Jurant par moy Eternel, je l'afferme ;
Ainsi sera par mort et par serment
Fait stable et fort le Nouveau Testament.
Nouveau je dy, tout autre que le Vieux,
Qui fut donné à Moïse des cieux ;
Car iceluy par toy la Loy queroit
A mort l'humain, tantost qu'il pecheroit.
Ains ce nouveau Concordat que je metz

Est par lequel la coulpe je remetz,
Le consacrant en mon sang precieux :
Donc cesseras pour faire place à mieux,
Ce que je dy n'est posé sans raison,
Car est venu le temps et la saison
Que mon esprit franchement poulsera
Le cœur humain, et bien l'addressera,
Sans que besoing luy soit d'un pedagogue
Comme tu es, ou d'une synagogue. »
Après avoir tous ces propos finiz,
Aux Rachetez ses grans biens infiniz
Il declara mot à mot, par parcelle,
En leur disant : « Mon Espouse et ancelle,
Ma mieux aymée, ô ma treschere Espouse,
Voicy le temps qu'il fault que vous espouse ;
Voicy le temps, gratieuse Colombe,
Où tout florist, quand le froid hyver tombe ;
Voicy le temps que jouyray de vous,
Et vous de moy ; tant qu'ensemble nous tous
Un corps ferons. O belle Sulamithe,
Escoutez moy, que ma Parole habite
En vostre ouyr ; que mon esprit ressorte
Jusqu'au profond de vostre cœur ; en sorte
Que d'un baiser nous n'ayons qu'une haleine.
Escoutez moy, car ma bouche est tant pleine
De doux parler! Escoutez que je suis :
Je suis celuy qui vostre bien poursuis,

Vostre salut, vostre justice et paix,
Qui vostre cœur de toute grace paist.
Je suis celuy qui vous viens reveler
Mon doux esprit, pour tout renouveler.
Si vous estiez le temps passé jadis
Estrange et loing de ce beau Paradis,
Par moy serez en ce saint lieu remise,
Car près de moy place vous est promise.
Si vous estiez souillée de l'ordure
Ou infectée en l'antique ladreure,
J'ay de mon sang un lavoir preparé,
Dens quoy sera vostre corps reparé.
Puis vous feray de mes biens telle part
Qu'ainsi que l'eau de sa source s'espart,
Ainsi seront eslargis mes thresors
Tresamplement sur vous et mes consorts.
Comme jadis du noble chef d'Aaron
Le riche unguent couloit à l'environ,
Si que le bord et la brave bordure,
La frange aussi et toute sa vesture,
Estoient trempez de la sainte liqueur :
Ainsi serez, ô le gré de mon cœur,
Ainsi serez de ma grace sy pleine,
Qu'en vous n'aura ouverture ne veine
Là où l'odeur de mon esprit n'abonde,
Et qui ne soit de mon sang nette et munde.
Ainsi prendrez de mes larges torrènts

Grace pour grace ; et quand viendra aux rengs
De confesser dont vient vostre innocence,
Justice et paix, en pure conscience
Lors vous direz que non par voz bienfaitz,
Par œuvre ou ditz, ne par biens qu'ayez faitz,
Mais que par moy vostre justice vient
De vive Foy, laquelle pas n'advient
Par volonté, par choix, ou par plaisir
De Chair ou sang ; car, avant que loisir
Soit d'y penser, comme un don du Treshault
Elle descend à cil à qui n'en chault.
Ce bien vous vient seulement de mon gré ;
Outre, n'y a eschelle ny degré
Pour parvenir au repoz eternel,
Ne pour avoir quelque bien paternel,
Fors par moy seul. Ainsi de moy tiendrez
Vostre salut. Et puis, quand vous viendrez
A bien peser l'Escriture et la Loy,
Vous congnoistrez qu'en nul autre qu'en moy
Jamais ne doit vostre espoir reposer.
Et s'il advient qu'on vueille supposer,
Bastir, jetter quelque autre fondement,
Soit hault ou bas, vous direz promptement
Que sur moy seul peult durer l'edifice
Du temple saint, et que d'autre artifice
Point ne voulez. En outre, je vous dis,
Espouse chere et noble, que tandis

Qu'icy serez en ce monde pervers,
Vos ennemys par supplices divers
Vous assaudront en telle cruauté,
Qu'ilz rougiront vostre teinct et beauté
De vostre sang coulant à grans ruisseaux,
Et forgeront tortures à monceaux,
Mille tourmens pour emplir leur courage
Et mettre à chef leur felonnie et rage.
Les uns feront en la flambe rostir,
Et par charbons de ce monde partir;
Prenans plaisir à dresser de telz jeuz,
Et repaissans de telz actes leurs yeux.
Cordes, liens, chaisnes, seps et cousteaux,
Escorchement, desrompement, posteaux,
Roues, tourmens, Chevaux, Lions, Serpens,
La terre et l'eau, les flambes et les vents,
Rien n'y aura de ce que le Ciel cœuvre
Que tout ne soit contre vous mis en œuvre.
Bref, ilz feront mille petis enfers,
Où tant de maux seront par vous soufferts,
Jusques à tant qu'à moy ressemblerez,
Et qu'à ma chair semblable vous serez.
Mais rien pourtant ne doit vostre asseurance
Faire fléchir, car après telle outrance,
Bien tost viendrez en mon Palais royal,
Là où sçaurez combien je suis loyal.
Et quand auront les hommes bien maudit

Vous comme moy, et d'entr'eux interdit,
Forgeant des maux contre vous à milliers,
Heureuse vous et tous voz familiers,
Heureuse vous, car par la vostre croix
Vaincrez les bras des primats et des Roys,
Puis entrerez par elle en la cité
Où l'on ne sent aucune adversité. »
Après avoir ce parlement finy
Ce saint Sauveur, et tout bien diffiny,
Splendidement illustré de l'enseigne
De sa vertu, comme la Lettre enseigne,
Se prepara en estat solennel
Pour triompher d'un honneur eternel.
Le Ciel feut lors de liesse esjouy,
La terre aussi tantost qu'elle eut ouy
Qu'on mettoit sus un regne, qui seroit
De grace et paix, où l'Agneau regneroit;
L'Agneau, qui seul nous a sceu deseeller
Le livre cloz, et les ditz demesler
Des grans secrets et divins sacrements,
Qui n'estoient cheuz aux humains pensemens.
Ce doux Agneau, ce Redempteur, ce Roy,
Portoit au chef un diademe, en quoy
Estoient escritz trois tiltres singuliers
En lettres d'or, à luy particuliers.
Par l'un se dit Mediateur tresdoux,
Par le second, le Grand Prestre pour nous,

Au tiers se dit l'Advocat du commun,
Inconvincible, et propice à chacun.
Mediateur se nomme par droiture
Du Souverain et d'humaine nature,
Veu que luy seul feut mys au mylieu d'eux
Pour appointer et faire un entredeux,
A fin que tout ensemble r'accordast
La terre et ciel, par un vray Concordat.
Aussi pourtant que la Lettre contient
Promesse et Loy, pour vray il appartient
Au Trespuissant les promesses parfaire;
Mais l'homme doit l'escrit de la Loy faire.
Donc CHRIST, *voulant acomplir son office,*
Et declarer sa grace et benefice,
Bien se voulut pour la promesse offrir,
Et pour nous tous toute la Loy souffrir :
Ainsi mourant, il met son œuvre à fin.
Promesse et Loy feurent faites, à fin
Qu'il fust tout seul le grand Mediateur
Du genre humain et de son Createur.
C'est luy, c'est luy, qui dens son tendre corps
A mys d'accord les anciens discords :
Raison veult donc qu'à luy seul soit rendu
Ce tiltre et nom, cest honneur : entendu
Qu'il est moyen par qui le Pere et nous
Sommes uniz au commun bien de tous.
Outre, l'on peult en ce sacré chef lire

Comment il feut (à fin d'appaiser l'ire
Du Souverain) consacré pour grand Prestre,
Comme estant seul assez digne de l'estre,
Non pas ainsi qu'en l'ordre Levitique
Le Prestre estoit, selon l'escrit antique,
Ayant besoing l'offre par plusieurs fois
Reïterer, et d'entrailles et foys
Selon la Loy par serviles offices
Offrir les dons et legaux sacrifices :
Car pour certain ilz n'estoient suffisans
Pour nous sauver, ne parfaitz, ne duisans.
CHRIST *n'a pas donc la prestrise legale,*
Pourtant qu'en luy la dignité regale
Reluist et gist, à fin qu'en tout ressemble
Melchisedech, Prestre et Roy tout ensemble.
Roy, je le diz de paix et d'equité,
Et Prestre aussi, qui a l'homme acquité
Entrant un coup au benoist Santuaire
Par le sien sang, d'une offre volontaire,
Sacrifiant sa sainte Chair et munde,
Suffisamment pour sauver tout le monde.
Voire en son sang trop mieux parlant qu'Abel,
Mieux que Nabot contre sa Jesabel :
Car en mourant cryoit à haulte voix
Pardon pour ceux qui le misrent en croix.
Et n'a fallu qu'à plusieurs fois il fist
Telle offre à Dieu; d'une fois il suffit.

Car autrement mourir luy conviendroit
Autant de fois qu'immoler se voudroit.
Pourtant il est l'Evesque bienheureux
De tous humains, puis qu'il a fait pour eux
De son saint corps la precieuse offerte,
Duquel l'odeur jusqu'aux Cieux s'est offerte.
O toy Seigneur, nostre Pontife et Prestre,
Beneiz nous tous de ta divine dextre.
Parlons present de l'epithete tiers,
Et que sachons les tiltres tous entiers
Du saint Agneau, à fin que pleinement
Le congnoissons autheur du sauvement.
C'est qu'il se dit Advocat bien disert
De toy chetif, et de tous biens desert.
Toy povre humain, ô si tu sçais combien
Ce nom promet d'asseurance et de bien,
Ton cœur sera plus stable qu'un Rocher,
Lequel jamais on ne peult desrocher.
Dire pourras: Viennent mes ennemis
Tous accouplez, par trouppes entremis
Encontre moy; vienne Mort, Glaive, Guerre,
Vienne Sathan et les siens me conquerre,
Rien ne pourra m'oster la Charité
De mon Seigneur, puis qu'à la verité
Le Filz de DIEU *se presente pour moy,*
Je n'ay pas peur, ne doutance, n'esmoy.
Pour bien parler et tenir ceste clause,

C'est l'Advocat qui jamais ne perd cause;
De quoy ne doit le Lecteur s'esbahir :
Car la Raison qu'on ne peult envahir,
Le beau parler qu'on ne peult contredire,
Luisent en luy mieux qu'on ne pourroit dire.
C'est l'Advocat qui sans cesse requiert
La gloire aux siens, et, priant, leur acquiert :
Voire priant, mais non pas seulement
Comme on feroit quand on n'ha nullement
Accès en droit, car lors on solicite,
Sans que faveur de quelque droit on cite.
Mais oultre plus, pour nous il interpelle
Comme par droit, et sur cela appelle
Sa dure croix et satisfaction,
Son Testament; tellement qu'action
Nulle ne peult remonstrer du contraire,
Quoy que la Loy ou Sathan puisse faire.
Voilà comment il rapporte à bon droit
En triomphant sur son chef bel et droit
Ces tiltres haults, excellens, heroïques,
Ces tressaints Noms Royaux et Deïfiques.
Pourtant tous ceux qui bien ce chef regardent,
D'un humble aspect diligemment se gardent
De blasphemer, ravissant cest honneur
Au seul Agneau, de grace seul donneur,
Pour en vestir creature qui soit.
Car ce voyant, tresbien on apperçoit

Que tel honneur n'a pas sy peu cousté
Pour le bailler d'un et d'autre cousté.
Mais congnoissant leur Sauveur pleinement
D'un zele vray, qui ne fault ny ne ment,
Ne peuvent voir souffrir ne supporter
Aultre que luy ces haults tiltres porter.
D'autres aussi l'on trouveroit assez
Assez (helas) autant qu'aux jours passez,
Ou peu s'en fault, qui ne voyent que parmy
Le voile espes, et non pas à demy,
Ce beau Soleil et visage amoureux,
Ce seul soulas des povres langoureux.
Ainsi comment quand Moïse revint
Du mont Sina, sa face luy convint
A l'environ d'un voile tout couvrir,
Car autrement nul ne povoit ouvrir
Les yeux à plein, pour bien le contempler.
Aussi de ceux qui cuydent accoupler
Moïse et CHRIST *en mesme qualité,*
C'est à sçavoir qu'ilz font equalité
Du bien venant des œuvres de la Loy,
Au fruit sortant de Christ et de la Foy.
L'Agneau ne peult d'iceux estre congnu;
Pourtant ilz ont volontiers soustenu
Ailleurs qu'en Christ ces tiltres estre mis;
Ce mal provient pour ne s'estre soubmis
Du tout au vray de l'Escriture sainte,

Et pour l'avoir depravée par feinte.
Mais poursuyvons d'escrire le surplus
De nostre Agneau, sy verrons que tant plus
L'on vient avant à le considerer,
Tant plus se fait à chacun desirer
Son œil tant doux, son regard tant piteux,
Qu'onques ne feut homme sy despiteux,
Qu'en le voyant ne devienne adoucy.
Jamais Soleil en plein jour esclarcy,
Tant bel ne feut que sa face argentine :
Jamais ne feut l'estoille matutine
Tant clere à voir en sa riche estincelle;
Jamais Ruby qui luist et estincelle
Ne feut, qu'on sceust justement comparer
A ses deux yeux. Parlons d'equiparer
Le Lys des champs, ou la Rose vermeille,
A son beau teint : ce n'est chose pareille;
Ses blanches mains comme Diamans fins,
Qui sont trouvez aux estrangeres fins.
Bref, de beauté il est tout absolu,
Sans rien avoir de taché ne polu,
Beau par sur tous, tant desirable à voir,
Que plusieurs Saintz ont laissé leur avoir,
Ravis et prins de sa grande beauté,
Pour luy garder leur Foy et loyauté;
Son vestement de fin or labouré,
Par le dessus de pourpre coulouré,

Garny par tout de beaux Rubis luisans
Et de Sapphirs à son estat duisans.
L'or pour certain signifie sa gloire,
Le teint sanguin denote sa victoire,
Les beaux Rubis, riches, inestimables,
Monstrent assez les dons incomparables
De ses vertus haultes et heroïques,
A quoy jamais Anges ne Catholiques
N'ont arrivé : car chacun par mesure
En ont receu, fors luy, qui en mesure
Par son esprit jouxte sa volonté,
Comme en puisant du torrent de bonté
Pour disperser à suffisance aux siens,
Ainsi de luy nous tenons tous noz biens,
Car en luy sont tous les thresors encloz
Du treshault sens, de la gloire et du loz
De l'Eternel. Voilà de quels Sapphiz
Dieu a garny la robbe de son Filz.
Le tout estoit une riche brodure
En lettre d'or, portant telle escriture :
LE ROY DES ROYS, *le supreme Monarque.*
Voilà son nom, son enseigne, sa marque.
Ainsi l'Agneau, de gloire couronné,
Monta au lieu par son Pere ordonné,
Et luy servit, pour la pompe parfaire,
Soudainement la nue blanche et claire,
De sa splendeur tant richement parée,

Qu'estre povoit au Soleil comparée;
Tant que tous ceux qui en veirent le lustre,
Esmerveillez de ce cas tant illustre,
Disoyent entre eux, prins d'admiration:
« Qui est la gent, cité ou nation,
Qui tant a peu de bien faire et d'honneur,
Tant d'allegresse à ceux qui par bonheur
Sont retournez vainqueurs de leurs batailles?
Quelz chariots entaillez d'antiquailles,
D'or enrichiz et de Perles garniz,
De pur argent ou d'ivoire fourniz,
Estre pourroyent comparez en beauté
A la lueur et tant pure clarté
Et aux rayons de ceste blanche nue,
Qui devant nous des haults cieux est venue?
Tel chariot (disoyent ilz) convient bien
A ce vainqueur qui tant a fait de bien
A nous, d'avoir vaincu noz ennemis,
Et d'avoir Mort combattant à mort mis.
Vien (disoyent ilz), ô nue gratieuse,
Vien et reçois ceste chair tant heureuse,
Qui a la Mort ruiné par main forte
Et des tyrans les despouilles rapporte.
Reçois celuy qui a saisy le fort
Et butiné l'empire de la mort;
Reçois celuy qui des paluz umbreux
Et des prisons du regne tenebreux

A delivré par sa vertu immense
Tous ceux qui sont de sa race et semence.
O Filz d'Adam, chantez tous de liesse,
Par chants nouveaux celebrez la promesse
De vostre Roy; illustrez ses haults faits,
Puis que par luy tous libres estes faits :
Chantez sy hault que partout on vous oye,
Tant que les monts en tressaillent de joye,
Que les Forests de vostre bruit redondent,
Tant qu'après vous un mesme chant respondent.
Fonts et ruisseaux, et vous arbres fueilluz,
Jusques ici avez esté polluz,
Polluz des noms d'un nombre de faux Dieux,
A eux estans consacrez en maints lieux.
Mais maintenant n'aurez plus ceste honte,
Puis que l'Agneau en son hault throne monte.
Voicy le temps, ô Monde, que luyra
Le cler Soleil de Justice; et fuyra
Devant ses rays la nuictée d'erreur,
Et quant et quant les monstres pleins d'horreur
Dont a esté par Idoles souillée,
Et de tous biens la terre despouillée,
O vous les Cieux, nous avons apperceu
De ces bas lieux, et tous bien avons sceu
Visiblement, clerement et à l'œil,
Le noir habit, la tristesse et le dueil
Qu'avez porté et les piteuses larmes,

Qu'avez jetté quand les rudes alarmes
De dure mort l'Agneau pur enduroit,
Quand le Soleil de noir vestu pleuroit,
Voyant l'effort de celle mort enorme ;
Nous vismes bien vostre maintien difforme,
Les clers flambeaux de voz palais esteints,
Et de noirceur voz vestements tous teints.
Lors de pleurer aviez occasion,
Mais maintenant que le Roy de Zion
Va triompher en vostre Royal estre,
Voire s'asseoir à la divine dextre,
Prenez de joye la luysante couleur;
Car vn Soleil d'autre prix et valeur
Que n'est celuy qui dedens vous flamboye
Prend devers vous son chemin et sa voye,
Duquel aurez plus d'honneur et de gloire
(Bien qu'il soit né en ce bas territoire)
Que n'avez eu quand feustes couronnez
Des Astres clers, dont estes tant ornez.
Pendant qu'ainsi ces fideles propos
Tenoyent entre eux les pilliers et suppostz
De verité, ausquelz l'Agneau donna
Commission expresse, et ordonna
Porter par tout de Salut la nouvelle,
Soudainement la nue clere et belle,
Estincelant, et d'Estoilles semée,
De feux de joye plaisamment allumée,

Couvrit l'Agneau, et d'embas le tollut.
Ainsi monta nostre espoir et salut,
Ainsi monta l'Agneau victorieux
Triomphamment et trespassa les cieux;
Les cieux, qui tous luy ont fait prompt hommage,
Se congnoissans sa facture et ouvrage.
Lors le Soleil son chef doré baissa
Reveremment et son Dieu confessa,
Comme disant : O mon facteur, j'ay honte,
Que les Mortelz m'ont tenu en tel compte
Que d'avoir mis l'honneur de deïté
En moy, qui suis, pour dire verité,
Au près de vous trop moins que l'estincelle :
Souventefois pour impieté telle,
J'ai retiré ma clarté et vigueur
Et ay monstré indices de langueur;
Souventesfois de noir me suis bruny,
Et de palleur par ce forfait honny.
Or maintenant que voy venir le temps,
Lequel tousjours je desire et attens,
Le temps heureux qu'à vous sera rendu
L'honneur divin, vostre loz espandu,
J'ay prins de joye mon vestement doré,
J'ay mon palaiz de pourpre coloré,
A fin que mieux je porte la figure,
O vray Soleil, de vostre splendeur pure.
J'auray plaisir de vous servir d'image,

A fin qu'ainsi que tout l'humain lignage
Et tout vivant en nature mortelle
Me tient pour vray la lampe corporelle
De l'univers, et la force et le cœur,
En quoy avez assemblé la vigueur
Dont maintenez tout l'Estre de nature,
Ainsi soyez, ô haulte Geniture,
De tous tenu lampe perpetuelle,
Soleil vivant, vigueur, vie eternelle
Du siecle heureux et du monde tant beau
De voz Esluz, et du peuple nouveau.
Un mesme honneur luy feirent en leurs rengs
Tous les flambeaux parmy le Ciel courans;
Et quant et quant les douze regions
Du firmament, avec ses legions;
Les astres tous qu'on voit decheoir et naistre
L'ont recongnu pour vray Seigneur et maistre.
Semblablement les bendes hierarchiques
Des haults esprits, et ordres angeliques
Qui sans cesser le Saint des saints adorent,
Et en chantant ses merveilles l'honnorent,
Feirent honneur à cest Agneau tant munde,
Qui a tollu les forfaits du bas monde;
Tous esbahis de ceste nouveauté,
Voyans la chair sur la principauté
De l'univers; à qui l'hommage font
Terres et cieux, voire l'Enfer profond.

Mais congnoissant en celle humanité
Le hault penser de la divinité,
Tous humblement, aussi la face ouverte,
Ont contemplé la gloire descouverte
Du Filz de Dieu, de l'Agneau Eternel,
Et luy ont fait tous honneur solennel.
Puis d'un accord en leur divine langue
Ont prononcé la diserte harangue,
Dont la teneur est sy haulte et le rolle,
Qu'on ne peult pas par humaine parole
Y arriver; toutesfois quelque umbrage
Ont peu suyvir de ce divin langage
Ceux qui par Foy aux cieux feurent ravis;
Ausquelz estoit certainement advis
Qu'ainsi parloyent ces merveilles oyans,
Et nostre Agneau en tel honneur voyans:
Verbe divin, sapience profonde,
De Deïté plenitude feconde,
En qui du tout gist l'Estre et la vigueur,
En qui de vie est la veine et le cœur;
Verbe par qui le luysant firmament,
Par qui le Ciel et tout son ornement
Feut acomply, estendu, compassé
Et en son tour de toutes parts haulsé;
Qui as aussi de la terre asseuré
Les fondemens, le Gouffre mesuré,
La Mer emply et reiglé ses finages,

Formé les vents, tempestes et orages;
Verbe tressaint, vive Image du Pere,
Splendeur, substance et expres charactere,
Après avoir par la prolation
De ta vertu et vive expression
Fait tout soudain de son Rien comparoir
Le monde tout, et visible apparoir;
Par ton hault sens et conseil inscrutable
L'homme tu feiz, de nature mirable:
Non seulement creé à ton image,
Mais le formas comme tesmoing et gage
De ceste tienne humanité heureuse,
De ceste chair hostie precieuse,
Et le posas au Jardin de plaisance,
Nud de peché, et vestu d'Innocence,
Et luy donnas loisir de s'esjouyr
Avecques nous, et povoir de jouyr,
Comme Seigneur de la terre tant belle;
Mais puis après il te devint rebelle.
Luy, non content de ta vive Parole,
S'alla renger où se tenoit l'eschole
De faulseté, dont le premier docteur,
Le fondateur, l'inventeur et aucteur
Feut le Serpent dommageux, tortueux,
Lequel tu feiz de ton bras vertueux
Tresrudement de ce lieu tresbucher
Et, tempestant comme fouldre, bruncher.

Là, l'homme apprint les premiers rudiments,
Les fondements, principes, elements
De vainement contre ton Nom forger
Plusieurs faux Dieux, et maints abuz songer;
Dont tresbucha en telle cecité
Qu'il s'addonna à toute enormité.
Et, comme ceux qui de vin s'estourdissent,
Brutalement et sans fin se remplissent.
Tant plus Raison veulent suyvre et sçavoir,
Tant plus leur sens insensé ils font voir,
Ainsi estant humaine nature yvre
De faulseté, tant plus vouloit au livre
De son fol sens, et sans toy se y fonder,
Tant plus faisoit sa follie abonder.
Or eust ainsi tousjours l'homme vescu,
De cecité corrompu et vaincu,
Si n'eust esté l expresse volonté
De l'Eternel, lequel, par la bonté
Qu'avecques toy son seul Filz ha commune
En Deïté, toutesfois seule et une,
Voyant ainsi la Chair se fourvoyer,
Determina au monde t'envoyer,
Sermon divin, Parole magnifique.
Mais ton parler treshault et mirifique
A l'homme estant inconnu et estrange,
L'Eternel dit pour sa gloire et louenge,
Que toy qui es sa nayve diction,

Serois traduit par incarnation
En tel parler que le monde entendroit,
Et que par toy le secret comprendroit
Qui feut long temps en ton Livre celé,
Lequel tu as pleinement deseellé.
Qu'ainsi fust fait, ton Pere l'a voulu.
Dont tout soudain qu'a esté revolu
Le temps par luy prefix à ta naissance,
Chair as esté, sans muer ton essence.
Or attendant que le temps fust finy
Par l'Eternel à ce fait prefiny,
Par nous voulut que l'homme fust conduit
Dessoubz la Loy, et qu'ainsi il fut duit
Par mains decrets et rudes elements,
Pour mieux povoir les divins sacrements
De ton parler tant elegant comprendre,
Et le vouloir du Saint des saints entendre;
Donc feu la Loy par nous en la main mise
Du Moyenneur; et par tel si *commise*
Que mot à mot au peuple l'escriroit
Et pleinement devant tous la liroit.
Aussi, avant qu'en chair humaine vinse,
Tu nous commis la charge et la province
Des filz d'Adam par sur la terre espars,
Lesquelz tu as semé de toutes parts,
Soubz maintes loix, langues et factions.
Et as voulu qu'en toutes regions

Fussent par nous les Gentilz gouvernez,
En attendant qu'ilz seroyent amenez
Comme Brebis au bienheureux troupeau
Duquel tu es le Pasteur et l'Agneau.
Or, maintenant que tu es heritier
Et possesseur legitime et entier
De l'univers par ton Pere ordonné,
Qui t'a expres le Royaume donné
Sur toutes gents comme Roy, Syre et Dieu,
Treshumblement nous te cedons le lieu,
Recongnoissans que tu es le vray Roy
D'eux et de nous, et qu'il fault que par toy
Soit des Esluz le peuple moderé,
Et toy par luy et par nous adoré.
Roy trespuissant et souverain Seigneur,
Agneau regnant, digne de tout honneur,
Gloire, vertu, de graces action,
Force, valeur et domination
A tousjoursmais tout le monde te rende,
Et que ton bruit sur la terre s'estende,
Tant que tu sois de toute chair tenu
Le Roy des Roys, et Sauveur recongnu.
Quand eurent dit, pour l'oraison conclure,
Les cieux ensemble et toute creature,
A haulte voix, AINSI SOIT, *respondirent,*
Tant qu'aux lieux bas les Enfers l'entendirent.
Alors le Ciel de liesse et chansons,

De maints accords, et cantiques et sons,
De tous costez clerement resonna.
Lors Verité de sa harpe sonna
Tresdoucement la sacrée Uranie;
Semblablement la chaste compagnie,
Le saint Convent des graces supernelles,
Les Cherubins estendirent leurs aesles,
Environnant le siege sumptueux
Qu'estoit gardé au Roy victorieux,
Lequel, vestu de ses Royaux habits,
D'un glaive fort à deux trenchans fourbis
Ceint au costé, le beau sceptre en la main,
Non composé par artifice humain,
S'est colloqué sur ce throne paré,
Par l'Eternel long temps a preparé;
Un siege estant de nature sy dure
Qu'après les cieux encor fault il qu'il dure,
A fin qu'au Nom de sa principauté
Toute vertu, en sa communauté,
Comme un servant les deux genoux pliast,
En toute chair sa face suppliast,
Et que soudain la hauteur et largesse
De tous les cieux aux abysmes s'abbaisse,
Quand il aura seulement commandé.
Car le Seigneur par expres a mandé
Par tous les lieux de la ronde fabrique,
Que promptement toute langue s'applique

A confesser que l'Agneau glorieux,
Roy par sur tout, à sa dextre est aux cieux.
Pourtant convient que la terre l'adore,
Et que le ciel le revere et honnore,
Comprins en ce les celestes Espritz,
Les astres tous qui leurs sieges ont pris
Au firmament; rien n'en est excepté :
Car il est Roy du hault Sire accepté,
Et les Enfers à sa voix trembleront.
Ainsi faisant un compte plein et rond,
Il est Seigneur de l'Empire triforme,
De Terre et Cieux et de l'Enfer enorme.
Roys de la Terre, Empereurs et Primatz,
Qui possedez ces incertains climatz,
Vous defaudrez et voz ans periront,
Mesmes les Cieux comme un drap vieilliront;
Mais le Seigneur sur son throne sera
A tousjoursmais, et point ne cessera :
Car l'Eternel tant à vous qu'à voz Filz
A limité un terme tout prefix;
Mais à l'Agneau a dit qu'eternité
Conservera son throne en equité :
Quoy que tousjours cy bas s'acoupleront
Les grans tyrans, et se parforceront
A ruiner son regne et primauté,
Et que leurs cœurs yvres de cruauté
S'assembleront contre luy pour la Beste,

Si faudra il à tous baisser la teste.
Maugré leurs cœurs et forcenant outrage,
Au seul Agneau sera rendu l'hommage;
Et ne pourront par leur martyre et croix,
Soient Empereurs, ou Monarques, ou Roys,
Faire que paix ne se tienne au mylieu
De ses subjetz, comme en son propre lieu.
La paix je dy, non pas repos du corps,
Car l'on sçait bien que toi, Sathan, ne dors;
Mais je dys Paix, l'immobile seurté,
Le fondement d'invincible durté
Qu'ont les Esluz, voire emmy les assaultz,
Voire en prison et profond de leurs maux.
Ainsi fault il qu'il domine paisible
Dedens les siens, d'une paix impossible
Aux Reprouvez, et qu'en toute contrée
Soit son saint nom et sa gloire monstrée,
Qui veult par tout la terre environner
Et de son bruit faire le Ciel tonner.
Plusieurs païs Babylone rendit
Subjetz à soy, et son regne estendit
Jusques au cours du grand Nile fecond.
Puis succeda l'Empire en lieu second
Le grand Cyrus, dont le sceptre honoré
Feut quelque temps en Asie adoré.
Depuis survint la brefve Seigneurie
De Macedone; à qui Perse et Syrie,

Pour du regner emplir l'affection
Et pour assoir sa folle ambition,
Sembloit avoir ses confins trop estroitz;
Pource, en passant maintz perilz et destroitz,
Emplit encor l'Afrique sablonneuse,
L'Egypte toute et Arabie heureuse;
Et puis, ayant l'Indie surmontée,
Passa le mont glacé de Promethée;
Mais morte et nulle en peu d'heure devint,
Et en son lieu la majesté survint
De la Cité qui feut edifiée
Par Romulus, et par luy dediée
Du propre sang de son frere Germain.
Laquelle, ayant de sa sanglante main
Du tout brisé la superbe Carthage
Et des Gaulois affoibly le courage,
Plusieurs païs et langages divers
Qui sont espars en ce bas univers,
Par longs effors et par guerres mortelles,
Tout d'un accord feit vivre soubs ses æsles.
Dont tellement sa puissance elle accreut
Que par orgueil elle pensa et creut
Estre fondée en fermesse immortelle,
Et que jamais Seigneurie après elle
L'on ne verroit au monde dominer,
Ou qui la peust du tout exterminer.
Mais en ce poinct que tant de gens vainquit,

De son mylieu sa ruine nasquist.
Et tout ainsi que peu à peu la nue,
Quand par vapeurs le temps se trouble et mue,
Vient tellement à s'estendre et enfler
Qu'elle ne craint le bruyre ne souffler
De tous les vens qui à l'entour se meuvent;
Mais toutesfois dedens elles s'esmeuvent
Certains debatz et intestines guerres,
Bruitz et flambeaux, esclairs, aussi tonnerres;
Puis dedens soy d'elle mesme troublée,
Et tellement de tumulte comblée,
Soit par plouvoir ou gresler, se defait:
Ainsi, estant l'Empire Rommain fait
Sy grand, sy hault, sy puissant et sy fort
Qu'il ne craignoit des estrangers l'effort,
Secretement soubz ses æsles couvoit
Sedition, et ainsi se mouvoit
En peu de temps la tempeste civile
Qui feit dechoir ceste superbe ville.
Ainsi le nom et l'Empire Rommain,
Jadis fondé par tant de sang humain,
Après avoir le monde combatu,
Feut à la fin de sa force abbatu:
Le tout venant par divine ordonnance,
Par le conseil et haulte Providence
Du Souverain qui de rien aggrandist
L'homme abbaissé, et le grand amoindrist;

Qui fait regner l'homme povre et abject,
Et le regnant fait devenir subject.
Ainsi luy plaist que tous les Potentatz
Qui sont cy bas, Seigneuries, Estatz,
Principautez Royales, tyranniques,
Communautez et toutes Republiques,
Facent leur temps, et puis la place cedent,
Et par momens et termes se succedent.
Mais de l'Agneau le Royaume estably
Ne peult dechoir ne venir en oubly.
Sy hault ne peult l'inconstante fortune
Lancer son bras ne jetter infortune.
Le Temps chanu, qui toujours envieillit,
Qui tant de faitz soubz soy ensevelit,
Plus hault que n'est ce hault regne demeure,
Plus bas il court se changeant d'heure en heure :
Parquoy l'Agneau tousjours triomphera,
Tousjours regnant sur son throne sera.
Ne dites plus, ô hommes insensez,
Ne dites plus ny en voz cœurs pensez
Que sur les cieux Necessité fatale
Tient par sur tout la dignité Royale.
Ne pensez plus l'immuable Atropos
Avec ses sœurs, sans sejour ne repos,
Faire et fournir la fatale filasse,
Ny obtenir sur les Astres la place.
Ne pensez plus que le cercle en quoy sont

Les feux luysans qui douze signes font,
Soient le Palais, le domicile et regne
Où seurement comme emperiere regne
Necessité, ny que d'elle ressort
De tous effectz l'Adventure et le Sort;
Mais rendez tous à cest Agneau l'honneur,
Et confessez qu'il est grand gouverneur,
Roy premier né sur toute creature,
Lequel regit tout l'Estre de nature.
Tenez le donc par Foy vive et entiere
Le chef vivant des enfans de lumiere,
Car l'Eternel ainsi l'a ordonné,
Et d'un honneur sy hault l'a couronné.
L'Agneau cy bas humblement s'abbaissa,
Sa majesté pour quelque temps mussa,
Et soubs la Loy obedience apprint,
Tant que la mort execrable en gré print
Et endura la honte de la Croix,
Mourant, pendant comme infame en un bois.
Pourtant ainsi l'a exalté le Pere,
Et a tollu de la mort l'impropere,
En luy baillant planiere autorité,
Un nom aussi de telle dignité
A qui soit fait par tout le monde hommage,
A qui soit fait et d'œuvre et de courage
Par tous les saintz deue recongnoissance,
Comme à celuy qui ha toute puissance,

Qui tient la clef des celestes thresors,
Et comme il veult les dispense et met hors.
Or, estant donc nostre Mediateur,
Nostre Advocat et Sacrificateur,
Par son pur sang au Sanctuaire entré,
Après avoir le hault Ciel penetré
En apportant le fruit de sa conqueste,
A ainsi fait sa tresdigne requeste :
Pere Eternel, puis qu'ainsi il t'a pleu
Que dens le corps qu'à ce tu as esleu
Fust acomplie entiere obedience
Pour supplier à l'inobedience
Dont soubs Peché feut le monde vendu,
Je te requiers, à bon droit, entendu
Qu'il t'a pleu de mal faire un grand meffait,
Autant et plus de bien puisse un bienfait.
Si par Adam le monde à mort feut mis,
Si un Peché par un homme commis
A toute chair vilainement tachée,
Et pour cela la mort s'est attachée
Sans nul esgard à l'humaine nature,
Raison veult bien, par l'oblation pure
Et par le bien de ma chair innocente
(Sans qu'au contraire accusateur attente),
Qu'aux hommes soit misericorde faite,
Et que la Loy se tienne satisfaite;
Je dy à ceux qui à moy se joindront

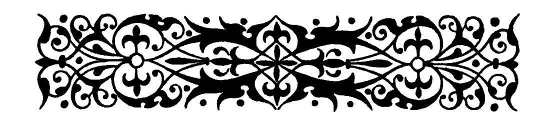
Par vive Foy, et qui mon nom prendront
Pour t'invoquer comme Pere et Tuteur;
Qui me tiendront leur Frere et Protecteur.
Puis que j'ay mis mon Ame et sang pour eux,
Tant ay esté de leur bien desireux,
Je te requiers que celle charité
Que tu me porte en ferme verité,
Ce tien amour invincible, eternel,
Qu'as envers moy d'un zele paternel,
Te fasse aussi les aymer, tellement
Que dens leurs cœurs ilz sentent pleinement
Que tu les as pour tes enfans receuz
Comme de toy engendrez et conceuz
Quand par erreur et foiblesse cherront,
Et qu'en mon nom ta grace requerront,
Souvienne toy qu'ils sont nés imparfaitz,
Et que de chair fragile tous sont faitz.
Las! ilz seront diversement tentez,
Et d'ennemis maintefois affrontez;
De tous costez se verront assaillir,
Tant qu'ilz pourront assez de fois faillir :
Donc pour eux tous ta faveur je demande,
Pere tressaint, je les te recommande.
Je sçay que c'est, j'ay les destroitz passé,
J'ay de la mort le dur pas trespassé;
Dont je ne puys en leur tentation
Les contempler sans miseration.

Las! c'est un cas qui de bien près me touche,
Puis que leur suis tant allié et prouche.
Ils sont ma chair, mes membres et mon corps:
Raison veult donc que d'eux je sois recors.
Pourtant te fais la requeste presente,
Et devant toy pour eux tous me presente:
Par ta bonté eternelle ilz sont tiens,
Et d'abondant par achapt ils sont miens.
Tu les as tous soubz ma tutelle mys,
Et seurement par moy leur a promis
Que leur seras gratieux et propice:
Donc te requiers un paternel office,
C'est qu'en leurs cœurs pleinement tu espandes
Et vivement en leurs bouches estendes
Le feu ardent de nostre Charité,
L'esprit vital de nostre deïté,
L'eau, l'onction qui de tous deux procede:
Ainsi auront un soulas et remede
Contre l'effort et pouvoir diabolique,
Contre le glaive et vertu tyrannique.
Ce leur sera un vray Consolateur,
Un paraclet, un secret instructeur,
Une seurté, un tesmoing et un gage,
L'arre et le seau de ce hault heritage
Lequel par moy leur a esté acquis,
Lequel par toy, sans qu'ilz t'eussent requis,
Leur a esté avant tout temps donné:

Ainsi tu l'as, ô mon Pere, ordonné.
Or feut ainsi ceste haulte oraison
Faite et fondée en divine raison,
De l'Eternel franchement acceptée.
Reveremment aussi feut escoutée
Des saintz espritz qui habitent les Cieux.
Et penetra ce parler precieux
Jusques aux cœurs de ses feaux amys,
Dont les pechés, par grace, sont remis.
Ainsi l'Agneau en sa volonté eut
Et pleinement entre ses mains receut
Tous les thresors celestes et les dons
Du hault esprit, et graces et pardons
Pour despartir selon son bon plaisir
A tous ceux là qu'il luy a pleu choisir
Et appeller pour estre ses heraultz;
A tous ceux là, tant nobles que ruraux,
Qui en son corps et testament seront
Par Foys comprins et Seigneur l'advou'ront.
Puis, en monstrant sa divine largesse
Et en faisant notoire sa grandesse,
Feit tout acoup le luysant Ciel ouvrir,
Et ses amys de la vertu couvrir
De son esprit, lequel par maints flambeaux,
Par feu parlant langages tous nouveaux,
Visiblement en bruyant descendit
Et sur chacun part à part s'estendit.

De quoy jadis le Monde s'estonna,
Quand vivement de leur bouche tonna
Celle vertu et puissance divine;
Quand de leurs cœurs la celeste doctrine
Comme torrents abondamment sortit,
Et du cerveau des ignorans partit.
Or est ainsi sur son throne Royal
Triomphamment cest Advocat loyal,
L'Agneau, le Roy, le Redempteur, le filz,
En attendant que du tout desconfitz
Ses ennemys soubz ses piedz mys seront,
Et ruez juz, de scabeau serviront;
En attendant qu'une autre fois revienne
Pour acomplir la promesse ancienne
En ses Esluz, lesquelz suscitera :
Ainsi tousjours sur tout triomphera.

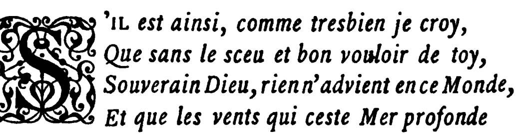




COMPLAINTE

POUR

UN DETENU PRISONNIER



S'IL est ainsi, comme tresbien je croy,
Que sans le sceu et bon vouloir de toy,
Souverain Dieu, rien n'advient en ce Monde,
Et que les vents qui ceste Mer profonde
Font agiter sans ton vueil ne s'esmeuvent;
S'il est ainsi que leurs forces ne peuvent
Faire trembler une fueille des bois,
Que paravant ilz n'entendent la voix
Et contenu de son commandement,
Certes je croy que par ton mandement
Fortune a fait contre moy son effort.
Donc si vers toy je cerche reconfort,
Vers toy, mon Dieu, mon Tuteur et mon Pere,
Par JESUS CHRIST, *mon Seigneur et mon frere,*

Je n'ay pas tort. Car toy seul tu peux dire :
Laissez mon Filz, laissez le, qu'il respire.
Fortune, hola ! Toy seul peux tout acoup
Mettre ta main pour empescher le coup,
Le coup pesant de mon adversité.
Si tu te diz fons de benignité,
Secours, seurté, l'accès et le refuge
De l'affligé, de l'orphelin le juge,
Thresor entier de consolation,
Doy je cercher, sentant l'affliction
Et gref tourment de mon ame contrainte,
Autre que toy à qui faire ma plainte ?
Les huyz de fer, pontsleviz et barriere
Où suis serré me tiennent bien arriere
De mes prochains, freres, sœurs et amys ;
Mais toutesfois, quelque part que sois mys,
L'on ne sçauroit tellement fermer l'huys
Que tu ne sois tout soudain où je suis :
Pourtant à toy qui congnois mon oppresse,
O Dieu bening, ma priere t'addresse,
Et si tu vois parmy mon larmoyer
Que mon parler vienne à se desvoyer,
Outrepassant quelque fois la mesure,
Ne le prens pas, ô Pere, pour murmure.
La Chair ne peult, quand son mal luy empire,
Que quelque fois soubz le faix ne souspire.
Congnois comment d'une masse d'argille

Tu m'as formé comme verre fragile;
Congnois comment la douleur qui m'oppresse
A souspirer amerement me presse.
Tu feiz jadis une vive fontaine
Dedens mon cœur, qui tousjours estoit pleine,
Là où souvent par singuliere grace
Resplendissoit le lustre de ta face;
Mais maintenant (qui me tient en malaise)
Tu as mon cœur fait devenir fournaise.
Las! est ce point quelque brandon d'enfer?
Quand je serois non de chair, mais de fer,
De diamant, ou d'acier affiné,
Si faudroit il, estant ainsi miné
Dedens ce feu embrasé de ta fouldre,
Qu'en peu de temps me convertisse en pouldre.
Se donc tu as la fournaise allumée,
Et que tu vois en sortir la fumée,
Supporte un peu, ô vray Dieu amyable,
Supporte un peu ce mien cry lamentable.
Las! Monseigneur, je ne fais nulle doubte
Que seulement s'il te plaist une goutte
Sur moy chetif espandre de ton eau,
En un moment esteindras ce fourneau.
Lors de mon cœur ne sentiras fumer
Un seul regret, un seul souspir amer.
Et si tu veux tenir l'oreille close
A mon gemir, qui suis tant vile chose,

Au moins orras le pitoyable son
De l'esperit, qui fait son oraison ;
Et gemissant pour mon fait l'interpelle,
Tu l'entendras, car c'est toy qu'il appelle.
Et toy, mon Roy, mon Advocat, mon Prestre,
De qui depend et ma Vie et mon Estre,
Ma Chair, mon Sang, mon Frere et ma Nature,
Bien que tu sois divine geniture,
Parle pour moy à ton pere et au mien,
Toy, Monseigneur, qui as sentu combien
Est grand le mal de la tentation,
Combien ardent le feu d'affliction ;
Qui as gousté du temps de ton servage
Comme est amer le doloreux breuvage
Que m'a brassé maintenant mon malheur.
O quel tourment, quelle grefve douleur
M'a mys au cœur ceste mixture amere !
Je croy pour vray que de sang de vipere,
De fiel d'Aspic, de poison serpentin
Quelque Megere a composé ce vin.
Toy donc, Seigneur, qui premier en as beu,
Qui sçais que c'est, si onc homme l'a sceu,
Parle pour moy. Pour vray je me confie
De toy, mon Roy ; et mettray sur ma vie
Premierement, que pour ta grand clemence ;
Secondement, que pour l'experience
Que tu as fait de ces espines dures,

De ces buyssons, aussi de leurs piquures,
Où mon malheur (me chassant) m'a fait rendre,
En temps et lieu tu me viendras defendre,
Et soustiendras là sus au Ciel ma cause.
Et si Sathan mon adversaire cause
Que mon peché a bien pis merité,
Certes je dis que c'est la verité.
Je ne veux pas alleguer du contraire,
Mais, s'il te plaist bien tost le faire taire,
De luy comment ta prompte obedience
Allegera le faix de mon offence,
Et qu'en ta court les dons et avantages
Aux serviteurs valent mieux que les gages.
Je congnois bien et humblement confesse
Que, postposant ta divine promesse,
Si tu voulois la peine mesurer
Jouxte mes faitz, me faudroit endurer
Non un enfer, mais mille millions,
Pour tant de maux, delictz, rebellions
Que j'ay commis en trespassant ta Loy.
Mais toutesfois ma trescertaine foy
Ne permet pas que te face ce tort
De presumer le mien peché plus fort
Que n'est le don et entier benefice
De ta faveur et digne sacrifice.
Si mon procès en toy feut ventillé,
Si mon peché en toy feut flagellé,

En toy qui es le vray cœur de mon cœur,
Chef de mon chef, vigueur de ma vigueur,
Qu'est il besoing qu'une autre fois je sois
Assubjetty de soustenir ce poix?
Si tu as beu mon langoureux calice,
Fault il encor que je le transgloutisse?
Plustot, mon Roy, fais moy humer le tien,
Le tien, Seigneur, pour eschange du mien,
Que tu as beu, le tien tant savoureux.
(Helas!) pourquoy suis je tant malheureux
D'avoir fuy sy long temps à le boire?
Ce grand honneur, ceste noble couronne,
Las! ce regret double tourment me donne.
Combien plus doux, plus honnorable et digne
Seroit souffrir pour ta sainte doctrine,
Pour ton honneur, pour ta vive Parole!
O mon penser, mon ame vaine et fole,
Que cuydois tu? Qu'icy n'y eust du bois
De quoy malheur te deust dresser ta croix?
Ha, mon Adam, ha, ma chair infelice,
Qu'as tu gaigné à tant fuyr la lice,
Et le combat pour un tant riche prix?
Qu'as tu gaigné? maintenant tu es pris,
Et soubs la main des Juges arresté,
Et si ne sçais comme y seras traité.
Que si c'estoit pour illustrer le nom,
Pour avancer le triomphe et renom

De Jesuchrist ton Seigneur et ton maistre,
En ta prison asseuré pourrois estre
D'avoir pour toy un Seigneur souverain,
Qui tient les cœurs des Princes en sa main.
Mais quoy, helas! voudrois je donc conclure,
Estant surpris de ce mal que j'endure,
Que l'Eternel ne fust de mon cousté?
Nenny, mon Dieu : je t'ay trop cher cousté,
Pour estre ainsi de ton cœur oublié.
Et puis tu sçais que je t'ay deslié
Mon entreprise, et mon cœur espandu.
Tu sçais si j'ay en mon fait pretendu
Chose qui soit contraire à ton honneur,
Ou pour d'autruy empescher le bonheur.
Si j'ay jetté la pierre emmy la voye,
En espiant quand l'aveugle s'avoye,
Tant seulement pour le faire bruncher,
Je puisse ainsi lourdement trebucher;
Si j'ay voulu de l'homme sourd mesdire,
De mon malheur puisse chacun se rire;
Si j'ay voulu mon ennemy blesser,
Ou faulsement le faire renverser;
Si faulsement luy ay forgé diffame,
Que l'ennemy persecute mon ame,
A tousjours mais qu'il attrappe ma vie
Et de mon sang qu'il passe son envie;
Si j'ay mon cœur aux clameurs endurcy

De l'affligé me requerant mercy,
Ainsi me soit le cœur inexorable
De qui me tient en ce cry lamentable:
Soit contre moy son courage plus dur
Que les chailloux de quoy feut fait ce mur
Là où je suis contre mon gré venu,
Et longuement prisonnier detenu;
Ainsi me soit desormais intraitable
Comme autrefois m'a esté amyable.
Mais quoy? Mon Dieu, quelle est mon infortune,
Quel est le sort de ma triste fortune?
Ha! quel ennuy, las! elle m'a gardé!
De quel aspect m'a le Ciel regardé
Quand suis yssu du ventre de ma Mere?
Certes je tiens que de cholere amere
Estant alors empris et attiré,
De tout malheur m'a nayssant faciné.
Non, dit l'Esprit, ne croyez pas cela,
Vostre malheur ne provient pas de là.
Le Ciel n'ha pas sur nous telle puissance.
C'est le Seigneur qui par sa sapience
Preuve la Foy qu'avez en sa Parole:
Contentez vous d'estre escrit en son rolle.
Or sus, ma Chair, dy un peu qu'il t'en semble,
Et raisonnons de mon malheur ensemble.
L'Esprit maintient qu'estant tel le vouloir
De l'Eternel, il ne s'en fault douloir.

Que responds tu, dy, ma Chair, tu souspire.
Las ! je voy bien que n'as pas faim de rire.
Les yeux ternis qui en larmes se fondent
Assez pour toy ce que tu sens respondent,
Et les souspirs font plus certain message
De tes douleurs, que ne fait ton langage.
Doy je pas bien (dit ceste Chair) maudire
L'heure et le jour qu'à mon Pere on vint dire :
L'enfant est né ; l'heure que par naissance
Ma Mere feit de moy la delivrance ?
Mere, pour vray, soudain que feuz conceu
Dedens ton corps, si bien tu eusses sceu
Le grand malheur que devois enfanter,
Tu eusses peu vistement souhaiter
Que dens ton corps mon sepulchre je feisse,
Mourant chez toy avant que je nasquisse.
Qui feut celuy, homme prudent et sage,
Lequel disoit à tout l'humain lignage
Qu'il seroit bon du tout ne naistre point,
Ou bien mourir expressement au poinct
De la naissance, et descendre en la fosse ?
Quant est de moy, je croy ce paradoxe.
Car dès le temps de mon adolescence,
Fortune print de moy la maniance,
Me conduisant par maintz aspres buyssons,
Me travaillant en cent mille façons.
Pour une fois qu'elle m'entretenoit

De sa faveur, cent fois se mutinoit.
Combien de jours, combien de longues nuictz
Elle a mon cœur accompaigné d'ennuys!
Certes celuy qui plus d'elle doutoit,
Quand en riant ses beaux habitz mettoit,
N'avoit pas tort: car quand elle fait feste,
Lors en secret quelque malheur appreste.
Quant est à moy, ceste hostesse tant chere
M'a bien tousjours vendu sa bonne chere.
Te souvient il, Fortune, c'est à toi,
Te souvient il du jour que contre moy
Mortellement te courrouças à tort,
Quand pour fuyr ton bras pesant et fort
Tu me feis faire un million de pas?
Tant de travail ne suffisoit il pas,
Sans me venir sy fierement reprendre
Au lieu sacré où m'estois venu rendre?
J'estois venu pour obtenir franchise
Au beau mylieu d'une petite Eglise,
Où je trouvay les Muses et les Graces,
Minerve aussi, qui toutes de leurs graces
Humainement sans delay me receurent,
Et de leurs biens abondamment me peurent;
Où je trouvay la royale semence
Qui m'accepta des siens, par sa clemence.
Là arrivé, je me tenois bien seur
Que tes assaultz ne me feront plus peur,

Et pensois bien qu'attenter n'oserois
De violer ce saint lieu où la Croix
De Jesuchrist nostre Seigneur est mise,
Et la vertu de son Esprit assise.
Mais toutesfois, sans y avoir respect,
Tu as jetté ton rigoreux aspect
Sur moy estant en ceste sauvegarde,
Et as brisé cruellement ma garde.
Comment as tu, ô Fortune cruelle,
Tant de povoir, ou sur moy, ou sur celle
Qui tant m'a fait et d'honneur et de grace,
Que d'avoir sceu (ô Dieu, quelle disgrace!)
Faire son cœur vray marbre devenir,
Et contre moy en rigueur se tenir?
Comme as tu sceu son naturel changer?
Si tu voulois contre moy te venger,
Ne sçavois tu armer quelque Neron,
Quelque tyran, quelque cruel Yeron,
Et l'envoyer pour me faire la guerre?
Ne sçavois tu faire yssir de la terre
Tous les Geans, les monstres infernaux,
Si tu voulois me faire tant de maux?
N'y a il point quelque fier Julian,
N'y a il point de Diocletian,
Qui contre moy volontiers s'armeroient
Et leur fureur soudain allumeroient?
Si tu voulois en tes mains me saisir

Et m'attrapper, te falloit il choisir
Celle qui ha par tout la renommée
D'estre sans fiel, celle qui est nommée
Entre plusieurs flambeau de charité,
Fons de douceur et de benignité?
O cruauté! ô maligne Maratre,
As,tu osé, pour me du tout abatre,
Armer d'acier le cœur de ma princesse?
Et pour tenir mon povre cœur en presse,
Oses tu bien toucher à la couronne
Que bruit commun pour sa douceur luy donne!
Tays toy, tays toy, ô mon Adam charnel,
Car tout cecy est fait de l'Eternel,
Lequel tousjours regist tresjustement
Tout ce qui est dedens le firmament,
Et ce qui est cy bas dessoubs la Lune.
Luy seul fait tout, n'accuse point Fortune.
Sçais tu pourquoy il te tira de France,
Où tu vivois en repos, sans souffrance?
Sçais tu pourquoy icy il t'envoya,
Quand povreté si loing te convoya?
Dy, mon Adam, ne sçais tu point pourquoy
En ton dormir il mist le feu chez toy?
C'estoit à fin qu'avecques maintz travaux,
Passant à pied les montz, plaines et vaux,
A ses Esluz portasses le thresor,
Le diamant, la riche perle et l'or,

Le don heureux de la sainte Evangile,
Que tu avois en ton vaisseau fragile.
Il est bien vray qu'un tel don meritoit
Que l'on traitast celuy qui le portoit
Plus doucement : une telle nouvelle
Meritoit bien que pour le respect d'elle,
L'on traitast mieux le povre messager.
Chacun peult bien si je dis vray juger;
Mais toutesfois il n'en fault plaidoyer;
Car le Seigneur a voulu employer
De ses servans l'honneur, vie et chevance
Pour retirer les autres d'ignorance.
Et si pourtant les hommes n'en font compte,
Il ne fault pas que le serviteur compte
Autant perdu : car celuy qui fait faire
Cestuy labeur en rendra bon salaire.
Pourtant, ma Chair, laisses à Dieu la cure
De ton succès; tu es sa creature.
Que si tu veux me faire une replique,
Disant que trop ceste espine te pique,
Trop le regret te poingt, afflige et presse
D'avoir perdu le gré de ta Princesse,
Penses icy que le Seigneur te dit
Que l'homme est fol, qui sur l'homme bastit;
Pense tousjours le cœur humain muable,
Et que la chair n'ha rien de pardurable.
Console toy, ton Pere ha le pouvoir

En peu de temps te faire appercevoir
Son cœur royal plus gratieux, plus doux
Que ne t'est dur maintenant son courroux.
Console toy : certes sa conscience
Un jour viendra luy fera remonstrance
De ta douleur; un jour viendra sera
Juge, tesmoing, advocate, et dira
Que tousjours feuz fidele serviteur;
Que n'as esté ne flatteur, ne menteur;
Que n'as porté parole à son oreille
Qu'un vray servant au maistre ne conseille.
Si sa fureur obliquement expose
Tes ditz, tes faitz, et autrement les glose
Que ne voudrois concevoir ne penser,
Laisse un peu ceste fureur passer.
Car puis après conscience viendra
Qui par la main la verité tiendra,
Et lors fera droictement ton excuse,
Quoy que fureur ou calomnie accuse.
Las ! mon esprit, si tant estoit facile
A ceste Chair caduque et imbecille
De te suyvir comme à toy de voler,
Cecy pourroit du tout me consoler.
Mais si tu es leger, prompt et agile,
Ma Chair n'en est d'un seul point moins fragile
Las, mon malheur ! qui eust jamais pensé
Que par ce lieu tu te feusses lancé

Pour me venir surprendre dens mon fort
Où je pensois bien estre le plus fort?
Qui eust pensé de ce serain visage
Pouvoir venir un sy terrible orage?
Qui eust pensé qu'une telle tempeste
De ce costé fust venu sur ma teste?
De ce climat un doux vent favorable,
Un Zephyrus suave et amyable
Faisoit tousjours mon jardinet flourir;
Et s'il sentoit contre moy accourir
Par quelques fois l'impetueuse nue,
La rechassoit avant que fust venue.
Mais maintenant contre toute esperance
De ce costé s'est levé à outrance
Je ne sçay quel infelice Aquilon,
Un Boreas, un fier estourbillon,
Qui m'a gasté, ruïné, tempesté
Ce que j'avois en ma vigne planté.
O, si j'estois sur les grasses collines
De toy, Juda, dont les eaues argentines
Courent en bas par maintz petits ruysseaux!
O, si j'estois dessus les arbrisseaux,
Sur les coustaux d'Israël, là où sont
Mes compaignons, qui tous la vigne font
De l'Eternel! certes à haulte voix
Pour estre mieux entendu, je crirois,
Et leur dirois en mon cry doloreux :

Je pry à Dieu que soyez plus heureux
En voz labeurs, pleins de soucy et cure,
Que n'ay esté en mon agriculture.
Puissiez chacun meilleur fruit recevoir,
Plusgrand plaisir, plusgrand soulas avoir
Que n'est celuy que je sents à ceste heure.
Le laboureur pour reposer labeure :
Mais j'entends bien, si le Seigneur mon Dieu
Ne permet point que sorte de ce lieu,
A tout le moins ce mien petit escrit
Yra vers vous au nom de JESUS CHRIST.
Lors je suis seur que chacun larmoyra
Sur mon malheur, puis après s'esmoyra
Comment a peu ainsi m'estre contraire
Celle envers qui le Seigneur m'a fait faire
De son salut l'amyable message ;
Comment aussi m'a fermé son courage
Celle chez qui je feuz le laboureur
De l'Eternel. Dira l'un : Quel erreur
A jamais peu ce povre homme commettre?
L'autre dira : Non, j'oserois bien mettre
Que c'est plustost quelque malevolence.
Dites plustost que bonne patience
Me doint celuy qui fera jugement,
Qui voit les cœurs et juge seurement.
Et toy, François, de mon cœur la moitié,
Amy entier, vray Patron d'amitié,

Mon Jonathas, mon fidele Achates,
Mon vray Pollux, mon syncere Orestes,
En me voyant de malheur abbatu,
Ainsi traité, mon frere, qu'en dis tu?
Las! sans t'ouyr bien presumer je peux
Que toy et moy n'ayans qu'un cœur tous deux,
Si dens mon corps l'une moitié labeure,
L'autre moitié dedens le tien en pleure.
Te souvient il, las! fidele Amateur,
Te souvient il de quand j'estois Pasteur?
Veiz tu jamais que de tout le troupeau
J'aye arraché seulement une peau?
Ay je son sang cruellement succé?
Me suis je aussi de sa gresse engressé?
Ay je cerché luy donner nourriture
Sinon tousjours de la sainte pasture?
Je conduisois mes Agnelins exquis
Non aux deserts, mais aux heureux pastiz
Dont JESUS CHRIST *luy seul en est la porte.*
Et si le Loup par quelque male sorte
Parmy les bois forcé de faim hurloit,
Ou que l'ardeur du Soleil les brusloit,
Lors les faisois, soubz la fresche verdure
De l'arbre saint dont le fruit toujours dure,
Asseurément à l'ombre se poser,
Et là sans peur doucement reposer;
Puis tous les jours ma vive fontenelle

Les abbreuvoit ; mais son eau n'est plus telle
Qu'elle souloit, quand les Nymphes des bois,
Quand les Pasteurs mes amys plusieurs fois
Venoyent la voir pour un peu s'esjouyr.
Desirez vous, ô mes amys, ouyr
Qui est celuy qui l'a ainsi troublée ?
Qui la honnie, et de bourbe comblée ?
Certes je crains que vous le maudiriez,
Et d'un accord tous ensemble diriez
Que sa maison en bref temps soit deserte,
Que le malheur, povreté et souffrette
Puisse soudain sa famille encombrer ;
Que le Seigneur le vienne desmembrer,
Tant que l'enfant sa mere mescongnoisse,
Son cœur soit paeu de tristesse et angoisse,
Soit son esprit frappé de cecité,
Puisse souffrir toute l'adversité
Que le Seigneur sur le meschant prononce,
Maudit celuy que bon heur luy annonce,
Maudit soit il et dedens et dehors,
Maudit soit il en son ame et son corps ;
Jamais au Ciel son pensement ne tende,
Jamais un bien son oreille n'entende,
Et tout cela que son cœur determine
Luy soit tourné en malheur et ruine.
Non, mes Amys, ne dites pas ainsi.
Priez plustost CHRIST, *et le Pere aussi,*

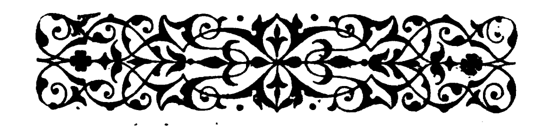
Que pleinement son erreur luy pardonne :
Le vray Chrestien ce faisant environne
D'ardans charbons le chef de l'ennemy,
Et le contraint de devenir amy.
Je vous diray (comme Dieu sçait) sans hayne,
Qui m'a ainsi degasté ma fontaine.
C'est un torrent, Dieu sçait bien dont il vient,
Et où il va, que c'est, et qu'il devient.
Quand est de moy, certes je m'imagine
Que des enfers vienne son origine.
Mais l'auroit point quelque faulse Medée,
Quelque Cyrcé sorciere deshontée
Fait desborder des enfers par ses charmes?
L'auroyent point fait les Parques par leurs larmes?
Quoy que ce soit, je ne le puys songer,
Mon sens ne peult sy avant se plonger.
Petits Agneaux vestuz de blanche laine,
Ne venez plus pour boire à ma fontaine;
N'y venez plus, car son eau est amere :
Mais faites tous pour elle une priere,
Que tout ainsi que Moïse autresfois
Feit adoucir par la vertu d'un bois
Dens le desert les fontaines d'Helin,
Le fiel aussi que ce torrent maling
A espandu sur elle tost perisse,
Par le vray bois où feut fait sacrifice
Pour les pechés de l'humaine Nature :

Priez le aussi en conscience pure
Qu'il vous envoye un plus heureux Pasteur
Que n'ay esté. Et si par negligence
Ou par mespris, ou bien par ignorance,
Je n'ay pas bien acomply mon office,
Pardonnez moy, car il n'est nul sans vice;
Pardonnez moy, car j'en fais penitence.
Priez le aussi qu'il me doint patience
En tout le mal qui langoureux me tient.
Et si encor de moy il vous souvient,
Souvienne vous aussi de ma doctrine,
Et gardez bien la parole divine.
Or maintenant, en l'estat où je suis,
Petit troupeau, (helas!) si je ne puis
Comme voudrois autre office te faire,
Au moins feray oraison salutaire,
Et leveray au Ciel les mains pour toy,
Comme je croy qu'aussi feras pour moy.
Je prie à Dieu le Pere du Seigneur
CHRIST, *de tout bien docteur et enseigneur,*
Que de ses biens richement te remplisse,
Et que tousjours sa bouche te benisse;
Face sur toy sa digne face luire,
Vueille tousjours en sa paix te conduire.
Je le requiers par sa misericorde
Te maintenir en amour et concorde,
Et que tousjours de celeste rousée

Soit le matin ta pasture arrousée.
Mais je feray singuliere oraison
Pour la Brebis qui a de sa toison
Plusieurs Pasteurs vestuz en leur besoing,
Et qui a eu des vrays povres le soing.
N'entens tu pas, François mon trescher frere?
C'est la Brebis que j'appellois ma mere.
Je pry à Dieu, Brebiette benigne,
Que les deux yeux de nostre Pasteur digne
Tousjours sur toy et aussi sur ton chef
Soyent regardans, à fin que nul meschef
Puisse jamais à tous deux survenir;
Vueille en son soing doucement vous tenir,
Et vos Agneaux, et vos deux Brebiettes,
Le Seigneur doint qu'elles soyent tousjours nettes;
Le Seigneur soit à jamais vostre garde.
Et s'il advient quelque fois par mesgarde
Qu'il y ayt rien en ce troupeau rompu,
Froissé, cassé, debile, corrompu,
Je pry à Dieu vray Pere de famille
Que de sa main tout soudain le rabille.
O vray Pasteur, escoute ma demande.
Escoute moy: de cœur te recommande
Tout ce troupeau; prens en donc le soucy,
Car il est tien, c'est chose seure. Et si
Tu apperçois, de tout ce petit nombre
Que j'ay nourry et tenu soubz ton umbre

Quelque Brebis follement s'esgarer
Et çà et là par les forestz errer,
Va la cercher, et quand la trouveras,
Suis je pas seur que tu la chargeras
Dessus ton doz? O pasteur et pasture,
Heureux bergeail de qui tu prens la cure!
Ay je tout dit? me tayray je tout coy?
Non, Monseigneur; je veux parler pour moy,
Et te diray qu'à toy seul je me donne,
Entre tes mains pleinement m'abandonne,
Pour vif ou mort ta volonté suyvir;
Et s'il te plait encores te servir
De moy, Seigneur, je suis ton instrument.
S'ainsi te plaist, diz le mot seulement,
Et tout soudain ces portes s'ouvriront,
Dont mes amys tousjours te beniront.
Mais si tu diz que plus je ne te plais,
Fais ton vouloir, Monseigneur, je me tais;
Tant seulement en mon grand vitupere,
Souvienne toy quelque fois d'estre Pere.





CHANSONS SPIRITUELLES

PENSÉES DE LA ROYNE DE NAVARRE

ESTANT DENS SA LITIERE, DURANT
LA MALADIE DU ROY,

Sur le chant de : *Ce qui m'est deu et ordonné.*


i la douleur de mon esprit
Je povois monstrer par parole
Ou la declarer par escrit,
Onques ne feut sy triste rolle;
Car le mal qui plus fort m'affole
Je le cache et couvre plus fort;
Parquoy n'ay rien qui me console,
Fors l'espoir de la douce mort.

Je sçay que je ne dois celer
Mon ennuy, plus que raisonnable;

Mais si ne sçauroit mon parler
Atteindre à mon dueil importable;
A l'escriture veritable
Defaudroit la force à ma main.
Le taire me seroit louable,
S'il ne m'estoit tant inhumain.

Mes larmes, mes souspirs, mes criz,
Dont tant bien je sçay la pratique,
Sont mon parler et mes escritz,
Car je n'ay autre rhetorique.
Mais leurs effectz à Dieu j'applique
Devant son throne de pitié,
Monstrant par raison et replique
Mon cœur souffrant plein d'amitié.

O Dieu qui les vostres aymez,
J'adresse à vous seul ma complainte;
Vous qui les amys estimez,
Voyez l'amour que j'ay sans feinte,
Où par vostre loy suis contrainte,
Et par nature, et par raison:
J'appelle chacun Saint et Sainte
Pour se joindre à mon oraison.

Las! celuy que vous aymez tant
Est detenu par maladie,

Qui rend son peuple mal content,
Et moy envers vous sy hardie
Que j'obtiendray, quoy que l'on die,
Pour luy tresparfaite santé :
De vous seul ce bien je mendie,
Pour rendre chacun contenté.

C'est celuy que vous avez oinct
A Roy sur nous, par vostre grace ;
C'est celuy qui ha son cœur joint
A vous, quoy qu'il die ou qu'il face ;
Qui vostre foy en toute place
Soustient, laquelle le rend seur
De voir à jamais vostre face :
Oyez donc les criz de sa sœur.

Helas ! c'est vostre vray David,
Qui en vous seul ha sa fiance ;
Vous vivez en luy tant qu'il vit,
Car de vous ha vraye science ;
Vous regnez en sa conscience,
Vous estes son Roy et son Dieu.
En autre nul n'ha confiance,
Ny n'ha son cœur en autre lieu.

Pour maladie et pour prison,
Pour peine, douleur ou souffrance,

Pour envie ou pour trahison
N'ha eu en vous moindre esperance.
Par luy estes congnu en France
Mieux que n'estiez le temps passé :
Il est ennemy d'Ignorance,
Son sçavoir tout autre a passé.

De toutes ses graces et dons
A vous seul a rendu la gloire.
Parquoy les mains à vous tendons,
A fin qu'ayez de luy memoire.
Puis qu'il vous plaist luy faire boire
Vostre calice de douleur,
Donnez à nature victoire
Sur son mal, et nostre malheur.

O grand Medecin tout puissant,
Redonnez luy santé parfaite,
Et des ans vivre jusqu'à cent,
Et à son cœur ce qu'il souhaite ;
Lors sera la joye refaite,
Que douleur brise dens noz cœurs ;
Dont louenge vous sera faite
De femme, enfans et serviteurs.

Par Jesus Christ nostre Sauveur,
En ce temps de sa mort cruelle,

Seigneur, j'attens vostre faveur,
Pour en ouyr bonne nouvelle.
J'en suis loing, dont j'ay douleur telle
Que nul ne la peult estimer.
O que la lettre sera belle
Qui le pourra sain affermer !

Le desir du bien que j'attens
Me donne de travail matiere ;
Un heure me dure cent ans,
Et me semble que ma litiere
Ne bouge, ou retourne en arriere :
Tant j'ay de m'avancer desir.
O qu'elle est longue la carriere
Où à la fin gist mon plaisir !

Je regarde de tous costez
Pour voir s'il arrive personne,
Priant sans cesser, n'en doutez,
Dieu, que santé à mon Roy donne
Quand nul ne voy, l'œil j'abandonne
A pleurer ; puis sur le papier
Un peu de ma douleur j'ordonne :
Voila mon douloureux mestier.

O qu'il sera le bien venu
Celuy qui, frappant à ma porte,

Dira : Le roy est revenu
En sa santé tresbonne et forte !
Alors sa sœur plus mal que morte
Courra baiser le messager
Qui telles nouvelles apporte,
Que son frere est hors de danger.

Avancez vous, homme et chevaux,
Asseurez moy, je vous supplie,
Que nostre Roy pour ses grands maux
A receu santé accomplie.
Lors seray de joye remplie.
Las ! Seigneur Dieu, esveillez vous,
Et vostre œil sa douceur desplie,
Sauvant vostre Christ et nous tous !

Sauvez, Seigneur, Royaume et Roy,
Et ceux qui vivent en sa vie !
Voyez son espoir et sa Foy,
Qui à le sauver vous convie.
Son cœur, son desir, son envie
A tousjours offert à voz yeux :
Rendez nostre joye assouvie,
Le nous donnant sain et joyeux.

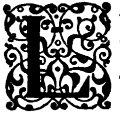
Vous le voulez et le povez :
Aussi, mon Dieu, à vous m'adresse ;

Car le moyen vous seul sçavez
De m'oster hors de la destresse
De peur de pis, qui tant me presse
Que je ne sçay là où j'en suis.
Changez en joye ma tristesse,
Las! hastez vous, car plus n'en puis.

AUTRES PENSÉES

FAITES UN MOIS APRÈS LA MORT DU ROY,

Sur le chant de : *Jouyssance vous donneray.*



AS! *tant malheureuse je suis,*
Que mon malheur dire ne puys,
Sinon qu'il est sans esperance:
Desespoir est desja à l'huys
Pour me jetter au fond du puits
Où n'a d'en saillir apparence.

Tant de larmes jettent mes yeux
Qu'ilz ne voyent terre ne cieux,
Telle est de leur pleur abondance.
Ma bouche se plaint en tous lieux,
De mon cœur ne peult saillir mieux
Que souspirs, sans nulle allegeance.

Tristesse par ses grans efforts
A rendu si foible mon corps
Qu'il n'ha ny vertu ny puissance.
Il est semblable à l'un des morts,
Tant que le voyant par dehors,
L'on perd de luy la congnoissance.

Je n'ay plus que la triste voix
De laquelle crier m'en vois,
En lamentant la dure absence.
Las ! de celuy pour qui vivois,
Que de si bon cœur je voyois,
J'ay perdu l'heureuse presence !

Seure je suis que son esprit
Regne avec son chef Jesus Christ,
Contemplant la divine essence.
Combien que son corps soit prescript,
Les promesses du saint Escrit
Le font vivre au ciel sans doutance.

Tandis qu'il estoit sain et fort,
La foy estoit son reconfort,
Son Dieu possedoit par creance.
En ceste Foy vive il est mort,
Qui l'a conduit au tresseur port,
Où il ha de Dieu jouyssance.

Mais, helas! mon corps est banny
Du sien, auquel il feut uny
Depuis le temps de nostre enfance!
Mon espoir aussi est puny,
Quand il se trouve desgarny
Du sien plein de toute science.

Esprit et corps de dueil sont pleins,
Tant qu'ilz sont convertiz en plains;
Seul pleurer est ma contenance.
Je crie par bois et par plains,
Au ciel et terre me complains;
A rien fors à mon dueil ne pense.

Mort, qui m'as fait sy mauvais tour,
D'abattre ma force et ma tour,
Tout mon refuge et ma defense,
N'as sceu ruyner mon amour
Que je sens croistre nuict et jour,
Qui ma douleur croist et avance.

Mon mal ne se peut reveler,
Et m'est si dur à l'avaller,
Que j'en perds toute patience.
Il ne m'en fault donc plus parler,
Mais penser de bien tost aller
Où Dieu l'a mis par sa clemence.

O Mort, qui le frere as domté,
Vien donc par ta grande bonté
Transpercer la sœur de ta lance.
Mon dueil par toy soit surmonté;
Car quand j'ay bien le tout compté,
Combatre te veux à outrance.

Vien doncques, ne retardes pas;
Mais cours la poste à bien grands pas,
Je t'envoye ma deffiance.
Puis que mon frere est en tes laz,
Prens moy, à fin qu'un seul soulas
Donne à tous deux esjouyssance.

RONDEAU

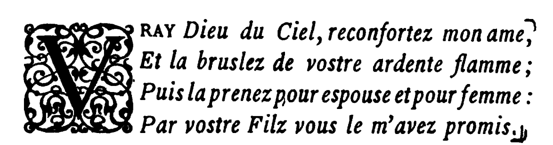
FAIT AU MESME TEMPS.

L'ODEUR *de mort est de telle vigueur*
Que desirer doit faire la liqueur
De ce morceau, que ne veult avaller
L'homme ignorant, lequel ne peut aller
Que par la Mort au lieu de tout honneur.
La mort du Frere a changé dens la Sœur

(En grand desir de mort) la crainte et peur;
Et la rend prompte avec luy d'avaller
L'odeur de mort.

Sa grand' douleur elle estime douceur.
Sachant que c'est la porte et chemin seur
Par où il fault au Createur voler,
En attendant, de la mort veult parler;
Car en a bien resuscité son cœur
L'odeur de mort.

CHANSON.



VRAY *Dieu du Ciel, reconfortez mon ame,*
Et la bruslez de vostre ardente flamme;
Puis la prenez pour espouse et pour femme:
Par vostre Filz vous le m'avez promis.

Par peché est povre, vile et petite,
Qui vous, Seigneur, à la haïr incite;
Mais regardez de Christ le grand merite,
Qui a prié pour tous ses ennemis.

Las! par sa mort elle est perie et morte,
Par sa vertu resuscitée et forte:

Voyez que Christ, qui les siens reconforte,
Pour les sauver à tous maux s'est soubmis.

Ce Christ a fait pour nous sy bien l'office
Qu'en nous lavant par sa mort de tout vice,
A satisfait à divine Justice;
Car un seul poinct de la Loy n'a obmis.

Voyez, Seigneur, sa grande obeïssance
Depuis le jour de son humble naissance
Jusqu'à sa mort : par sa grande puissance
Sauvez à ceux que luy avez commis.

Las! c'est pour nous qu'il a fait cest ouvrage
Et merité nous a vostre heritage :
Mon ame, donc, par Foy prens bon courage,
En resveillant tes esprits endormis.

Faites la voir en soy morte et confuse,
En vous vivant pleine de grace infuse;
Vostre bonté ce don point ne refuse
A qui pour vous de son cœur s'est demis.

Moins elle peult se laver de sa fange,
Et il vous plaist la blanchir comme un Ange,
Plus en aurez de gloire et de louenge;
Car en vous seul son espoir est remis.

Ne desprisez vostre humble creature,
Mais voyez y l'image et pourtraiture
Du Christ, qui est vostre essence et nature,
Lequel par grace dedens elle avez mis.

Et, par le Nom de ce Filz amiable,
Recevez la pour espouse agreable
En l'union du corps tant desirable
Où vous voulez mettre en un voz amis.

AUTRE CHANSON.

ADIEU, *m'amye,*
Car je m'en vois
Cercher la vie
Dedens la croix.

Si par la priere
Tirer t'y povois,
Certes en arriere
Tu ne demourrois.
Ne tarde mye,
Viens et me crois,

Cercher la vie
Dedens la Croix.

Desprise du monde
Ce dont il te tente,
Comme chose immunde ;
Et metz ta pretente
Non endormie
Par tous endroits
Cercher la vie
Dedens la Croix.

Si de ces delices
Tu te laisses prendre,
Subjette à tous vices
Il te faudra rendre,
De Dieu haïe :
Dont ne pourrois
Cercher la vie
Dedens la Croix.

Mais si par sa grace
Te donne courage,
Sans en estre lasse
Feras le voyage;
Courant d'envie
Par monts et bois

Cercher la vie
Dedens la Croix.

Or vien donc sans crainte,
D'une amour naïve
Aymant la Mort sainte,
Par qui seras vive,
Voire et unie
Au Roy des Roys,
Cercher la vie
Dedens la Croix.

AUTRE CHANSON.

Si *quelque injure l'on vous dit,*
Endurez le joyeusement;
Et si chacun de vous mesdit,
N'y mettez vostre pensement.
Ce n'est chose nouvelle
D'ouyr ainsi parler souvent:
Autant en emporte le vent.

Si quelcun parle de la Foy,
En la mettant quasi à riens

Au prix des œuvres de la Loy,
Les estimant les plus grans biens,
Sa doctrine est nouvelle,
Laissez le la, passez avant :
Autant en emporte le vent.]

Et si pour vostre Foy gaster,
Vous vient louer de voz beaux faits,
En vous disant (pour vous flatter)
Qu'il vous tient du reng des parfaitz,
Fuyez parole telle,
Qui ameine orgueil decevant :
Autant en emporte le vent.

Si le monde vous vient tenter
De richesse, honneur, et plaisir,
Et le vous vient tous presenter,
N'y mettez ny cœur ni desir :
Car chose temporelle
Retourne où estoit par avant :
Autant en emporte le vent.

Si l'on vous dit qu'en autre lieu
L'on puisse trouver reconfort
Et vray salut qu'en un seul Dieu,
C'est pour mettre vostre ame à mort ;
Monstrez vous lors rebelle,

Et desmentez le plus sçavant :
Autant en emporte le vent.

AUTRE CHANSON.

Un jeune Veneur demandoit
A une femme heureuse et sage,
Si la chasse qu'il pretendoit
Pourroit trouver, n'en quel Bocage;
Et qu'il avoit bien bon courage
De gaigner ceste venaison
Par douleur, merite et Raison.
Elle lui a dit : « Monseigneur,
De la prendre il est bien saison,
Mais vous estes mauvais chasseur.

« Elle ne se prend par courir,
Ne par vouloir d'homme du monde,
Ne pour tourment, ne pour mourir,
Et si ne fault point que l'on fonde
Son salut, fors qu'au Createur :
Vertu peut vault s'il n'y abonde
Par son Esprit force et valeur.
Las ! vous en seriez possesseur

Si de David aviez la fonde,
Mais vous estes mauvais chasseur.

« Ce que cerchez est dens le bois
Où ne va personne infidele;
C'est l'aspre buysson de la Croix,
Qui est chose au meschant cruelle.
Les bons Veneurs la treuvent belle,
Son tourment leur est vray plaisir.
Or si vous aviez le desir
D'oublier tout, pour cest honneur,
Autre bien ne voudriez choisir :
Mais vous estes mauvais chasseur. »

Lors quand le Veneur l'entendit,
Il mua toute contenance,
Et comme courroucé luy dit :
« Vous parlez par grand ignorance :
Il fault que je destourne et lance
Le cerf, et que je coure après ;
Et vous me dites par exprès
Qu'il ne s'acquiert par mon labeur.
— Seigneur, le cerf est de vous près,
Mais vous estes mauvais chasseur.

« S'il vous plaisoit seoir et poser
Dessus le bort d'une fontaine,

Et corps et Esprit reposer,
Puisant de l'eau tresvive et saine,
Certes sans y prendre autre peine,
Le cerf viendroit tout droit à vous;
Et pour l'arrester ne faudroit
Que la retz de vostre humble cœur,
Où par Charité se prendroit;
Mais vous estes mauvais chasseur.

— Or, ma Dame, je ne croy pas
Que l'on acquiere ou bien ou gloire
Sans travailler ne faire un pas,
Seulement par aymer et croire.
De l'eau vive ne veux point boire,
Pour travailler le vin vault mieux.
La Dame a dit : De Terre et Cieux
Serez Seigneur et possesseur,
Si la Foy vous ouvre les yeux;
Mais vous estes mauvais chasseur.

« Le cerf est sy humain et doux,
Que si vostre cœur voulez tendre
Par amour, il viendra à vous ;
En vous prenant, se lairra prendre,
Et alors vous pourra apprendre
De manger sa chair et son sang
A ceste curée par reng ;

Pour estre remplis de douceur
Voz desirs courront à ce blanc;
Mais vous estes mauvais chasseur.

« *En ceste delicate chair*
La vostre sera transmuée.
O bien heureux qui peult toucher
A ceste grand teste muée,
A la chair courue et huée,
Mise à mort, rostie pour nous,
Sur la croix pendue à trois cloux!
Helas! elle est vostre, ô pecheur,
Si vous croyez ces saints propous;
Mais vous estes mauvais chasseur. »

Le Veneur entendit la game,
Et descouvrit la Poësie,
Et soudain luy a dit : « *ma Dame,*
J'abandonne ma fantaisie,
De la Foy mon ame est saisie,
Qui trompe et corps me fait casser.
Colliers, coubles et laisses laisser,
Croyant la voix de mon Sauveur;
Autre cerf je ne veux chasser,
Pour n'estre plus mauvais chasseur.

« *Empereurs, Roys, Princes, Seigneurs,*

A vous ma parole j'adresse ;
Vous tous Piqueurs, Chasseurs, Veneurs,
Renoncez travail et destresse,
Dont en lieu de plaisir tristesse
Vous rapportez le plus souvent :
Las ! vostre plaisir n'est que vent.
Laissez comme moy ce malheur :
Autre je suis qu'auparavant
Pour n'estre plus mauvais chasseur.

« *Venez Veneurs, venez, venez*
A la salutaire curée ;
A laisser le monde apprenez,
Qui est de si courte durée ;
Car charité immesurée
De son Tout vous fait le present,
Par lequel Rien est fait plaisant,
Remply de divine liqueur :
De moy, je m'y rens à present,
Pour n'estre plus mauvais chasseur. »

AUTRE CHANSON.

Sus : *Sur le Pont d'Avignon, j'ouys chanter la belle.*

SUR *l'arbre de la Croix d'une voix clere et belle*
J'ay bien ouy chanter une chanson nouvelle.
L'oyseau qui la chantoit esmouvoit le courage
De tout vray Pelerin, disant en doux langage :
« Je suis le Pelican qui donne et santé et vie
Pour faire vivre ceux que sauver j'ay envie.
La Mort, qui eux et moy pensoit ses subjetz rendre
J'ay prise et mise à mort, me laissant d'elle prendre.
Mais estant en ses laz n'a pas esté sy forte
Que n'en soye eschappé en rendant la Mort morte.
Parquoy sur mes enfans n'ha plus nulle puissance,
Qui par mort de vie ont parfaite jouyssance.
Où est ton aiguillon, ô Mort tant redoutée?
Ta puissance par moy de ta force est ostée.
Je suis la Verité et la Vie et la Voye,
Mort n'ha plus de povoir en quelque part que soye.
Les pecheurs seulement la trouveront cruelle,
Mais les miens l'aymeront, et la trouveront belle.
Par moy l'horrible Mort est belle devenue,
Et les portes d'Enfer n'ont contre moy tenue.
Car au mylieu d'Enfer me trouve le Fidele,

Qui suis son Paradis et sa joye éternelle.
Mes enfans sont en moy sy tresunys par grace,
Qu'Enfer, Peché ny Mort n'ha plus en eux de place.
Adam plein de pechés j'ay mis en croix austere,
Je l'ay crucifié en jouant son mystere.
J'ay prins ce vieil Adam et sa concupiscence,
Lequel j'ay mis à rien par Foy et congnoissance.
J'ay gousté le morceau de Mort en patience;
Nul ne le goustera qui ayt en moy fiance.
J'ay entré en Enfer, sentant ses douleurs fortes;
Pour en tirer les miens j'en ay rompu les portes.
Nully ne demourra plus en ces trois limites
Si bien se fie en moy, recevant mes merites;
Mais s'il se veult fier en son labeur et peine,
Estimant mon tourment et ma passion vaine,
Il congnoistra qu'Enfer, Mort et Peché, et Vice
Vaincre ne pourra pas par sa propre justice :
De pechés se verra chargé à sy grand somme
Qu'à la fin pourra voir ce que peult sans moy l'Homme.
Mais l'Homme au cœur contrit, petit, humble et infime
Qui ne sent rien de soy, et nul bien n'en estime;
Qui tout en ma bonté se confie, et s'arreste,
A luy tousjours ma main de secourir est preste.
Je le metz en Enfer luy monstrant son ordure,
Et qu'il a merité par Peché, mort tresdure;
Je le metz tout à rien, luy monstrant que son Estre
Et sa Vie je suis, son seigneur et son maistre.

Mais quand le Trespetit du tout Rien se confesse,
Je le retire à moy, luy monstrant ma promesse ;
De ma chair, de mon sang, luy fais present encore,
En moy le reunis, l'embrasse et l'incorpore :
Luy transformé en moy hors son peché immunde,
Rien que grace ne voit, qui en son lieu abonde.
En moy il voit la Mort sy tresbien acoustrée,
Qu'il la desire voir comme de Vie entrée ;
Par moy de son Enfer voit les portes brisées,
Là congnoit Paradis et les joyes prisées.
Povreté, faim et soif, travail, peine et tristesse,
Trouve vivant en moy tout repos et liesse.
Or venez donc, Pecheurs, escouter ma doctrine ;
Apprenez ma chanson pleine de discipline.
Je suis monté en hault à fin que chacun m'oye,
Et qu'escoutant mon chant, soyez remplis de joye.
Par Charité j'ay soif du salut de toute ame,
Pour la faire brusler de l'amoureuse flamme.
Las ! donnez moy de l'eau de vraye amour à boire,
Au vaisseau de voz cœurs par fermement me croire !
De n'avoir fait nul bien, ne craingnez ce langage,
Car tout est consommé : j'ay gaigné l'heritage.
J'ay acomply la Loy, j'ay gaigné la partie :
Tout est pour vous, Pecheurs, pour lesquelz Eli crie.
J'ay du Pere prié l'indicible clemence
A vous tous ignorans pardonner vostre offence.
J'ay pour vous delaissé ma vie à mort amere,

Et en tresgrand douleur ma tresaymée Mere,
Pour vous monstrer que chair, tant soit elle estimée,
Ne doit sinon pour Dieu et en Dieu estre aymée.
Puys j'ay recommandé entre les mains du Pere
Mon esprit, pour monstrer qu'en luy fault qu'on espere.
Or ay je le salut de chacun fait sy ample,
Et pour y parvenir me suis mis pour exemple.
Venez, venez trestous chargez, outre mesure,
De labeurs et travaux : voyez ma peine dure,
Voyez ma croix, mes cloux, mes douleurs non petites,
Mon cœur d'amour ouvert et trestous mes merites.
Tous ses biens sont à vous ; par grace je les donne
A qui par ferme Foy tout à moy s'abandonne.
Venez, embrassez moy, mon troupeau, mon église,
Mes Esluz humbles et doux, desquelz fais à ma guise,
Car vous uniz en moy estes la mesme chouse :
Je seray vostre Espoux ; vous tous un, mon Espouse :
Venez au vray repos où sera endormie
Entre mes bras toujours mon Espouse et amye. »

AUTRE CHANSON

VOICY *nouvelle joye,*
La nuict pleine d'obscurité
Est passée ; et voicy le jour,
Auquel marchons en seureté,
Chassans toute peur par amour,
Sans que nul se desvoye :
Voicy nouvelle joye.

L'hyver plein de froid et de pleurs
Est passé tremblant et glacé ;
L'æsté plein de verdure et fleurs
Nous vient plus beau que l'an passé ;
Or chacun le voye :
Voicy nouvelle joye.

L'arbre sec et facheux à voir,
Raboteux, et dur à toucher,
Que nul ne desiroit avoir,
Maintenant povons le toucher :
Il fleurit et verdoye,
Voicy nouvelle joye.

Le rossignol qui s'est faché
Pour la rigueur de l'hyver froid,
Maintenant il n'est plus caché,
Mais sur la branche se tient droit :
Il gergonne et verboye,
Voicy nouvelle joye.

Le Fidele dedens la Loy
Tout caché, tremblant, et peureux,
Par la lumiere de la Foy
Voit cler, et devient amoureux
De Dieu, qui le convoye :
Voicy nouvelle joye.

Il se congnoit tout delivré
De peché et damnation;
Il se sent de joye enyvré
Par la divine Election
Qui tout bien luy ottroye:
Voicy nouvelle joye.

L'arbre de Croix, de peine et mort,
Que tant avoit eu en horreur,
Maintenant c'est le reconfort
Où il a attaché son cœur
A fin qu'il ne desvoye :
Voicy nouvelle joye.

Luy qui craingnoit les gens hanter
Et cachoit par crainte sa voix,
Maintenant ne fait que hanter
Dessus l'espine de la Croix;
Il fault que l'on le croye :
Voicy nouvelle joye.

Il est dehors d'hyver et nuict,
Il n'est plus sec, mais florissant;
Mort et Peché plus ne luy nuist;
Il est content dens le Puissant,
Verité, Vie et Voye :
Voicy nouvelle joye.

AUTRE CHANSON.

Las! pas n'avois apperceu
Que le Monde à mon desceu
M'eust tant deceu!
Mais quand j'ay JESUS *receu,*
Par Foy conceu,
Me suis du malheur non sceu
Bien apperceu.

En oyant les amoureux,
Je les tenois bienheureux;
Ilz ne parlent que des Dames,
De joustes et de tournois,
De chiens, d'oyseaux et de harnois,
Oubliant leurs povres ames :
Las! pas n'avois apperceu.

En voyant les riches gens
D'amasser biens diligens,
Je pensois que l'homme riche
Fust de ce monde content;
Car je n'allois point doutant
La damnation du chiche :
Las! pas n'avois apperceu.

Voyant les Roys et Empereurs
Tous environnez d'honneurs,
En moymesmes je disoye :
Ces hommes icy sont Dieux,
Ilz ne peuvent avoir mieux;
Mais leur enfer ne sçavoye :
Las! pas n'avois apperceu.

Voyant par ces trois moyens
Que le monde en ces liens
Tue toute creature

Soubz le voile de la Loy,
Hors des termes de la Foy,
Où nous meine l'Escriture.
Las ! pas n'avois apperceu.

Mais par elle j'ay appris
Qu'il y a un autre prix
Que le Pere eternel donne,
Où gist nostre parfait bien,
Au regard duquel n'est rien
Le Monde que j'abandonne.
Las ! pas n'avois apperceu.

Si ce bien j'eusse entendu
Tant de temps n'eusse perdu ;
Mais là où Peché abonde
Grace a superabondé ;
Là mon espoir j'ay fondé
En disant Adieu au monde.
Las ! pas n'avois apperceu.

AUTRE CHANSON.

Pere, je viens à vous de loing,
Car necessité et besoing
Me font demander vostre grace;
Le demourant du porchin groing
D'amasser par faim j'avois soing,
Estant privé de vostre face.

En moymesmes, plein de douleurs,
J'ay dit : Combien de serviteurs
Sont saoulez de pain chez mon Pere!
A luy j'iray en cris de pleurs,
Il exaucera mes clameurs,
Car par sa bonté je l'espere.

Parquoy, Pere piteux et doux,
En ferme Foy se rend à vous
L'indigne enfant pecheur, prodigue;
La larme à l'œil, à deux genoux,
Mercy vous crie, devant tous,
Renonçant peché et sa ligue.

Pere, devant vous j'ay peché,
Ny devant le Ciel n'est caché,

Dont indigne filz me confesse,
J'en suis tout saly et taché;
De moy ne peult estre arraché
Si vous ne me tenez promesse.

C'est qu'il n'y a si grand Pecheur
S'il revient à vous de bon cœur,
Qu'il n'ayt pardon de son offense.
Helas! regardez ma douleur,
Qui de vostre juste rigueur,
Pere, appelle à vostre Clemence.

Las! donnez vertu à mon doy
Pour recevoir l'anneau de Foy,
Par lequel vous soye agreable :
Couvrez ce corps d'Adam tout nu
Du vestement sy cher tenu
De vostre Charité louable.

Je suis venu pour demander
Grace qui me peult amender,
Et faire aymer vostre service,
Et ce qu'il vous plaist commander,
Et Adieu aux vices mander,
M'offrant à vous en sacrifice.

Pere, par le sang de l'Agneau

Refaites moy homme nouveau ;
Et que je puisse en vostre table
Manger la chair du tendre veau,
Qui moy laid fera venir beau
Par mutation admirable.

Si mon Frere qui est dehors,
Oyant la musique et accordz
Du festin de Paix et concorde,
Se confiant en ses bras forts,
Murmure et se courrouce alors
De vostre grand misericorde,

Laissez le louer ses biensfaitz :
Mais moy qui voy les miens infectz,
Et que par bonté paternelle
M'avez tiré dessoubs ce faix
Avecques tous les saintz parfaitz,
Je vous en rends gloire éternelle.

AUTRE CHANSON.

PAR *faux Cuyder j'ay bien esté deceu,*
Lequel m'a fait ignorer mon vray Estre,
Voire mon Rien sy tresfort mescongnoistre,
Que tard me suis de son mal apperceu.

Il m'a tenu sy fort fermez les yeux,
Que je ne puys voir mon ame vivante :
Je l'estimois sy tresbelle et plaisante,
Que pour l'aymer j'en oubliois les cieux.

De l'union de ceste ame et du corps
Pensois tenir entierement ma vie,
Que confermer j'avois parfaite envie,
Ne voyant pas qui ma Vie estoit lors.

Las! qui vous a contraint en charité
D'illuminer l'aveugle de naissance,
Et luy donner parfaite congnoissance
Que c'est de luy et de la verité?

Quelle bonté, Seigneur, nous monstrez vous,
Nous declarant ainsi qu'un corps sans ame?
Nostre ame meurt, sans la divine flamme
De vostre feu, qui la Vie est de tous.

Vous estes donc la Vie d'un chacun,
Mais sans vous morts et moins que pouldre et cendre,
Et vous en nous par grace voulez rendre
Ce qui n'est Rien estre fait Tout en un.

En nous faisant congnoistre nostre Rien
Et vostre Tout par grace et par puissance,

Nous renonçant avons la jouyssance
De vous, Seigneur, seul bon et seul bien.

Dont seul aymé soyez sans SI *ne* MAIS,
Seul adoré de toute creature,
Par vive Foy et de charité pure
Loué sans fin de nous à tout jamais.

AUTRE CHANSON.

PUIS *que Dieu par pure grace*
M'a tiré à soy,
Et qu'en tous en toute place
Luy tout seul je voy,
Je suis remply de plaisir,
Veu que mon ame est s'amye,
Qu'il a d'Amour endormie :
Hé, laissez la dormir! Hé, laissez la dormir!

Allez dehors, Scrupule
Et piquant Remord,
Qui trop de peur m'accumule
Sans nul reconfort.

Vous n'engendrez que souspir,
Et peine à la conscience.
Mon ame ha en Dieu fiance :
Hé, laissez la dormir ! Hé, laissez la dormir !

Las ! cessez, Raison humaine,
De la travailler ;
Car povoir n'ha vostre peine
De me reveiller.
Tout vostre sens à loisir
Ne me peult plus rien apprendre,
Qui me fait vray repos prendre :
Hé, laissez la dormir ! Hé, laissez la dormir !

Or taisez vous, criart Monde,
Qui tousjours taschez
De rendre mon ame immunde ;
Car vous la faschez :
Ne luy offrez à choisir
Plaisir, honneur ny richesse ;
Pleine elle est d'autre liesse :
Hé ! laissez la dormir ! Hé ! laissez la dormir !

Petit Dieu, qui par tout vole,
Te disant vainqueur,
Finez cy vostre rolle ;
Rien n'avez au cœur

Qui la fin de son desir
Tourne à contempler la face,
Que par Foy mon ame embrasse.
Hé! laissez la dormir! Hé, laissez la dormir!

Maugré tout bruyt et tonnerre
Elle dormira;
Et au mylieu de la guerre
Se resjouyra,
Sans plus sentir desplaisir :
Mais soubs la divine tente,
Repose seure et contente.
Hé! laissez la dormir! Hé! laissez la dormir!

AUTRE CHANSON.

JE *n'ay plus ny Pere ny Mere,*
Ny Seur, ny Frere,
Sinon Dieu seul, auquel j'espere,
Qui sus le Ciel et Terre impere;
Là hault, là bas,
Tout par compas:
Compere, Commere,
Voicy vie prospere.

Je suis amoureux non en Ville,
Ny en Maison, ny en Chasteau ;
Ce n'est de femme ny de fille,
Mais du seul Bon, puissant, et beau ;
C'est mon Sauveur,
Qui est vainqueur
De peché, mal, peine, et douleur ;
Et a ravy à soy mon cœur.
Je n'ay plus, etc.

J'ay mis du tout en oubliance
Le monde, et parens, et amys,
Biens et honneurs en abondance,
Je les tiens pour mes ennemis :
Fy de telz biens,
Dont les lyens
Par Jesuchrist sont mis à riens,
A fin que nous soyons des siens.
Je n'ay plus, etc.

Je parle, je ris, et je chante
Sans avoir nul soucy ny tourment ;
Amys et ennemis je hante,
Trouvant par tout contentement :
Car par la Foy
En tous je voy
Leur vie, qui est, je le croy,

Tout en Tout, mon Dieu et mon Roy.
Je n'ay plus, etc.

Or puis donc que Dieu est leur vie,
Et que je le croy Tout en tous,
Il est mon Amy et m'amye,
Pere, Mere, Frere et Espoux;
C'est mon Espoir,
Mon seur sçavoir,
Mon Estre, ma force, povoir,
Qui m'a sauvé par son vouloir.
Je n'ay plus, etc.

Las! que fault il plus à mon ame
Qui est tirée en sy bon lieu,
Sinon se laisser en la flame
Brusler de ceste amour de Dieu?
Et en bruslant,
Le consolant
D'amour, qui rend le cœur volant,
Et sans fin la bouche parlant.
Je n'ay plus, etc.

Amys, contemplez quelle joye
J'ay, estant delivre de moy
Et remis en la seure voye
Hors des tenebres de la Loy.

Ce reconfort
Est sy tresfort
Que rien plus ne desire, au fort,
Qu'estre uny à luy par ma Mort.
Je n'ay plus, etc.

AUTRE CHANSON.

A *la clere Fontenelle,*
Qui est l'eau vive et d'enhault le parfait don,
Tous povres pecheurs appelle
Dieu tout seul bon,
Pour vray pardon
Recevoir en abandon.

Mon amy, si vous voulez
Boire de ceste eau Vive,
Des maux dont vous vous dolez,
Aurez santé naïve :
Ne soyez point empesché
Par la crainte de peché;
Courez au prix attaché,
D'une amour non craintive,
A la clere Fontenelle.

Ne craingnez que refusé
Soyez d'amour sy ample;
Voyez comme en ont usé
Ceux qui sont vostre exemple :
Paul, Pierre, et le bon Larron,
Mille autres que nous lison,
Publicain, Pecheur, Marion,
Ne refuse en son temple,
A la clere Fontenelle.

Voyez qu'en luy a trouvé
Marie Magdeleine,
Et ce qu'en a esprouvé
La povre Egyptienne;
Mesmement le faux Judas
Il ne refusa pas,
Ny André, ny Matthias,
Ny la Samaritaine,
A la clere Fontenelle.

Venez tous boire de l'eau
Qui à tous maux est saine :
C'est un breuvage nouveau,
De nouvelle fontaine.
Le sang de l'Agneau occis,
Qui blanchist tous les noircis;
Et ne veult qu'un grand mercis

Dit d'amour, pour sa peine,
A la clere Fontenelle.

Sans or, argent ny avoir,
L'eau donne en abondance,
Non par labeur ne devoir,
Par merite ou puissance;
Mais par pure Election
D'une grande affection,
Nous donne fruition
De l'eau de congnoissance,
A la clere Fontenelle.

Qui le congnoit tel qu'il est,
Plein de misericorde,
De le cercher est tout prest,
Et humblement s'accorde
De boire l'eau sans cesser,
Et jamais ne s'en lasser;
Et tout autre bien laisser,
Dont plus ne se recorde,
A la clere Fontenelle.

Il n'y a grand ne petit
Beuvant l'eau delectable,
Qui ne perde l'appetit
Et tout soif damnable;

Dont le Monde boire fait
De cisterne ou puits infect,
Ceste cy le satisfait
De tout bien desirable,
A la clere Fontenelle.

Or courez viste, pecheurs,
A ceste Eau pure et belle;
Remplissez en tant voz cœurs
Que vous puissiez par elle,
Bien lavez de tous pechez
Dont vous estes tachez,
Saillir d'amour destachez
A la vie eternelle,
A la clere Fontenelle.

AUTRE CHANSON.

RESVEILLE *toy, Seigneur Dieu,*
Fais ton effort
De venger en chacun lieu
Des tiens la Mort.

Tu veux que ton Evangile
Soit preschée par les tiens,

En Chasteau, Bourgade et Ville,
Sans que l'on en cele riens :
Donne donc à tes servans ,
Cœur ferme et fort;
Et que d'amour tous fervents,
Ayment la Mort.
Resveille toy, etc.

Donne leur telle parole
Qu'ilz tirent à toy les cœurs,
Et que de doctrine folle
A la fin soient vainqueurs;
Et que par la vive Foy
Viennent au port
Du salut promis de toy,
Après la Mort.
Resveille toy, etc.

Mais si leurs cœurs tu obstines
En cachant ton cler Soleil
De tes obscures courtines,
Et qu'ilz facent appareil
De tes enfans tourmenter,
Pour reconfort,
Plaise toy les contenter
Dedens la Mort.
Resveille toy, etc.

Tu es leur Vie et leur Estre,
Sans toy n'ont sens ny povoir :
Si avec eux te plaist estre
Douleur ne peuvent avoir :
Car tant qu'en vous ilz seront,
Auront reconfort,
De joye qu'ilz sentiront,
Dedens la Mort.
Resveille toy, etc.

La Mort, qui à l'infidele
Est horrible à regarder,
A ton Enfant est sy belle
Qu'il ne craint s'y hazarder,
Pour passer de ceste Mort
Le fascheux bort,
Pour à toy (qu'il doit aymer)
Aller par Mort.
Resveille toy, etc.

O que la Mort est heureuse
Qui les meine en sy beau lieu!
Helas! qu'elle est glorieuse
De les faire enfans de Dieu!
Avance donc, Seigneur,
Tant doux support,
Leur donnant pour tout honneur,

Joyeuse Mort.
Resveille toy, etc.

AUTRE CHANSON.

MAUDIT *soit le cruel chien*
Qui abbaye, abbaye, abbaye,
Et si n'ha povoir de rien!

Son passetemps et sa joye
C'est de nous venir tenter,
Et qui de Dieu se fourvoye
Par desespoir tourmenter,
S'il le tient en son lien :
Maudit soit le cruel chien!

S'il voit que suyvons la voye
Où la Foy nous meine droit,
A fin que mieux y pourvoye,
Sa robbe tourne à l'endroit
Et se monstre homme de bien :
Maudit soit le cruel chien!

Il parle doux comme soye,
Pour oster de nostre esprit
La Croix, ta seure montjoye,
Qui nous meine à Jesus Christ;
Car il craint que l'on soit sien :
Maudit soit le cruel chien!

Nouvelle invention vraye,
Pour en remplir nostre cœur,
Et de voir ne nous effraye
La parole du Seigneur,
Qui est tout nostre soutien :
Mauldit soit le cruel chien!

Il ne craint fors que l'on croye
En Dieu seul parfaitement;
Car par la Foy Dieu fourvoye
Son Royaume entierement,
Avec Adam l'ancien :
Maudit soit le cruel chien!

D'une ypocrisie vraye
Ce chien se sçait revestir,
Pour lier de sa courraye
Ceux qui l'escoutent mentir,
Croyant son devot maintien :
Maudit soit le cruel chien!

Il n'espargne or ny monnoye,
Royaumes, biens ny honneurs,
Mais qu'il puisse pour sa proye
Arracher la Foy des cœurs;
A chacun il dit : Tien, Tien :
Maudit soit le cruel chien!

Dire je ne vous pourroye
Ce qu'il fait pour decevoir,
Et moins celer ne pourroye
Qu'il n'ha force ny povoir
De nuyre à un Chrestien :
Maudit soit le cruel chien!

AUTRE CHANSON.

Sus : *Trop penser m'y font amours.*

PENSER *en la passion*
De Jesuchrist,
C'est la consolation
De mon esprit.

Seigneur, quand viendra le jour
Tant desiré,

Que je seray par amour
A vous tiré,
Et que l'union sera
Telle entre nous
Que l'espouse on nommera
Comme l'espoux ?
Penser, etc.

Ce jour des nopces, Seigneur,
Me tarde tant,
Que de nul bien ny honneur
Ne suis content;
Du monde ne puys avoir
Plaisir ny bien :
Si je ne vous y puys voir,
Las ! je n'ay rien.
Penser, etc.

Si de vostre bouche puys
Estre baisé,
Je seray de tous ennuys
Bien appaisé.
Baisez moy, acolez moy,
Mon Tout en tous,
Unissez moy par la Foy
Du tout à vous.
Penser, etc.

Essuyez des tristes yeux
Le long gemir,
Et me donnez pour le mieux
Un doux dormir.
Car d'ouyr incessamment
Voz saints propos,
C'est parfait contentement,
Et seur repos.
Penser, etc.

AUTRE CHANSON.

CHRIST *a fait trembler l'Enfer,*
Du pis jusques à la simette.

Il a bridé Lucifer,
Christ a fait trembler l'Enfer,
Il a bridé Lucifer
D'une éternelle gourmette,
Du pis jusques à la simette.

C'est pour plus nous eschauffer,
Christ a fait trembler l'Enfer;
C'est pour plus nous eschauffer

D'amour par Foy clere et nette,
Du pis jusques à la simette.

Son bras est plus dur que fer,
Christ a fait trembler l'Enfer.
Son bras est plus dur que fer;
Nul contre luy ne se mette,
Du pis jusques à la simette.

Les mauvais fera chauffer,
Christ a fait trembler l'Enfer,
Les mauvais fera chauffer,
Au feu où le Diable il jette,
Du pis jusques à la simette.

Dens les siens fera estouffer,
Christ a fait trembler l'Enfer,
Dens les siens fera estouffer
De Lucifer la tempeste
Du pis jusques à la simette.

Pour plus beau les estoffer
Christ a fait trembler l'Enfer,
Pour plus beau les estoffer
En sa parée chambrette
Du pis jusques à la simette.

AUTRE CHANSON.

Sus : *O l'espinette du bois,*
Mon amour la desire.

O Toutpuissant, oy la voix
Du cœur plein de martyre.

Par toy peché congnois,
Qui à peché m'attire;
A grand' perdition vois
Si tu ne m'en retire.
O Toutpuissant, etc.

Defens moy par ton bois
De l'infernal empire;
Car Pere te recongnois
Meilleur que ne puis dire.
O Toutpuissant, etc.

En ta parole crois,
Je l'ayme et la veux lire;
Mais casse moy ceste noix,
Pour la douceur eslire.
O Toutpuissant, etc.

Si par toy je povois
Gouster ce que desire
Je trouverois en la Croix
Un triomphant empire.
O Toutpuissant, etc.

De moy je ne sçaurois,
Car je suis enfant d'ire;
Cours vistement ceste fois
A mon secours, beau sire.
O Toutpuissant, etc.

O Roy de tous les Roys
Devant qui je souspire,
Rien que crier je ne fois :
Ne me vueille esconduire.
O Toutpuissant, etc.

AUTRE CHANSON.

ADIEU, *pour tout jamais A Dieu!*
En l'ignorance du matin,
Sans voir du vray Soleil le jeu,
De plaisir j'entre au Jardin

Plein d'honneur et biens, à l'entour,
Pour jamais n'en fais retour.
Mais j'ay trouvé mort pour jeu.
A Dieu !

A Dieu pour tout jamais, A Dieu,
A Dieu pour tout jamais plaisir,
Qui met l'ame à damnation ;
A Dieu de tout bien le desir,
Qui donne tribulation ;
A Dieu d'honneur l'ambition,
Qui brusle le cœur comme un feu :
A Dieu !

A Dieu pour tout jamais, A Dieu !
A Dieu, je ne veux plus de vous,
N'autre plaisir ne veux avoir
Que l'union de mon Espoux ;
Car mon honneur et mon avoir,
C'est par Foy mon Tout recevoir,
Que ne dois laisser pour le peu.
A Dieu !

A Dieu pour tout jamais, A Dieu !
L'ame qui gouste le repous,
Le plaisir, le bien, et l'honneur
D'avoir pour Pere et pour Espoux

Son Dieu, son Christ et son Seigneur,
Meurt en Adam; et de bon cœur
Luy dit, le chassant en tout lieu :
A Dieu !

A Dieu, pour tout jamais, A Dieu !
A Dieu, ne pensez revenir
Dedens vostre vieille maison,
Car il plaist à Christ s'y tenir,
Sans la laisser nulle saison ;
Il en est Seigneur par raison,
Et vous a chassé du mylieu :
A Dieu !

AUTRE CHANSON.

DESCENDONS *bas en nostre ame,*
Pour monter plus hautement.

Nous la verrons toute infame,
Subjette à mort et tourment ;
Mettre la fault soubz la lame,
Par anneantissement :
Descendons.

Bruslée soit dans la flamme
Du saint Esprit purement,
Qui tout son peché et blasme
Couvrira d'un vestement.
Descendons.

De Christ duquel sera femme
Jointe inseparablement,
L'ame estant Rien, sera dame
De Tout par son Tout, vrayment.
Descendons.

Car Tout en Rien crie et clame,
Voire inenarrablement;
Dieu par Foy Pere reclame,
Qui l'exauce promptement.
Descendons.

Unissant le Rien qu'il ame
En son Tout divinement,
L'espouse se perd et pasme
En son Tout joyeusement.
Descendons.

Dont gloire, honneur, bruit et fame
Rend à Dieu incessamment.
Descendons.

AUTRE CHANSON.

Et courons sans esmoy,
Où tant de biens l'on donne;
Et courons sans esmoy,
Remplis de pure Foy :
Nostre Pere celeste et hault
A envoyé Christ son herault.
Et courons.
Crier, A l'assault, A l'assault!
Armer de la Foy il nous fault.
Et courons.
Le cœur d'amour ardent est chauld,
Pour prendre Paradis d'un sault;
Car sa mort plus que le ciel vault,
Qui a couvert nostre default;
Rendant le Diable fin et caut,
Impuissant comme un mort Crapaut,
Au moins si Foy ne nous default.

AUTRE CHANSON.

Ame tu n'es au chemin
Ny en la voye
De vraye felicité :
Dieu t'y convoye !

Ame, où vas tu sy soudain? bis.
Je cours à plaisir mondain. bis.
C'est en vain;
Car plaisir mondain est faux,
Tu te fourvoye,
Qui en tristesse et tous maux
Fine sa joye.

Ame, helas, quel chemin tiens? bis.
Tout droit aux terriens biens. bis.
Ce n'est riens.
Mais avarice le cœur
Sy fort guerroye,
Qu'elle le fait en douleur
Du Diable proye.

Où vas tu à grand roideur? bis.
A l'ambition d'honneur; bis.

C'est erreur.
Ambition trop blasmer
Ne te pourroye :
Son feu, en lieu d'allumer,
Brusle et foudroye.

Ame, où vas par ces deserts? bis.
Vois sçavoir par gens experts; bis.
Tu te perds :
Sçavoir aux lettres trouver
Bien tost sçauroye,
Si l'esprit bien esprouver
En toy pourroye.

Où vas tu à sy grand pas? bis.
Avec ces gens de là bas; bis.
N'y va pas :
Combien qu'ilz soyent merchez
De noire croye,
Orgueil les tient attachez
De sa courroye.

Ame où vas tu, par ta foy? bis.
Je vois à l'amour de moy: bis.
Garde toy
D'aymer ce que rien ne vault :
Si tu sçavoye

L'amour et le don d'enhault,
Seul l'aymeroye.

AUTRE CHANSON.

VRAY *Dieu, qui reconfortera*
Ma povre ame, et qui l'ostera
De la peur d'estre condemnée?

Si son Enfer elle peult voir,
Et son peché appercevoir,
Justement se tiendra damnée.

Car se trouvant en chacun lieu,
Comme un juge verra son Dieu,
Qui la rendra plus estonnée.

Elle verra que ses bienfaits
Devant Dieu sont ords et infects,
Et la vie qu'elle a menée.

Pleine de mal, vuyde de bien,
Souhaittera de n'estre rien,
Et n'avoir jamais esté née.

Qui la delivrera du corps
De ceste mort, où sera lors
En trouble et douleur amenée?

Ce ne sera pas son bon sens,
Ne sa raison ny ses cinq sens,
Quand elle sera adjournée.

Ce sera Grace purement
De Dieu par Christ, son vray amant,
Qui pour luy l'a predestinée.

Cestuy seul la delivrera,
Et sa Grace luy livrera
Pour de tous biens estre estrenée.

Par Grace de calamité
Sera mise en sublimité,
Ainsi que Royne couronnée.

La douceur goustera d'aymer
Après avoir gousté l'amer.
O heureuse et digne journée!

AUTRE CHANSON.

ASSEMBLONS *nous, Chrestiens,*
Creés de riens,
Esluz de Dieu par sa grace;
Recongnoissons ses grans biens
Qui sommes siens;
Et le louons sans fallace
En toute place,
Helas! par tous moyens.

Louons nostre Createur,
Qui est dateur
De tous biens en abondance :
Louons nostre Redempteur
Et servateur,
Qui en nous fait residence;
Que chacun dance,
Helas! d'un joyeux cœur.

Toute la terre est à nous;
Le ciel tant doux
Est nostre eternel repaire :
Tout est vostre entre vous
Puis que nous tous

Avons Dieu pour nostre Pere ;
Et Christ pour Frere,
Helas ! vivant en nous.

Peché, Mort, Enfer, jadis
Feurent hardis
De nous assaillir et prendre ;
Or sont ilz acouardis :
Car Paradis
Nous est donné, pour le prendre :
Mais par entendre,
Helas ! ses divins dits.

Par la Foy du Filz croyons
En ce qu'oyons,
Que dit la sainte Escriture.
Par Foy Dieu en tous voyons,
Où que soyons.
Car chacune creature
Est couverture,
Helas ! de ses rayons.

Puis qu'en luy nous sommes un,
Tout est commun ;
Nous sommes son heritage :
Voicy le temps oportun.
Où tout chacun

Doit eslever son ouvrage
A n'estre sage,
Helas! mais importun.

Or chantons matin et soir,
Sans nous asseoir;
Dançons par joye immortelle;
Changeons en verd nostre noir,
Et pour le voir
Saillons en vie eternelle;
Car par son zele,
Helas! avons povoir.

AUTRE CHANSON.

DIEU, *de son celeste creneau*
Regardant çà bas son troupeau,
A dit à chacun Pastoureau;
Nul ne fourvoye,
Pour mener Brebis au chasteau
Je suis la Voye.

Mes Brebis par nom je congnois,
Qui tresbien entendent ma voix,

Merchées les ay de ma Croix,
Douleur et peine :
Et quand il me plaist quelque fois,
J'en prens la laine.

Mais pour un povre habillement
Je les revetz plus chaudement :
Mon divin Soleil promptement
Fais apparoistre ;
Et les fais soubz ce vestement
Nourrir et croistre.

De pluye et gresle en lieux tous
Les garde, et des ravissans Loups ;
Pour elles j'abandonne aux coups
Mon ame et vie,
Car de les mettre en repous
C'est mon envie.

Si quelque mal ont à porter.
Je les sçay bien reconforter :
Si j'en voy nulle transporter,
Qui se desvoye,
Sus mon col la viens rapporter
A bien grand' joye,

Je sçay bien mener mes brebis

Aux fontaines et beaux herbis;
De mon pain, qui est blanc, non bis,
Les fais repaistre :
Les agneaux sauve en mes habitz,
Les voyant naistre.

Mortes je les voy escorcher,
Pour les reunir en ma chair :
Je les fais menu destrencher,
Lors sont vivantes :
Et en moy qui les ayme cher,
Sont triomphantes.

Amour me fait troupeaux garder,
Et de tous maux contregarder,
Amour les me fait regarder
D'un œil de frere;
Pour les conduire sans tarder,
A Dieu mon Pere.

Pastoureaux, mes bons serviteurs,
Du troupeau soyez visiteurs,
Et de ma Parole amateurs
Si douce et ample :
Car des brebis et des Pasteurs
Je suis l'exemple.

AUTRE CHANSON.

MAUDIT *soit le Cuyder,*
Qui semble peu de chose,
Et fait de nous vuyder
La senteur de la Rose.
Helas!

Tant se vient avancer
En nous ignorans hommes,
Qu'il nous donne à penser
Que quelque chose sommes.
Helas!

Ce Cuyder Estre là
Fait en nom desir naistre
De cecy et cela
Vouloir, avoir, ou estre.
Helas!

Cest aveuglé desir
Par mensonge et promesse
Engendre en nous plaisir,
Qui se fine en tristesse..
Helas!

Biens, plaisirs, et honneurs,
Qui sont les fruitz de terre,
Desirons en noz cœurs;
Et voyla nostre guerre.
Helas!

Et pour y parvenir
Nous souffrons mainte peine;
Quand les cuydons tenir,
Ce n'est que chose vaine.
Helas!

Et ceste vanité
Sy fort l'Esprit tourmente,
Que la mondanité
Mon ame mal contente.
Helas!

Lors ne voyant en nous
De nul bien apparence,
Nous en courons trestous
Après desesperance.
Helas!

Sy cruel n'est le lieu,
Ne sy grand le martyre,
Que la bonté de Dieu

Soudain ne nous en tire.
Helas!

Nous redonnant l'odeur
De la Rose vermeille,
Bruslant par son ardeur
Cuyder, qui nous conseille.
Helas!

Rose de Charité
Confondz Cuyder damnable;
Unis par Verité
L'image à son semblable.
Helas!

AUTRE CHANSON.

HELAS! *je languis d'Amours*
Pour Jesuchrist mon espoux:
Filles, ames bien heureuses,
De Jesuchrist amoureuses,
Oyez mes piteux propous.
Helas!

Dites à l'Amy de mon ame,
Que de sa divine Flamme
La vueille brusler tousjours.
Helas!

Et que rien ne veult pretendre,
Que d'estre bruslée en cendre
Par ce feu qui est sy doux.
Helas!

Car l'ame en cendre brisée,
N'est pas de luy desprisée,
Mais receue à tous les coups.
Helas!

Avancez, heureuses ames,
Que par ces divines flammes
Me face semblable à vous.
Helas!

Dites luy qu'en sa presence
Gist ma joye et ma plaisance,
Mon espoir et mon secours.
Helas!

Mon salut c'est voir sa face,
Je ne vis que de sa grace;

Pour Dieu avancez le cours.
Helas!

Si j'ay après longue absence
De sa veue jouyssance,
Lors je seray en repouz.
Helas!

Lors diray, d'Amour esprise,
La chanson que j'ay apprise,
Filles de Hierusalem.
Helas!

AUTRE CHANSON.

POUR *estre bien vray Chrestien,*
Il fault à Christ estre semblable,
Renoncer tout bien terrien,
Et tout honneur qui est damnable,
Et la Dame belle et jolye,
Et plaisir qui la chair esmeult;
Laisser biens, honneurs et amye:
Il ne fait pas le tour qui veult.

Ses biens aux povres fault donner
D'un cœur joyeux et volontaire,
Et les injures pardonner,
Et à ses ennemis bien faire;
Laisser vengeance, ire et envie,
Aymer l'ennemy si l'on peult,
Aymer celle qui n'ayme mye:
Il ne fait pas le tour qui veult.

De la mort fault estre vainqueur,
En la trouvant plaisante et belle,
Voire et l'aymer d'aussi bon cœur,
Que l'on fait la vie mortelle;
S'esjouyr en melancolie,
Et tourment, dont la Chair se deult;
Aymer la mort, comme la vie:
Il ne fait pas le tour qui veult.

AUTRE CHANSON.

MON *ame n'ha plus autre esgard,*
Autre desir ny autre envie,
Fors de jouyr du doux regard
De la Verité, Voye et Vie,

Car de son amour est ravie;
C'est son heritage et sa part,
Dont nul bien ne cerche autre part.

Comme le cerf qui va courant,
Mordz de la couleuvre vilaine,
Au chauld du jour est desirant
De trouver une eaue vive et saine,
Ainsi à toy, vraye Fontaine,
Qui tous bons cœurs vas attirant,
Mon ame court en esperant.

Comme la nef fait son effort,
Preste à perir par grand tourmente,
De trouver le desiré port
Où est le bien de son attente,
Ainsi par amour vehemente,
Mon ame desire la mort
Pour jouyr du seur reconfort.

Comme le prisonnier captif,
Qui n'ha que de mort apparence,
Est par grand desir ententif
De pourchasser sa delivrance;
Moy ainsi que n'ay esperance
De vivre, que par le pain vif,
Le desire d'un cœur naïf.

O Fontaine de Charité,
Rassasie de ton serf l'Ame;
O port de salut, Verité,
Sauve la nef qui te reclame;
O voye de tout homme et femme,
Donne au captif ta liberté;
Par CHRIST *qui seul l'a merité.*

Le doux regard de ton amour
Est un bien sur tous desirable :
Il tue l'Ame sans sejour;
Et morte, à CHRIST *la fait semblable.*
O mutation delectable,
Quand Rien en son Tout fait retour!
Las! avancez donc ce bon jour.

AUTRE CHANSON.

LE *grand desir d'aymer me tient;*
Quand de mon Dieu il me souvient,
Assez aymer ne le pourroye.

Luy qui de tous est Createur,
Nous a donné le Redempteur,
Qui est la Verité et Voye.

Sa Verité nous monstre Dieu
Tel qu'il est, Tout, et en tout lieu;
A fin qu'en luy sans doute on croye.

Sa Verité nous monstre à tous
Que c'est moins que rien que de nous,
Enfans d'Ire, et du diable proye.

Il est la Voye et seur chemin
Droit et plein, plus qu'un parchemin,
Où jamais nul ne se fourvoye.

Par ce chemin nous fault passer
Et tous autres chemins laisser;
Sa croix nous y sert de montjoye.

Il est la Vie, qui la Mort
Rend morte par puissant effort;
Et Enfer quant et quant foudroye.

Il fait en nous Adam perir
Et l'Ame vivante mourir;
Puis nous resuscite à grand joye.

Et ceste Resurrection
C'est nostre consolation;
Plus que dire je ne sçauroye.

Autre desir ne veux avoir,
Fors que de gouster et sçavoir,
Qu'il soit en moy, et qu'en luy soye.

CHANSON DE NOEL.

Sur : *Las! qu'en dit-on en France*
Des gents de Luxembourg?

CHANGEONS *tristesse en joye*
Et en chant nostre dueil;
A fin que mieux on croye,
Ouvrons de l'esprit l'œil.
Laissons ceste chaire morte,
Qui tant nous desconforte
Avec son vieil Adam :
De vive voix et forte,
Chantons à chasque porte
Noël pour fin de l'an.

Pour la fin de l'année
A tous ceux qui ont Foy,
Grace leur est donnée;
Car le tout puissant Roy
En monstrant sa largesse

Pour tenir sa promesse,
A son peuple est venu :
Laissons donques tristesse,
Car chanter de liesse
Tout fidele est tenu.

Resjouys toy, Nature,
En ce jour tant heureux,
Car de sa creature
Dieu se monstre amoureux.
Il luy donne sa grace,
Et luy monstre sa face
Soubz forme d'un enfant.
Nature morte et lasse
Sentant ceste efficace,
Contre Mort se defend.

De prendre nostre cendre
Le Filz n'a desdaigné;
Et pour tous blancs nous rendre,
En sang il est baigné.
En ce sang là nous sommes,
Autant femmes comme hommes,
Du tout renduz parfaitz ;
Du peché et ses sommes,
Nous en ostant les sommes
Il a porté le faix.

Soubz la forme d'enfance
Il nous vient visiter,
Pour la morte innocence
Et nous resusciter.
Voyons sa petitesse,
Suyvons le en sa bassesse,
Ne nous estimans riens
Fuyons orgueil, hautesse;
Prenons le pour addresse,
Et nous serons des siens.

Si nous povons bien croire
Ceste Nativité,
Toute nuict laide et noire,
Toute lascivité,
Toute chose charnelle,
Ainsi qu'une estincelle
En rien retournera;
Et la lumiere belle
D'une clarté nouvelle,
Nous illuminera.

Et prenons pour exemple
De luy porter honneur
Celle qui est le temple,
Du souverain Seigneur :
Pas n'est la vierge folle

Qui tout le monde affolle :
Car ceste cy a creu
En la sainte Parole
Du grand maistre d'eschole
Qu'elle a par Foy conceu.

Suyvons sa Foy parfaite
Aymant la verité,
Et prenons sans deffaite
Sa pure Charité.
Sa tresseure esperance,
Sa vierge continence,
Sa grand' humilité,
Sa tressage abstinence,
Sa prudence et constance,
Douceur, humanité.

Mettons donc sy grand peine
Que des grandes vertus
De ceste Souveraine
Nous soyons revestuz.
Mais mettons en memoire
D'en rendre à Dieu la gloire,
Ainsi comme elle a fait.
Il est nostre victoire ;
Car par luy nous fault croire,
Nostre ennemy deffait.

SONNET.

L'Esprit de Vie en corps de Mort mussé,
Jette partout maintenant sa splendeur
Par docte main de Royale grandeur
En ce Thresor heureusement dressé.

Mon grand renom de long temps amassé,
De mes beaux vers l'agreable rondeur,
Et tout leur son semble à tous vain et dur
Près de celuy qui est cy compassé.

Ainsi disoit Phœbus en s'esmayant,
Et d'aise grand hautement s'esgayant,
Voyant d'Esprit la Chair aneantir.

Peuple François, telles choses oyant,
Et tout bon cœur de joye larmoyant,
Font après luy la France retentir.

Amour demourra le maistre.



SVYTE DES

MARGVERITES

DE LA MARGVERITE

DES PRINCESSES,

TRESILLVSTRE

ROYNE

DE

NAVARRE.



A LYON,

PAR IEAN DE TOVRNES.

M. D. XLVII.

Auec Priuilege pour six ans

A TRESILLUSTRE ET TRESVERTUEUSE
PRINCESSE

MADAME JANE, INFANTE DE NAVARRE,

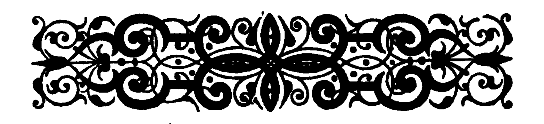
M. SC.

La Marguerite, où la celeste Aurore
De ses couleurs print l'imitation,
S'esclot icy en la perfection,
Qui saintement ce Monde emperle et dore :

Et de la France ainsi le nom decore,
Que par Chrestienne, et rare invention,
Discours divins, et haulte affection
Avec le Ciel la Terre en Dieu l'adore.

Dont du Soleil de ses vertus le lustre,
Maugré le temps, illustrera tout aage
Par eternelle et heureuse memoire,

A celle fin que vous, Princesse illustre,
Estant Miroir de sa Royale image,
Soyez aussi image de sa gloire.



L'HISTOIRE

DES

SATYRES ET NYMPHES

DE DYANE.

Le mal qui est l'absence de tout bien,
Et qui se peult hors de tout nommer rien,
Qui n'est creé ne fait : car le facteur
De tout n'est point de mal et vice autheur ;
Ce rien, lequel hors de tout fault vuyder,
N'est plus qu'un vain menteur, et Faux Cuyder,
Lequel produit un depravé desir
Dessoubs l'espoir d'un incongnu plaisir.
Et n'ont Cuyder, Desir, ny esperance,
Nul fondement, qu'aveuglée Ignorance.
Ce mal icy, receu au cœur des hommes,
Au plus profond ha engendré grands sommes
D'inventions, moyens, subtilitez,
Deceptions, feintes, habilitez,

Pour parvenir au poinct jà pretendu,
Du bien, non bien, si bien feust entendu.
Dont le desir, par espoir, sans propos
Oste la paix de l'homme, et le repos.
Et si travail ha du commencement,
Ne pensez pas moindre en fin le tourment :
Car arrivé à la fin, où il pense
De tous ses maux avoir la recompense,
Son espoir vain, sans congé l'abandonne;
Son fol desir tant de travail luy donne,
Qu'en lieu d'avoir grand' joye de sa prise,
Maudit le jour, l'espoir, et l'entreprise,
Comme verrez en la presente histoire :
Où je pretens paindre en vostre memoire
(Dames d'honneur) des hommes la malice,
Et leurs regrets, quand par vertu, leur vice
Est surmonté : joint aussi qu'ignorance
Du mal, couvert soubz honneste apparence,
Souvent deçoit celles qui n'ont apris,
Que prendre peult celuy, que l'on ha pris,
Et que vertu d'ignorance guydée,
En fin, des Dieux est bien souvent aydée.

Un jour trescler, que le Soleil luysoit,
Et sa clarté un chacun induysoit
Chercher les boys, haults, fueilluz, et espais,
Pour reposer à la frescheur, en paix.



Faunes des boys, Satyres, Demydieux,
Sceurent pour eux tresbien choisir les lieux
Si bien couverts que le chault en rien nuire
Ne leur pouvoit, tant sceult le Soleil luyre.
Sur le lict mol, d'herbette, espesse et verte,
Se sont couchez, ayans pour leur couverte
Une espesseur de branchettes, yssues,
Des arbres verds, jointes comme tyssues,
Et auprès d'eux (pour leur soif estancher)
Sailloit dehors d'un cristallin rocher
Douce et claire eau, tresagreable à voir,
Qui d'arroser le lieu faisoit devoir;
Mais en voulant courir par les præries,

Gros Dyamans et riches pierreries
Luy faisoyent tort, et à son cours injure,
Dont il sailloit d'entre eux si doux murmure,
Que les lassez du chault, par terre mis,
Furent soudain d'un tel somme endormis,
Que long repos, soubs Cedres et Cyprès,
Leur amena un tel resveil après,
Que riz et jeux, dont ilz feirent assez,
Monstrerent bien qu'ilz estoyent delassez.
A ce resveil leur faim point ne tenterent,
Ne de l'eau pure ilz ne se contenterent,
Mais de fort vin, du far de Silenus,
Lors se sont paints ces Satyres cornus,
Dont la chaleur, qui brusloit leurs entrailles,
Entrepreneurs les feit de grands batailles :
Non contre Mars, pas n'ont la hardiesse,
Mais ouy bien contre la grand'Deesse
Dyane chaste, et contre ses pucelles.
Parquoy l'un dit qu'estre separé d'elles
En ces beaux lieux, en ce temps gracieux,
Pleins de plaisirs et biens delicieux,
Leur estoit mort et tourment importable.
Mais que nous est (disoyent ilz) profitable
D'estre sains, forts, abondans en tous biens,
Quand celuy seul sans lequel ne sont riens
Les autres tous nous default maintenant?
A ce mot là, chacun incontinent

Cria : Il fault sans plus de temps attendre,
Ou par amour ou bien par force, en prendre.
Mais un vieillard tout gris, bien entendu,
Les ha fait taire, et leur ha respondu :
Enfans, amys, pensez à cest affaire,
Et ne cuydez chose legere à faire
De force user sur celle qui commande :
Car vous sçavez que Dyane la grande
Ha tel povoir que, si vous approchez
De son tropeau et la moindre touchez,
Son coup divin vous fera tost sentir,
Tant que trop tard viendra le repentir.
De les penser par voz vives raisons,
Par long servir, prieres, oraisons,
En fin gaigner jusqu'à mettre en oubly
L'honneur duquel leur cœur est anobly,
Vous perdez temps, car si bien sont apprises
Que par parole elles ne seront prises.
Mais il y ha une seule science
Pour decevoir, c'est d'avoir patience,
Dissimulant du tout l'affection
Que vous portez, et, par grand' fiction,
Fuir les boys ausquelz elles se tiennent,
Prez et ruisseaux où elles vont et viennent,
Sans plus les voir ne plus les pourchasser,
Et les laissant sans crainte prou chasser.
De voz costez, prenez voz passetemps.

A mille jeux, ainsi que gens contens;
Et si de loing vous viennent regarder,
Reculez vous, laissez les hazarder
De s'approcher du lieu où, soubs le jeu,
Pourront trouver (sans y penser) le feu
Qui peu à peu, par un desir d'ouyr,
Vous pourra bien d'elles faire jouyr.
Plus tost ne fut ce conseil recité,
Que chacun dit : Il ha dit verité.
Alors ont fait leur conjuration,
Mettans à fin leur conspiration,
Qu'un chacun d'eux feroit tout son devoir,
Par trahison, de vaincre et decevoir
Celles par qui leur force est impuissance
Et leur raison trop congnue ignorance.
Or ont leurs cœurs (ce semble) contentez
D'estre remplis de faulses voluntez.
Le desespoir de jamais n'estre aymez
Les ha ainsi de fureur enflammez.
Il ne leur chault de faillir à leurs esmes,
Ayans du tout satisfait à eux mesmes;
Et vont disant : Qui ne peult faire amye
Jouysse donc de l'aymée ennemye.
Courans s'en vont, en remplissant les boys
De leurs chansons et tresplaisantes voix,
Que l'on oyoit jusques dela la prée
Où la Deesse estoit sur la vesprée

Venue au bort, et soubs les verds Sapins,
Soubs cabinets de flouris Aubepins,
Pour reposer son corps laz, s'estoit mise,
Et au mylieu de ses vierges assise,
En leur faisant de la chasse records,
Et du grand Cerf portant dixhuit cors,
Qu'elle avoit pris, leur disant qu'exercice
Estoit la mort de tout peché et vice ;
Les exhortant de si bien se garder,
Que le Soleil peussent bien regarder :
Car, sans rougir ny honte recevoir,
L'œil chaste et pur ne craint point de le voir,
Ny d'estre veu ny de luy ny du monde ;
Mais l'œil meschant dont le cœur est immunde,
Quand il se fault au cler Soleil monstrer,
Ne se peult tant couvrir ny acoustrer
Que verité ne luy paingne en la face
Le meschant cas qui son honneur efface.
En ce disant la main soubs son chef mit,
Et en dormant les Vierges endormit.
Le grand travail leur causa un sommeil
Auquel nul bruit n'apporte le resveil;
Car si profond estoit et si pesant
Que bruit ou son, feust il triste ou plaisant,
Ne l'empeschoit; dont la plus travaillée
Estoit plus forte à estre resveillée.
Celles qui moins de labeur avoyent pris

Furent plus prompts au resveil les esprits;
Parquoy de cinq sur l'herbette estendues
Furent les voix plaisantes entendues
Des Dieux cornus, qui, rompans leur dormir,
Feirent leurs cœurs soudainement fremir,
Tant de la peur d'estre par eux surprises
Que du plaisir. Lors (comme mal apprises),
Le lieu heureux pour reposer laisserent,
Et au travail malheureux s'avanserent.
Du bout des boys les doux chants escoutans,
Veirent près d'eux les Satyres chantans,
D'elles si près que de peur s'arresterent.
Eux, les voyans, à fuyr s'appresterent,
Disans tout hault : Fuyons, Dyane est là.
Elles, ryans en entendant cela,
Creurent pour vray qu'auprès de leur maistresse
N'eussent osé leur faire ennuy ou presse,
Qui feit leurs pas en silence mouvoir,
Pour les cuyder tromper et decevoir.
Ce cuyder là fut d'eux mieux apperceu
Que ne fut pas d'elles le cœur deceu,
Dont en cuydant decevoir, les deceües
Dedens le pré bien avant sont yssues.
Eux, les voyans peu à peu approcher,
Se vont asseoir et les cordes toucher
Des instrumens et les Fleustes sonner.
Doubles Flageolz faisoyent lors raisonner

Avec les voix, et, sans faire semblant
Des derobeurs, ilz vont les cœurs emblant.
Les cœurs, saisiz de si plaisans accords,
Sans y penser approcherent les corps
De celles qui paravant eussent craint
De regarder un de ces Cornus paint.
Mais le plaisir, usant de sa puissance,
De leur danger leur osta congnoissance.
L'une disoit à l'autre : Retournez.
Où fuyez vous? Ilz ont le doz tournez;
Regardez les, nul d'eux ne nous regarde.
Approchons nous, d'avoir mal n'avons garde :
A leurs doux chants ilz sont trop amusez,
Et ne sont pas si folz, ny abusez
De nous toucher, car croyez qu'ilz ont crainte
De courroucer notre Dyane sainte.
Ilz sont meilleurs que nous ne les pensons.
Or escoutons leurs plaisantes chansons,
Oyez leurs voix, leurs diminutions;
Oyez des gens les fortes passions,
Oyez leurs voix, leurs accords, leur mesure.
Un jour icy un moment ne nous dure.
Pour mieux ouyr, chacune s'est assise
Dessus le pré, estimant à sottise
D'avoir tant craint et si long temps eu peur
D'un tel plaisir, qui ressuscite un cœur.
Et faisoit bien là chacune son compte

De ne laisser jamais plaisir pour honte.
Après avoir les chansons bien ditées
Sur le verd pré longuement escoutées,
Ces Dieux chantans, pensans leur gaing certain,
Dirent un son plus plaisant et hautain,
Et si treshault ilz ont sonné un bransle
Qu'une chacune en s'eslevant s'esbransle,
Et à danser toutes mettre se vont,
Monstrans que point d'effroy ne crainte n'ont.
Sautans, dansans par excessive joye,
Nulle n'y ha qui son ennemy voye,
Eux qui n'ont rien perdu, pour leurs doux chants,
Des faux desirs de leurs cœurs tant meschants,
En les voyant plus près d'eux approcher,
Moins font semblant de les voir ny chercher.
O la douceur, ô la sagesse feinte !
O l'abstinence et bonté de contrainte !
O faux semblant, destruction des ames,
Qui sçavez bien seduire simples femmes !
Simplicité, d'ignorance conduite,
Souvent avez (sans y penser) seduite.
Où allez vous (povres vierges), helas !
Voyez vous point que vous tombez ès laz
De ceux qui n'ont autre soing dens leurs cœurs
Qu'estre de vous et voz honneurs vainqueurs ?
Helas ! où est Dyane vostre dame ?
Où est la peur d'acquerir d'elle blasme ?

Levez en hault ceste veüe abaissée;
Voyez le lieu où vous l'avez laissée
Des ennemys bien près et d'elle loing,
Tard vous pourra secourir au besoing.
Considerez comme à ce plaisant jeu
Plaisir vous ha tirées peu à peu.
Où est la peur des Satyres cornus?
Osez vous bien regarder leurs corps nuds?
Osez vous bien approcher leur repaire,
Ce que jadis vous n'eussiez osé faire?
Est mort en vous le chaste enseignement
De vous garder soliciteusement
De ces trompeurs, tant seulement d'ouyr
Leurs plaisans sons, ne vous en resjouyr,
Que si souvent Dyane la divine
Vous exhortoit, et que d'œil ny de mine,
Ne vous advinst de leur donner attrait?
Car dangereux en estoit le retrait.
Tant bien vous ha d'Amour dit les merveilles,
Et que plus tost ha gaigné les oreilles
Par un plaisir couvert d'honnesteté,
Que l'œil n'estoit à l'oreille arresté,
Et qu'en ayant l'œil et l'oreille ensemble,
Il n'y ha cœur si chaste qui ne tremble.
Que pensez vous? irez vous plus avant?
Avez vous mis ainsi l'honneur au vent?
Las! retournez et plus cy n'attendez,

Et ceste voix de Dyane entendez,
De qui l'Esprit (en songeant) bien fort crie :
Las! retournez, mes filles, je vous prie.
Mais, tout ainsi qu'un corps yvré de vin
Ne peult juger rien qui soit de divin,
Ayant perdu voix, ouye et parole,
Ainsi advint à ceste bende folle,
Qui, sans ouyr ne penser rien de bien,
Ont approché de leur mortel lien.
Ces Dieux, voyans desja l'heure venue
Que chacun pense avoir s'amye nue,
Cessans leur voix, ont tous jetté par terre
Leurs instrumens pour commencer la guerre.
Elles saultans n'ouyrent plus nul son,
Mais aux Cornus veirent changer façon,
Car leur douceur en rigueur fut tournée.
O la cruelle et piteuse journée!
Pour evader leurs mains pensent fuyr,
Eux en courant pensent d'elles jouyr.
Courir les fait le mal qui se doit craindre,
Suyvre les fait l'amour qui peult contraindre.
Crainte et amour font chacune leur course.
Helas! venez, Dyane, à leur recourse.
Vous estes loing, leurs ennemys sont près ;
Despechez vous, venez y tout exprès.
Tous courent bien pour le commencement,
Mais la force est de durer longuement.

L'herbe trop haulte et la longue distance
Ayans perdu faveur et assistance
De vous, en qui ont mis tout leur espoir,
Leur ha osté toute force et povoir.
Ainsi s'en vont courantes et criantes,
Celles qui sont de Dyane priantes,
Et congnoissans leur corps n'estre assez fort.
Chacune crie au secours de la mort.
Droit au torrent grand et inevitable,
Où finissoit ce pré tant delectable,
S'en vont courant pour abreger leurs vies
Et n'estre point des ennemys ravies.
Venans au bort, gueres ne sejournerent,
Que bras et yeux vers le Soleil tournerent,
Luy presentant en lamentation
Et treshaults cris leur desolation;
Car leur courir, leur travail et leur peine
N'empeschoit point, ny leur faute d'alaine,
De dire au long à Dyane en plourant,
Ainsi que font femmes qui vont mourant :
Si nous eussions (ô Deesse sans vice)
Failly vers toy par certaine malice ;
Si dens noz cœurs fut le consentement
De n'obeïr à ton commandement;
Si ceste amour de toy tant defendue ;
Y fust par nous contre toy descendue,
Si nous avons ce grand crime commis,

De nous renger devant tes ennemys ;
Si nostre cœur n'estoit de chasteté
Plein, net et pur, ainsi qu'il ha esté,
Les yeux vers toy nous craindrions de lever,
Sans te prier de nous vouloir sauver.
Mais, congnoissans que ta chaste rigueur
De ta douceur n'empesche la vigueur,
Nous t'appellons à ceste heure à nostre ayde,
Ne voyans plus en terre nul remede.
Si nous t'avons par folie offensée,
Qui fut plus tost mise en fin que pensée,
En eslongnant la place trop heureuse
D'auprès de toy (ô Dame vertueuse),
Nous confessons ce peché estre tel
Que meritons de toy tourment mortel;
Duquel tourment ne te demandons grace :
Nous le voulons recevoir sur la place,
Ce que de toy voulons avant mourir.
Las! ce n'est pas de noz corps secourir
De l'aspre Mort où les sacrifions ;
Mais c'est que toy, en qui nous nous fions,
Par ton honneur vueilles sauver le nostre,
Ne permettant que nostre mal plus oultre
Face son cours, mais arrester les pas
De ces meschans, qu'ilz ne nous prennent pas :
Dix mille mortz nous sont plus agreables
Que de tomber en leurs mains redoutables.

A ta bonté (dont sans cesse tu uses)
Nous supplions faire à toy noz excuses,
Et regarder que sommes ignorantes,
Icy, sans toy, comme brebis errantes.
En abaissant l'œil de ta grand'haultesse,
Voy qu'il n'y a en nous nulle finesse,
Et que le mal que n'avions esprouvé,
Avons plustot que bien pensé trouvé.
Las! comment peult un chaste cœur douter
Que soubz un chant plaisant à escouter
Soit tant de mal et de vice caché?
Qui penseroit que le cœur fust taché
D'aspre rigueur, ne voyant apparence
Que de douceur? Qui n'auroit esperance
De se garder et l'honneur et la vie
Devant ceux là où l'on ne void envie,
Ne signe aucun d'amour et de poursuite,
Plustot monstrans grand' nonchalance et fuite?
Qui eust cuydé l'amour au cœur de ceux
Qui de hanter Dames sont paresseux?
Qui eust douté avoir en leur cœur part,
Quand nous voyans s'enfuyoient autre part?
On dit que l'œil est du cœur messager,
Et qu'au parler est le plus grand danger.
Ceste leçon avons bien retenue,
Et n'est jamais leur parole venue
Jusques à nous; et de nous regarder

Se sont tresbien les traytres sceu garder.
Doit on fuyr n'estant point assailly?
Doit on juger un homme estre sailly
Hors de raison, sans avoir apparence?
Que peult juger innocente ignorance,
Quand le rebours de leur cruelle fin
Monstré nous ont? Et nostre cœur peu fin,
Pensant trouver auprès d'eux seureté,
Acquis n'ha rien que malheureuseté.
Cecy disant, ne nous voulons fier
Que noz raisons puissent justifier
Nostre piteux et malheureux affaire :
Car envers toy ne pretendons que faire
Humilier le regard de ton œil,
Et regarder par pitié nostre dueil,
Qui est si grand, si extreme et si fort
Que plus ne peult. O divin reconfort,
Nous sçavons bien qu'ignorance n'est digne
De nous couvrir; mais ta bonté divine,
Par charité qui toutes autres cœuvre,
Effacera le mal de ton chef d'œuvre.
Nous ne voulons compter pour tous merites,
Sinon qu'à toy (encores trespetites
Et du tout riens) avons esté vouées.
Tu nous retins, dont nous fusmes louées :
Souvienne toy qu'à ce commencement
Tu nous nourris du laict tant doucement;

Et puis, ainsi que la force croissoit,
Ta douce main chacune repaissoit
D'herbe, de pain et chair viande forte,
En nous donnant tous habitz à ta sorte.
Si à noz corps tu as pourveu si bien,
Donnant travail et repos sans moyen,
Sans nous laisser par grand repos tomber,
Ny au travail extreme succomber,
A noz espritz as donné nourriture,
Bien congnoissant de chacun la nature:
Car des vertus que l'on doit adorer
Par toy n'avons nulle peu ignorer.
Toutes vertus sont peintes dens ton Temple;
En toy se peult de tout ce prendre exemple.
Bref nous avons de toy tout bien apris,
En qui tous biens sont encloz et compris.
Apris? Las! non; mais, ainsi qu'un festu
Retire à soy l'Ambre, ta grand' vertu,
Nous unissant à toy, nous rendoit telles
Que nous estions par ta grand' beauté belles,
Promptes à bien par ta grand' diligence,
Prudence ayant aussi par ta prudence;
Fortes en cœur, par le tien invincible,
Et tout pouvant par ton puissant Possible.
Ceste union de ta sainte presence,
Où tout honneur et richesse et plaisance
Trouvé avons, nous satisfaisoit tant,

Que de chacune estoit l'esprit contant.
O le malheur qui nous a separées
De la vertu dont tant fusmes parées,
Nous separans de ceste grand clarté,
Avons ainsi, comme un cœur escarté
Par un desert tenebreux et sans voye,
En te perdant, perdu repos et joye.
Las! les vertus que de toy recevions,
Et que de nous, comme de nous n'avions,
Nous feirent voir la separation,
Que rien, sinon participation
De ta bonté et grace tant requise,
Ne nous donnoit cette vertu exquise;
Et tout ainsi que lampe sans lumiere
On voit tourner en sa laideur premiere,
Ainsi de toy l'eslongnement nous feit
Voir que de toy venoit nostre proufit.
Avecques toy fusmes tresacomplies,
Hors d'avec toy sommes toutes remplies
Et de malheurs et d'imperfections;
Rien plus n'avons que les affections
De conserver le chaste et le pur nom
Dont nous, par toy, avons eu le renom.
Vueille nos piedz et noz corps secourir,
En nous donnant la force de courir
Jusques au lieu auquel chacune tasche,
Par dure mort, sauver son blanc de tache.

Nostre peché soit par toy pardonné,
Et prompt secours aux povres corps donné
Qui vont mourir pour observer ta Loy,
Car en toy gist nostre esperance et Foy.
Envoye (las!) ton bon et prompt secours,
En retardant leur impetueux cours!
Les voicy près, leurs haleines sentons;
Quasi leurs mains nous tiennent, que doutons,
Leurs boutz de pieds touchent à noz talons;
Ilz vont cent fois plus fort que nous n'allons.
Voyci le point, las! Dyane, venez,
Et en voz mains noz chastes corps prenez.
Tel fut leur cry, et si forte leur plainte
Que jusqu'au cœur de Dyane la sainte
Frappa le traict de miseration
Que luy tira leur desolation.
Parquoy son œil retourna promptement
Pour regarder leur peine et leur tourment.
Et, tout ainsi que la mere offensée
A chastier l'enfant s'est avancée
Et par fureur frappe sur luy grands coups,
Quand son enfant se vient mettre à genoux,
En confessant sa faulte sans excuse,
De grand' douceur après grand' rigueur use,
Tout ainsi feit Dyane : car soudain
De la fureur que Cerf, Sanglier ou Dain
Souloit chasser jusqu'au bout de leurs vies,

Voyant du Loup les cinq brebis ravies,
Ne peult souffrir aux ennemis la gloire
D'avoir sur rien du sien eu la victoire.
Premierement sa colere s'esmeut
Dessus les cinq, que chastié elle eust
Bien asprement, si leur necessité
N'eust surmonté leur grande cecité :
Car en voyant leur orgueilleuse audace,
Qui leur avoit fait eslongner la place
Où commandé leur estoit le sejour,
Pour le travail pris le long de ce jour,
Ainsi parla : O Cuyder, tu affoles
Par ton orgueil le cœur des povres folles.
Las! en pensant sans moy quelque chose estre,
Pensent leur cœur de toute vertu maistre;
Cuydans sans moy avoir telle puissance,
Et de tout bien et mal la congnoissance;
Cuydans avoir de resister pouvoir,
Cuydans avoir la prudence et sçavoir
Pour se garder et seules cheminer;
Cuydans les maux advenir deviner;
Les devinant, cuydans y mettre l'ordre
Se bien que nul n'y peust trouver que mordre;
Cuydans sans moy estres bonnes et sages
Et se garder de tous mauvais passages,
En ignorant qu'elles sont moins que rien,
Et que leur sens, leur grace et leur maintien

N'estoit, sinon qu'une chacune unie
Estoit à moy, et que ma compaignie
Je remplissois des biens qui sont en moy;
En elles non, fors quand amour et foy
Avecques moy les rendoit toutes unes,
Participans en toutes mes fortunes,
En tous mes biens, en toutes mes vertus,
Tant que jamais ne furent abbatuz
De mon fort arc Cerf, Ours ne Leopart,
Que comme moy elles n'y eussent part :
Car tout mon bien, mes vertus, ma puissance,
Tant qu'ell' ont eu à moy obeissance,
Sans rien sentir d'elles, vivre voulu,
Sans rien avoir refusé ny tollu,
Leur ay donné et rendu sy commun
Qu'elles et moy par amour n'estions qu'un.
Par ce Cuyder, par qui se sont senties
Telles que moy, hors de moy sont sorties.
Il n'a tenu à leur dire souvent
Que ce Cuyder estoit moins que le vent;
Il n'a tenu à faulte de doctrine,
De bons propos, d'exemple et discipline,
Qu'avecques moy demeurées ne sont;
Mais mon parler retenu elles n'ont.
Ce Cuyder là semble un mal sy petit
Que ce n'est riens; mais petit à petit
Se fait sy grand que l'on congnoit à l'œil

Que c'est le chef de tout peché qu'Orgueil.
Par ce Cuyder estre vierges parfaictes,
En s'eslongnant de moy se sont defaictes,
Non entendans que leur perfection
Ne venoit pas de leur condition.
Helas! pensez quelle melancolie
Je pensois lors, regardant leur folie,
De loing les voir Cuyder les pourmener
Parmy ce pré et peu à peu mener
Dedens les laz jà tenduz pour les prendre,
Soubs un plaisir d'escouter et apprendre
Les plaisans chants et les mots gracieux
Dont le desir meschant et vicieux
Des ennemys estoit si bien caché
Qu'on estimoit à vertu le peché.
Quel tremblement soudainement m'esprit,
Quelle fureur dedens mon cœur se prist,
Voyant faillir ainsi ma nourriture,
Voyant perir ainsi ma creature!
Mon cœur esmeu par elle et par amour
Me cuyda lors forcer de faire un tour,
C'est de tirer de mes flesches contre elles,
Rendant mes mains maternelles cruelles,
Les preservant par un soudain trespas
Du prochain mal couvert de doux appas.
Mais mon amour tant vertueuse et haulte,
Qui ne se rend subjette à nulle faulte,

Me retiroit la main qui jà la flesche
En l'arc tenoit pour faire en leur cœur bresche,
Considerans qu'il n'estoit pas mestier
De promptement ainsi les chastier
Et que trop mieux valoit dissimuler,
En les laissant à leur vouloir aller,
A celle fin que par experience
Peussent venir à la vraye science
De voir que peult un Cuyder vain et faux,
Par aucun temps de malheur et de maux,
Deliberant priver ces malheureuses
De leur malheur, les laissant langoureuses,
Leur deniant toute faveur de moy.
Ce que n'ay fait; mais, voyant leur esmoy,
Leur dueil, leur plaint, leurs soupirs et leurs larmes,
Leur grand douleur, leurs crys, leurs piteux termes,
Leur seul espoir en ma grande puissance,
Et de leurs maux la vraye congnoissance,
J'oy que chacune en m'invoquant m'adjure,
Par ma bonté. Je ferois donc injure
A la bonté qui se fait appeller,
Si au secours je l'empeschois d'aller.
Ceste bonté par moy d'elles congnue,
Voire par moy dens leurs cœurs retenue,
Leur fait sentir qu'en moy est leur recours.
Ceste bonté m'esmeult à leur secours,
Recongnoissant en elles mon ouvrage

Que j'ay tousiours de parfaire courage :
Car mon honneur est mon don couronner
En quelque lieu qu'il m'ayt pleu m'adonner.
Donné leur ay ce que garder je veux.
Si elles ont osé faillir leurs vœux,
Faillir ne veux à ma grande bonté,
Par qui tout mal par le bien est dompté.
Je voy leurs piedz de courir agravez,
D'elles si près les meschants despravez,
Que les cheveux d'elles souvent ils touchent,
Las! peu à peu qu'à terre ne se couchent.
Leur cœur leur fault, leur alaine se pert,
Le poulx leur bat, la sueur leur appert
Comme ruisseaux tout le long de leur corps.
Rien plus ne font, fors qu'en piteux records,
Crier à moy, qui ne puis plus porter
Ceste douleur sans les reconforter.
Si je permets qu'elles meurent en l'eau,
Tant est le corps d'une chacune beau
Que j'aurois peur qu'après mort abusassent
De leur beauté, et que d'elles usassent
Mes ennemys, dont la fureur est telle
Que par la Mort ne peult estre mortelle.
Je ne veux point que corps à moy vouez
Soient prestez aux meschans, ni louez.
Si chastes sont vivantes preservées,
Chastes seront après mort conservées.

Souffrir ne veux pour nulle passion
Ce qui est mien souffrir corruption.
Par quoy je veux, et arreste, et ordonne,
Que pour jamais cette grace leur donne
Que leur esprit avec le mien uny
Soit à toujours sans en estre banny.
Ce qui est un ne se peult diviser,
Quoy que l'œil sot ayt cuydé adviser.
Ce qui estoit en elles immortel
Aussi en moy à jamais sera tel.
Mais pour donner au corps punition,
Sauvant l'honneur pour leur contrition,
Soudain les veux en saules transformer,
Sans porter fruit qui soit doux ou amer,
Auprès des eaux et au bout des præries
Où elles ont eu tant de fascheries.
Si leur beauté a fait les sotz pecher,
Ilz la verront devant leurs yeuxcacher.
Si leur desir les a fait inconstantes ,
Je les feray pour jamais demeurantes
En un seul lieu, regardant les rivieres,
Comme pleurans leurs façons trop legeres.
Ainsi sera leur peché satisfait ,
Et le Cuyder des ennemys deffait.
Ainsi sera pour toutes ceste exemple.
Ainsi feray punition tresample
Des ennemys, qui point ne jouyront

De leur desir et ne s'esjouyront
D'avoir de moy ne des miennes rien eu,
Fors le Cuyder dont chascun est deceu.
Arbres tresdurs pour dames trouveront,
Voire et du fruit jamais ne gousteront :
Car vierges sont sans porter fruit d'enfans.
De porter fruit à jamais leur defens,
A celle fin que leur virginité
Soit en memoire : elles l'ont merité.
Et cest honneur, qu'en nul temps ne mourra,
En moy tousjours par elles demourra.
Sy tost n'eut dit la Divine Puissance
Le dernier mot de sa juste sentence,
Que trouvé ont les cinq Nymphes le bort
Du grand torrent pour recevoir la Mort ;
Ayans les bras levez pour s'y jetter,
Desirans biens et plaisirs rejetter
Pour eviter par Mort toute infamie.
Des Dieux ardans chacun d'eux tient s'amye,
Bien les cuydans de la Mort engarder,
Et avec eux les tenir et garder,
Pour en jouyr comme de preis acquis
Par grand labeur, tant aymé, tant requis,
Tant desiré, et par si longue espace
Qu'à bien peu près chacun d'eux n'en trespasse.
Entre leurs bras cuydent ferme tenir
Le plus grand bien qui leur peust advenir.

Elles contre eux se mettent en defence;
Eux, ne craignans faire à leurs corps offense,
Prendre les vont, et si fort embrasser
Que d'embrasser ne se pouvoient lasser.
Ilz sont transis et quasi morts de joye,
Il ne leur chault qui les oye ou les voye :
Or ont ilz bien la fin de leur desir,
La voix leur pert par excessif plaisir.
Mais, tout soudain bruslans par grand chaleur,
A la blancheur virent changer couleur;
Et la douceur de la chair en rudesse
Tournée fut, dont soudaine tristesse
Leurs cœurs saisit, voyant la blanche chair
Perdre couleur, s'endurcir et seicher.
Si que, cuydans les mener hors de là,
Feirent effort les tirer; mais cela
Rien ne servit, car leurs piedz arrestez
A cheminer ne furent apprestez :
Les convertir en racine sentirent,
Les bras aussi en branches tourner virent.
Lors de serrer et redoubler leurs forces;
Mais dens leurs bras ne tindrent rien qu'escorces.
Dont vers le hault, pour le cœur appaiser,
Cerchent leur face et les cuydent baiser.
Ce fut le pis : car pour la bouche douce
Et les yeux verds ilz ne trouvent que mousse,
Dont il saillit une voix foible et lente,

Telle que peult de personne dolente,
Disant : Meschans importuns amoureux,
Or demeurez à jamais malheureux,
Nous en allons à Dyane contentes,
De noz vainqueurs en la fin triomphantes.
Et, crians hault, luy dirent grans mercis.
La voix cessa. Eux, demeurans transis
Et demy morts, ont changé leurs esbas
En pleurs et cris, regardans hault et bas
S'il se peult rien en elles voir d'humain.
Las! trouvé n'ont teste, corps, pied ne main,
Qui encontre eux ne se soit endurcy.
O leur Cuyder, secourez les icy,
Qui, sur le poinct de recevoir loyer
De leur travail, ne les povez payer
Que du rebours de toute leur entente,
Après si longue et si penible attente.
Où est, Cuyder, vostre ferme promesse
Qui leur causa ce trop de hardiesse?
Où est, Cuyder, l'amye que pensoit
Avoir chacun si tost? Quoy que ce soit,
De toy ne peult sinon Cuyder saillir,
Qui fait les folz en qui tu es faillir.
Cuyder avoir leur donne grand repos,
Cuyder n'avoir leur fait changer propos.
Cuyder tenir les faisoit hault chanter,
Cuyder laisser les fait mal contenter.

Cuyder en fin acquerir leur amye
Leur fait sonner Flageolz et Chalemye,
Cuyder avoir leurs amyes perdues
Fait que ruisseaux de larmes espandues
Jettent leurs yeux, et leurs crys font tel vent
Que renverser font leur arbre souvent.
O fol Cuyder, on voit bien vostre effect,
Que de rien rien est engendré et fait!
Que ferez vous, Satyres importuns,
Qui desprisez les sages oportuns,
Qui par amour gaignent l'amour des cœurs,
Dont par amour ilz en sont les vaincqueurs?
Las! apprenez que, si leur cœur n'est pris,
Et par amour mis en un les espritz,
Il perd le temps qui le corps pense avoir.
Ce Cuyder là ne fait que decevoir,
Et là ou plus pense trouver le fol
Le corps aisé et le cœur foible et mol,
C'est là où plus le cœur et le corps pur
Par chasteté s'endurcit comme un mur.
C'est le vray poinct où l'amour de la gloire
Fait acquerir à la vertu victoire:
Car chasteté n'est jamais approuvée,
Si elle n'est du contraire esprouvée.
Cerchez l'amour vertueux et honneste,
Et vous ferez honorable conqueste,
Ou autrement tousjours vous adviendra,

Comme il ha fait, quand Cuyder vous prendra.
Pourquoy icy, Satyres, sejournez?
Pourquoy ainsi honteux ne retournez?
Je sçay que c'est, vous craingnez les moqueurs,
Qui vous diront : Où vont les gens sans cœurs?
Où est la peau du Lyon? où la teste
De ce grand Cerf dont on fait si grand feste?
Où est de l'Ours la redoutée patte?
Du Léopart, du Chat sauvage ou Chatte,
Qui vous faisoit courir si promptement,
Pour n'apporter un seul enseignement?
Si celle là que chacun loue et prise
Chassée avez, monstrez nous vostre prise.
Et si le corps n'en rapportez tout nud,
Monstrez au moins comme à vous n'ha tenu.
Apportez nous la guymple ou la seinture,
Que nous puissions juger par conjecture
Qu'il n'ha tenu à faire bon devoir
Que n'ayez eu ce que vouliez avoir.
Mais vous n'avez riens de quoy vous vanter,
Dont conseiller veux, pour vous contenter,
Voz corps jetter en ce ruysseau courant,
Pour effacer voz hontes en mourant.
Las! de noz ditz ilz ont fait peu de compte.
Cuyder par mort ne veult couvrir sa honte,
Elle promet qu'en fin auront honneur.
Le prometteur n'est icy le donneur.

Lors par orgueil dirent : A qui tient-il?
Avons-nous eu faute de cœur gentil?
Si nous avons failly quand à les prendre,
Failly n'avons au moins à l'entreprendre,
Failly n'avons à force et diligence :
Car, sans avoir aucune intelligence
A elles cinq, ne pouvons faire plus.
Or sommes nous de nostre espoir forcluz,
Chacun n'a pas eu le bien qu'il cuydoit,
Puisque fureur sans amour nous guidoit.
Bien facile est de prendre reconfort,
Femmes assez nous trouverons au fort ;
Mais, si l'amour noz cœurs eust contentez,
Plustost à mort se fussent presentez
Que vivre après perte si desplaisante.
Mort ou amour à l'avant est duysante.
Nous qui n'avions riens que nostre plaisir,
N'avons tourment, fors que nostre desir
N'est mis à fin, dont la fureur portons
Dedens noz cœurs, que si fort nous sentons
Que du despit qui tant les vient grever
Bien peu s'en fault qu'on ne les voit crever.
Mais nonobstant semblant nous n'en ferons,
Et leurs rameaux par force arracherons
Pour emporter chapeaux à noz amys,
Qui, les voyant dessus noz testes mis,
Nous cuyderont dignes de quelque gloire,

Et qu'ayons eu honorable victoire.
Par ce Cuyder, nous cuydons satisfait
Le tresgrand tort que Cuyder nous ha fait.
Et si dirons tout hault et en tous lieux :
Mieux eussions fait, n'eussent esté les Dieux.
Mais si par eüx l'un de nous est contraint
De dire vray, et n'estre fin ne feint,
Dire povons : Cuyder nous feit pretendre
Chasse honnorable, et sur le point de prendre
Corps, corne, pied, dents, ongle, chair et peau,
Rien n'avons eu que ce povre chapeau.
C'est tout le bien qu'avons pu acquerir
Du fol Cuyder qui nous ha fait querir
L'amour du cœur par tourmenter le corps ;
Mais cest amour qui ne gist qu'au dehors
Avons si mal requise et pourchassée,
Veu qu'elle estoit par Dyane enchassée,
En corps mortelz si pleins d'honnesteté,
Que nous n'avons d'elles rien conquesté
Fors temps perdu et rigoureux reffuz,
Parquoy portons, ainsi que gens confuz,
Ces chapeaux verds, dont à jamais prendront
Nostre façon les amans qui perdront
Soit par courroux, par mariage ou mort,
Leur belle amye ou à droit ou à tort.
Et la couleur, qui en est grise et verte,
Demonstrera le travail de leur perte,

Et le despit qui fait travail durer.
Or nous faut il ceste honte endurer,
De noz labeurs n'emportans seulement
Fors le loyer d'un importun amant.
Lors (comme gens qui desesperez sont)
S'en vont cerchant l'obscur et le profond
De la forest, et leur dueil lamentable
Parachever en lieu inhabitable,
Entre rochers, cavernes, baricaves,
Ceux qui jadis feirent si fort les braves,
Cuydans cacher leur cuyder et leur honte,
Tant qu'oncques puis d'eux n'ouys un seul compte;
Mais tout ainsi comme je l'entendis,
De mot à mot, ma Dame, le vous dis,
Et vous sçavez que lors vous pleut me dire
Et me prier de la vouloir escrire :
Ce prier là, qui m'est commandement,
Ha fait la fin et le commencement.
Puis que je sens d'obeïr satisfait
Le mien desir, je dy que j'ay bien fait.
Si faulte y ha, qui payera l'amende,
Ou celle là qui telle œuvre commande,
Ou celle qui obeït sans excuse?
Vous donc, ma Dame, envers laquelle j'use
Tant seulement de vraye obeïssance,
Et qui sçavez quelle est mon impuissance,
Devez porter le mal que je merite,

Et Marguerite excuse Marguerite.
Il me suffit et seray bien contente,
Mais que croyez vostre treshumble tante
N'estre jamais de vous obeïr lasse,
Et la tenir en vostre bonne grace.





EPISTRE

DE LA ROYNE DE NAVARRE

AU ROY FRANÇOYS SON FRERE

Le serviteur, fidele renommé,
Des anciens Pere de Foy nommé,
Avant qu'il eust de son obeïssance
Donné à tous exemple et congnoissance,
Trois hommes vit, et un seul adora;
Car Dieu en tous congnut et honora,
Croyant pour vray son Dieu trespuissant estre
De l'Ange et l'homme la substance et l'estre.
Avant ces deux grans effectz de sa Foy,
Dieu le tira à luy et hors de soy,
En luy monstrant du Ciel les choses belles,
Luy commandant de nombrer les estoilles,
S'il luy estoit possible de ce faire.
Mais sachant bien que c'estoit un affaire

Où l'œil et sens de l'homme est impuissant,
Il luy jura, non que par mille ou cent
Multipliroit sur terre sa semence,
Mais par sa grande et puissance et clemence
Aux estoilles que l'on peult au Ciel voir,
Et dont le nombre nully ne peult sçavoir,
Feroit ainsi sa semence semblable,
Et comme aux grains du petit menu sable
Qui est aux bortz de ceste Mer tant grande.
Abraam lors, sans luy faire demande
Comme se peult faire chose impossible
Ny concevoir ce qui est insensible,
Creut fermement à sa seule parole,
Par vive Foy, qui n'est vaine ny fole,
Et il luy feut reputé à justice.
Par ceste Foy feit à Dieu sacrifice
Non de son filz, de son corps, de ses biens,
Mais de son cœur, mettant du tout à riens
Sa volonté, son sçavoir, sa raison,
Les captivant soubs divine prison,
Sacrifiant Cuyder, desir, envie,
Ne congnoissant avoir Estre ne vie,
Sinon Dieu seul, lequel, en se voyant
Image vif dens le cœur du croyant,
Dit et promit qu'il vouloit estre amy
De ses amys, et aussi ennemy
Des ennemys de luy et de sa race,

Qu'il avoit prins en son amour et grace ;
Et beniroit ceux qui le beniroient,
Et maudiroit ceux qui le maudiroient;
Mettant à riens les ennemys par guerre,
Luy donneroit leur desirable terre.
Voila l'accord du puissant Createur
Avec un bon fidele serviteur,
Que je lisois dedens mon Hermitage,
Pensant en moy le bien et l'avantage
Qui par la Foy est donné au croyant.
Puis d'autrepart, en mon Esprit voyant
De mon Seigneur et mon Roy la Foy vive,
Envers son Dieu sa charité naïve,
Me sembla voir le second Abraam,
Qui vray David s'estoit monstré l'autre an,
Executant les batailles de Dieu,
Et Dieu pour luy bataillant en tout lieu ;
En maudissant par ruine et par honte
Ses ennemis, tant que nul n'en tient compte.
Ce que l'on voit par le compte Guillaume,
Lequel servant le Roy et son Royaume
S'estoit fait riche, craint et fort estimé ;
Mais maintenant fuitif, povre et blasmé,
Peult bien penser dont son honneur venoit,
Qui riche, heureux et craint le maintenoit.
Voila comment du Dieu de Paradis
Les ennemis du Roy sont tous mauditz ;

Dessus lesquelz il luy donne puissance,
Et de leurs biens et terre jouissance.
Que ses amys sont beneis! je pensois,
Qui ce peult veoir? veu que les Ecossois
Contre un tel Roy que le Roy d'Angleterre
Ont eu povoir de soustenir la guerre,
Et sont unis tous soubz l'obeïssance
De celle là qu'est venue de France,
Congnoissans bien qu'estans au Roy uniz,
Seront de Dieu et gardez et beneiz.
Puis je faisois par ce Royaume un tour,
Pensant à ceux qui ont au Roy amour;
A ceux aussi qui, par ingratitude,
A bien l'aymer n'ont mise leur estude.
Les uns voyois contens, sans cesser rire,
Autre crever d'ennuy, d'envie et d'ire:
Qui me feit lors juger pour tout certain
Que vous, mon Roy et Seigneur souverain,
Estiez de Dieu le Christ, l'aymé, l'eslu,
Comme Abraam et David, que j'ay leu.
Je m'arrestay contemplant ce passage;
Mais tout soudain viz venir un message
Qui confirma ma contemplation,
Me declarant la consolation
De vous, de nous, du royaume et de tous,
Par nouveau fruit desiré de nous.
Soudainement autre chose ne fiz

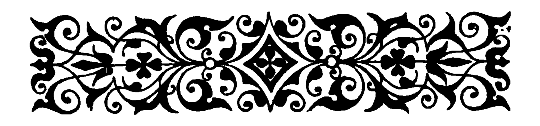
Que vostre lettre ouvrir, et quant un Filz
Je viz escrit, je convertis le lire
A louer Dieu, à plourer et à rire.
Un Filz, un Filz! ô nom dont sur tous noms
Tresobligez à Dieu nous nous tenons,
Le Filz du Filz du Pere tresheureux,
Enfant qui rend les ennemys paoureux,
Filz qui apporte en France un double cœur,
Pour estre Filz du Filz du grand Vaincqueur,
Filz beaucoup plus desiré qu'esperé,
Le reconfort du cœur desesperé;
Felicité du grand Pere qui voit
Filz de son Filz, que desiré avoit;
Filz apportant au grand Pere jeunesse,
En retardant par joye sa vieillesse:
Car aussi tost que devant ses yeux vint,
Ses quarante ans retournerent à vingt.
O Filz heureux, joye du jeune Pere,
Souverain bien de la contente Mere;
Heureuse Foy qui, après longue attente,
Leur as donné le fruit de leur pretente;
Filz en noz cœurs receu et embrassé,
Dont l'œil de Corps et d'Esprit n'est lassé
Te regarder en ce monde naissant.
Filz que chacun François va benissant,
Le bien venu tu es, car tu apporte
A nostre Roy le bien qui le conforte

Des grans ennuis qu'il a euz plus qu'assez,
Qu'en te voyant il tient pour tout passez,
Car sy grand est ce don de Dieu donné,
Que tout ennuy doit estre abandonné.
Et quant à moy, Monseigneur, en voyant
Vostre escriture et vostre voix oyant,
Qui me promet que parfait le tenez
Quant à beauté, et qu'il ha bien grand nés,
J'ay tel plaisir et telle aise receue,
Que si plus grande en le voyant j'eusse eue,
La vie m'eust failly à ce besoing,
Dont mon malheur m'est heur d'en estre loing.
Si de beauté et du nés vous ressemble,
Si fera il de voz vertus ensemble;
Et sera tel, qu'en vivant vostre vie
Allongera : et quand, par sainte envie,
Après cent ans donnerez vostre esprit
A l'union de Dieu par JESUS CHRIST,
Dedens ce Filz tout fait à vostre image
Demourrez vif, vivant vostre lignage ;
Et Dieu vivant en vous, qu'il aymera,
Dieu de Françoys tousjours se nommera,
Dieu de Henry et Dieu du petit Tiers,
Lequel Françoys nommerez volontiers :
Car vostre Foy en leurs deux cœurs empraînte
Fera leur ame à vostre exemple sainte.
Ce Dieu tout bon de sa condition,

Multiplira sa benediction
En accroissant par sa grande clemence
En peu de temps sy fort votre semence,
Que seulement le Royaume de France
N'en sera plein, comme j'ay esperance,
Mais en sera toute terre couverte,
Et par leurs mains la Sainte recouverte.
Alors sera la Foy toute plantée,
Et sainte Eglise saintement augmentée;
Un seul Pasteur et seule bergerie
Sera lors veu en vraye confrairie.
Le Seigneur Dieu, qui ainsy l'ha promis,
Y a desja bon commencement mis.
En vous il a commencé l'edifice,
Et ne fera aux vostres moindre office.
Assez peuvent juger tous bons espritz,
Veu que par vous a tel fondement pris
Qu'aussi de vous, voire infaliblement,
Rendra parfait son tressaint bastiment,
Auquel il veult à jamais regner Roy,
Ainsi qu'il fait en vostre cœur par Foy.
Et s'il vous plaist, Monseigneur, de sçavoir
Plus largement il vous plaira de voir
Et d'escouter celuy qui le m'a dit,
En luy donnant, s'il vous plaist, tout credit.
Il estoit Roy ainsy comme vous estes,
Fidele à Dieu, plein de vertuz honnestes;

Il vous fera present de seize Estoilles,
Vous assurant que seize enfans fideles
De vostre chair sailliront sy luysans
Et par la Foy à leur Dieu sy plaisans
Que leur vertu gouvernera le monde,
En commandant sur Terre et Mer profonde
Il vous dira les secretz de son maistre,
Et en quel lieu à la fin promet mettre
Celuy qui ha en luy sa confiance.
Il en a fait tresseure esperance.
Pour le laisser parler je me tairay,
Mais par grand joye encores ne lairray
Dire, ô Seigneur, tout bon et tout puissant,
Ce povre esprit en vieil corps languissant,
Laisse l'aller maintenant en ta paix,
Car de tel bien et grace me repais
Qu'il me suffist; et de toy suis contente
De voir mon Roy grand Pere, et moy grand tante,
Rien plus ça bas ne veux, ne n'ay envie,
Fors de sa bonne, heureuse et longue vie.





EPISTRE II

ENVOYÉE

PAR LA ROYNE DE NAVARRE

Avec un David

AU ROY FRANÇOYS, SON FRERE

POUR SES ESTREINES

DAVID *voyant que par Mer et par Terre*
Les Philistins vous veulent faire guerre,
M'a dit qu'il veut secourir par sa fonde
Le Roy, qui est digne de tout le monde.
Mais le voyant desarmé et tout nud,
Je l'ay enquis dont luy estoit venu
Ce desir là, que j'estimois peu sage.
Luy remonstrant que selon le courage
L'homme ne doit mesurer sa puissance;
Qu'il eust de luy premier la congnoissance,
Qu'il se veit nud et seul, sans nulles armes.

Il m'a soudain dit : Voz paoureux alarmes
Ne me feront du service arrester,
Où corps et biens j'ay voulu apprester :
Si j'ay deffait un Lion de mes mains,
Peu je craindray Lyepards inhumains.
J'ay deffait l'Ours, qui est cruelle beste,
Sans espieu, espée ou arbaleste ;
Moins n'en feray de ceux qui se tiendront
En ses haults montz, quand contre moy viendront.
Ce Goliatz, geant espoventable,
D'un tout seul coup, cela est veritable,
Je mis à mort, au temps de mon enfance,
Estant tout nud; et n'avois pour defense
Qu'un tel chaillou qu'en ma fonde je tiens.
Et le vilain qui ne m'estimoit riens
Je mis à mort : moins donques n'en feray
Du grand Geant, lequel je defferay.
Je dis Geant tout homme qui veult estre
Du Roy François ou ennemy ou maistre.
Des Philistins j'ai eu maintes victoires,
Qu'à mon honneur on en list les histoires.
Croyez aussi que l'homme incirconcy
Ne trouvera jamais de moy mercy.
Incirconciz je tiens ceux qui conspirent
Contre Dieu seul, et tous les jours empirent
Leurs volontés a lencontre du Roy,
Qui est de Dieu le CHRIST, *et je le croy.*

Du Filz de Dieu vray CHRIST *je suis figure,*
Duquel le Roy est vraye pourtraicture.
Bien que n'ayons au CHRIST *nulle semblance*
Quant aux vertuz, de sa grande puissance
Le Roy et moy semblables à luy sommes
En ce qu'il veult, de nous qu'il congnoit hommes.
Car il a dit que de luy apprenons
D'estre humble et doux, ce que bien retenons.
Je me tairay de racompter ma vie,
Lire la peult qui en aura envie,
Donnant l'honneur à Dieu mon seul vainqueur,
Qui nommé m'a l'homme selon son cœur,
Et parleray de François le vray CHRIST,
Du CHRIST *duquel povez voir par escrit*
Qu'honneur, grandeur, triomphe ny victoire
N'ont jamais sceu mettre son cœur en gloire.
Car de Dieu seul a recongnu ses biens,
Et devant luy ne s'est estimé riens;
Mais a toujours, de fortune prospere,
Donné l'honneur à son Dieu et vray Pere.
S'il a esté privé de sa santé,
Jamais ne s'est de Dieu mal contenté;
Mais à luy plaingt, faisant du CHRIST *l'office,*
Qui cœur et corps offroit en sacrifice,
Ne demandant pour toute guarison
Que son vouloir. Voyez comme en prison,
Iniquement detenu à grand tort,

En son Dieu seul a eu son reconfort,
En remettant à son divin plaisir
Sa liberté, sa santé, son desir :
Dont Dieu donna, regardant sa grand Foy,
A luy santé et aux François leur Roy.
Son tresgrand mal monstra sa patience,
Et sa santé sa bonne conscience :
Car en ayant sa vie recouverte
Et sa prison par liberté ouverte,
Pas n'en donna aux Medecins l'honneur,
Mais à Dieu seul de sa vie donneur.
Il ne dit pas que luy ne ses amys
En liberté par leur sens l'eussent mis.
Pas n'en donna la gloire à sa prudence,
Force et conseil, fors à la Providence
De son seul Dieu, lequel en tous moyens
Voyoit ouvrer pour rompre ses liens,
Recongnoissant tous les moyens de luy,
Et luy en eux sa force et son appuy.
Sa ferme Foy monstra par tel effect,
Qu'il estoit Roy treschrestien parfait.
En luy l'on voit signe d'affliction,
Il se console en tribulation,
Et fait par foy de patience armure,
Se confiant en son Dieu sans murmure.
Il s'humilie en sa prosperité,
Ne congnoissant riens avoir merité,

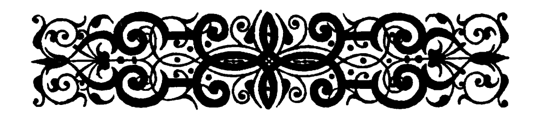
Mais tout receu par don et pure grace.
A l'on jamais veu sa volonté lasse
De faire bien pour l'amour de son Dieu?
Y a y nul qui ayt veu en nul lieu
Qu'il ayt usé de rigueur ou vengeance
Encontre ceux qui ont fait diligence
De luy oster enfans, honneur et vie?
Par ses effectz l'on peult juger l'envie
Que son cœur ha d'une paix juste et bonne;
Non telle paix comme le monde donne,
Mais d'une paix en Dieu si fraternelle
Qu'à tout jamais peult durer immortelle.
Las! qu'a il fait pour acquerir ce bien?
Son interest tresgrand a mis à rien,
En oubliant son injure passée,
Pensant par là vaincre et rendre lassée
L'inimitié de son grand ennemy,
Duquel le cœur devoit fendre parmy,
Voyant le Roy plein de sy grand douceur,
De deux telz Filz, d'une sy digne sœur,
Avoir receu tant de signes d'Amour
Durant le temps qu'en France feit sejour.
De quel honneur et de quel traitement
Depuis la fin jusqu'au commencement
Le festoya le Roy, chacun l'ha veu.
L'Italien à grand peine l'ha creu:
Car la bonté qui de Dieu est venue

De l'infidele est tousjours incongnue.
Celuy qui est de la Foy devestu
Ne peut louer en autre sa vertu.
Car, dites moy, qu'est ce que Dieu demande?
Qu'est ce que tant il loue et recommande?
C'est rendre bien pour mal, voire et aymer
Son ennemy; qui est le plus amer
Et dur morceau qui soit en l'Escriture,
D'autant qu'il est contre nostre nature.
Le Roy l'ha fait. Or s'il a acomply
Ce, dont le cœur (s'il n'est de Dieu remply)
Plustost mourroit que de s'y accorder,
Je me tairay du surplus recorder.
Qui fait le plus, il fera bien le moins;
Son cœur est pur et nettes sont ses mains,
Onques aux deux ne toucha cruauté.
De garder Foy, de tenir loyauté
Aux estrangers, la chose est toute aperte,
Dont maintesfois il a receu grand perte.
Mais en son cœur ha le contentement
D'avoir gardé sa Foy fidelement
Envers chacun, tant amys qu'ennemys,
Qu'à ses subjects soubs sa puissance mis.
D'avoir usé par tout de la bonté,
Dont en la fin le mal est surmonté,
Demandez en à ceux de la Rochelle,
Desquelz le pied estoit ja sus l'eschelle;

Ceux des Marays, aussi ceux de Bretaigne:
Y a y nul que de ce Roy se pleigne ?
Non : mais chacun à mon dire s'accorde,
En le louant de sa misericorde ;
Sa grand douceur par tout preschent et crient,
Et sans cesser, Dieu pour sa santé prient.
Lequel oyant leurs voix, m'a dit : Allez
Servir ce Roy : je sçay que vous valez.
Prenez pour vous la fonde de la Foy,
Recongnoissant toute vertu de moy.
Car puis qu'en vous j'ay mise ma vertu,
Faites que soit le Geant abbattu.
Or secourez le Roy et son Royaume,
Qui honnorer fait Cantique et Pseaume,
Que mon Esprit par vous a composé,
Et s'est sus luy par grace reposé.
Ainsi tous deux d'un Esprit, d'un sçavoir,
Uniz en moy ferez par mon povoir
Ce que ne peult toute l'humaine force.
Or allez tost sans repos ne sans torse.
Puis donc que Dieu devers le Roy m'envoye,
Povoir n'avez de m'empescher la voye.
Ces mots ouys, j'euz claire congnoissance
Qu'avecque luy vous portoit la puissance
Que par la Foy vous donne le grand maistre,
Qui son second David vous a fait naistre.
Sa pierre print, sa fonde, et me feist part

De son Psautier, me disant au depart :
Garde toy bien que jamais tu ne failles
Tant que le Roy aura guerre ou batailles,
Lire en plorant incessamment ce livre
Jusques qu'il soit de l'ennemy delivre.
Ainsi s'en va vous offrir son service,
En me laissant de priere l'office,
Ce que je fais, Monseigneur, de tel cœur
Que faire puis que vous soyez vainqueur
De tous malheurs qui peuvent advenir,
Et en santé prospere vous tenir;
Tant que ce cœur, qui sans cesser souspire,
Soit satisfait du bien qu'il vous desire :
Croyez que mieux nul ne sçauroit avoir.
Je me tairay, donnant lieu au sçavoir
Du second vous. Car ma lettre n'est digne
De destourber sa parole divine.





RESPONSE

ENVOYÉE

PAR LE ROY FRANÇOYS A LADITE DAME

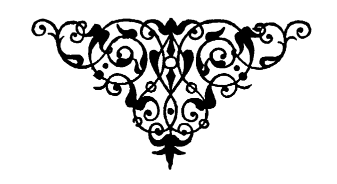
Avec une Sainte Catherine pour ses estreines.

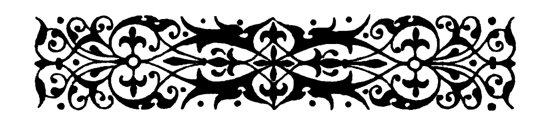
OR pleust à Dieu par sa grande bonté
Que mon bien eust tant mon mal surmonté
Que fusse digne en peu ou en partie
De resembler, ou par faitz ou par vie,
A celuy là qui a merité d'estre
Nommé servant de son Dieu et son maistre.
Ce qui ne peult, fault laisser dens les mains
Qui a creé tous nous autres humains,
Et s'attacher à ceste seure corde
De sa bonté et grand misericorde.
Point je ne suis au bon David semblable,
De qui le cœur à Dieu fut agreable;
Je suis pecheur, et cela je confesse,

Dont le congnoistre est ma seure r'addresse.
Bien je desire avoir un tel secours,
Dont il vainquit Lyon, Geant et l'Ours;
Et que celuy par qui eut la puissance
Seul et assez me serve de defense.
Je vous envoye, ô Sœur, une autre estreine,
Qui servira d'exemple à vostre peine :
L'honneste Vierge m'a prié de vous dire
Qu'elle aydera par sa force reduire
Voz ennemys, comme elle a fait les siens,
Jeunes de Foy et par malice anciens.
Car nulle n'est, qui Turnus secourut;
Trop tost la povre à son malheur courut.
Ny celle là qui morte et affolée,
Devant Troye feut royne Panthasilée.
Son secours n'est en guerre ny bataille,
Par forts harnoys, ny coups d'estoc ny taille,
Mais en la Foy dont ha l'anneau pour gage :
C'est là où gist l'effort de son courage.
Son ennemy et son trop cruel Juge
La condemna; mais Dieu, son seul refuge,
La delivra, tournant sur l'infidele
Tout le tourment qu'on preparoit pour elle.
Elle aussi dit que les conjuraisons
D'iniquité soient par voz oraisons
Tournez en cendre, à grand confusion
De l'ennemy. Ceste division,

Qu'il cerche tant, en soy il verra naistre
Entre les siens, et bien tost apparoistre
Ce mesme Dieu qui à Judith donna
Force et povoir, et qui abandonna
Le chef cruel au bras foible et debile,
Qui l'emporta triomphant en sa ville,
Vous secourra avec telle defense
Que la Guyenne vous louera, et la France.
Et celle là qui eut bien telle audace,
Trouvant le roy endormy en sa place,
Luy transpercer d'un viel clou deshonneste,
Ord et rouillé ceste royalle teste,
Dont les Hebrieux, par hymnes et cantiques,
Rendent nouveaux ses faitz qui sont antiques;
Faire vous doit assez clerement voir
Combien Dieu donne (quant il veult) de povoir.
Moy tresjoyeux suis demouré content,
Bien esperant que le serez autant
Et plus encor, advenant le grand bien,
Que moins j'estime estre vostre et plus mien.
Tost je l'ay creu, car plustost le voulois :
Car si ce bien une fois recevois
De povoir voir en mes bras cest enfant
Tant desiré, raison ne me defend
M'en resjouyr, je dis oultre mesure,
Par le vouloir quasi je m'en asseure.
O doux enfant, venez, je vous supplie,

Pour rendre heureuse de voz amys la vie.
Si tu sçavois combien tu serviras
Et à combien de maux tu obviras,
Je croy pour vray que romprois les liens
Pour venir voir et consoler les tiens.
Je prie à Dieu, qui ha en son povoir
Tout nostre bien, qu'il y vueille pourvoir,
Estant beaucoup envers nous plus propice
Que ne dessert nostre grande malice.





EPISTRE III

DE LA ROYNE DE NAVARRE

AU ROY FRANÇOIS, SON FRERE



PRÈS *la peur de quelque trahison,*
D'une poison, de mort ou de prison,
De maladie ou d'ennuy importable,
Ainsi qu'il est, Monseigneur, raisonnable
A moy qui n'ay que vous devant les yeux,
Après avoir (levant le cœur aux cieux)
Fait sacrifice à Dieu de maintz soupirs,
Larmes et crys, prieres et desirs,
Processions, jeusnes et veille mainte,
Dont cause estoit une tresjuste crainte,
Sachant le lieu où il vous pleut m'escrire
Que vous alliez; mais je ne vous puis dire
Que je devins depuis ceste nouvelle,
Qui par dix jours nous continua telle,

Car un chacun nous escrivoit sans faille :
Demain le Roy donnera la bataille.
O qu'il fut dur ce mot à avaller
De voir mon Roy, voire et mon Tout, aller
Où je sçay bien que dangereux hazart
A quelque Roy que ce soit fait la part !
Et si sçay bien, congnoissant vostre cœur,
Qui par honneur est de crainte vainqueur,
Que sans la mort ne vie regarder,
A tout peril vous iriez hazarder ;
A tout peril, j'entens là où le maistre
Pour emporter la victoire doit estre.
Voz faitz hardiz, dont bien suis souvenante,
Font assez voir qu'en bataille presente
N'en feriez moins. Là ma peur je fondois,
Quand ce jour là de bataille entendois.
Et nonobstant que mon cœur me disoit :
Tout ira bien, peu me satisfaisoit.
Car bien souvent est le gaing d'un combat
De perte plein, que la joye r'abbat.
Puis je pensois que de peur d'y faillir,
Trop vous craindroit l'ennemy d'assaillir.
Mais je craingnois qu'à l'envitaillement
De Landrecy se feist soudainement
Telle escarmouche et sy grande meslée,
Qu'elle peult estre à bataille egalée.
Puis j'esperois, voyant ces deux armées,

Tant pour l'honneur de victoire animées,
Que Dieu tout bon feroit là un miracle,
Envoyant paix pour gracieux obstacle,
Tant que les mains à frapper apprestées,
Fussent à faire alliance prestées ;
Mais cest espoir faisoit croistre mes larmes,
Veu que chacun n'escrivoit rien qu'alarmes :
Un tel est pris, tel blessé et tel mort,
Qui ne sont pas les signes d'un accord
Ny d'une paix qui soudain se peust faire
Sans avoir veu la fin de cest affaire.
Et ceste fin si tresfort je doutois
Que seulement quand nommer j'escoutois
Bataille, guerre, ou chevaux, ou harnois,
Incontinent à plourer me prenois.
Dont me voyant femme, et de vous loing,
Sans vous povoir servir à ce besoing,
Au Toutpuissant je m'en allois courir,
Le suppliant pour moy vous secourir ;
Et luy disoys : Seigneur, aye memoire
De ton David, et luy donne victoire.
Il est à toy et te tient pour son Dieu ;
Nul fors que toy il n'adore en nul lieu.
Hypocrisie ny superstition
N'ont rien en luy ; pure devotion
Le fait aymer ton Nom, ta Verité,
Par vive Foy bruslant par Charité.

O Dieu tout bon, regarde le cœur sien
Doux et humain à l'exemple du tien.
Le bien qui est en luy remet à toy;
Car à toy seul la gloire, non à soy,
De tous ses biens t'a donné et te donne.
Las! maintenant, Seigneur, ne l'abandonne.
Frappe pour luy, confonds ses ennemys,
Veu qu'en toy seul tout son espoir est mis.
Monstre à chacun que de ta creature
En congnoissant sa fragile nature,
Tu n'en demandes autre perfection
Que l'humble cœur aymant sans fiction,
Qui croit en toy sans un seul mot douter,
Prenant plaisir à ta voix escouter;
Qui non en soy, mais tout en toy se fie,
Uny à toy par Foy qui vivifie.
Tel est le CHRIST *de ton* CHRIST *tant aymé,*
De qui tu es loué, craint, estimé :
Couronne donc en luy tes vertus grandes,
Et par ton CHRIST *ottroye les demandes*
Que pour le mien treshumblement je fais,
Et le secours encores ceste fois,
Comme en tous temps et tous perilz as fait.
Rendz donc en luy ton chef d'œuvre parfait.
Et s'il te plaist de tourner ceste roue
A son honneur et proufit, je te voue,
Comme Jacob, et fais serment semblable

Qu'à tout jamais d'un propos immuable,
Il t'aymera comme son Createur,
Son Dieu seras, et luy ton serviteur.
Après avoir en grands larmes finie
Ceste oraison, de seur espoir garnie,
Je m'assuray que ceste grand bonté
M'exauceroit, dont fut un peu domté
L'extreme ennuy où la raison humaine
N'avoit rien peu fors augmenter la peine.
Après avoir en douleur attendu
Ce jour heureux, après avoir tendu
Et yeux et bras à Dieu incessamment,
Après avoir porté plus de tourment
Que je ne puys ne repenser n'escrire,
Ce jour heureux tresheureux puis je dire,
Je veiz venir d'un visage joyeux
Vostre beau frere, ayant la larme aux yeux.
Lors je pensay qu'au paquet qu'il portoit
Tout nostre bien tant desiré estoit.
Ce que soudain nous feit à tous entendre,
Car un tel bien ne doit l'on faire attendre.
Luy nous disant ceste nouvelle heureuse,
En la lisant d'une face joyeuse,
Nous monstra bien que jamais n'avoit eu
Un tel plaisir que d'avoir leu et sceu
Vostre retour plein de prosperité,
Que voz vertus ont tresbien merité.

Des escoutans les cœurs d'ennuy transis
Prindrent vigueur, en criant grand mercys
A ce bon Dieu que tel Roy a gardé,
Et son Royaume en pitié regardé.
Je ne sçaurois dire que lors je diz,
Mais d'un Enfer saultée en Paradis
Je me sentiz, et, d'aise surmontée,
Prins mon mary, ainsi que deshontée,
Tous deux courans à l'Eglise soudain
Fusmes portez. Avecques nous tout plein
De monde vint, plus portez de plaisir
Que de leurs piedz, ayant chacun desir
De s'aquitter à mercier celuy
Qui de leur Roy a esté ferme appuy,
Luy departant ses graces à planté,
Le redonnant à son peuple en santé.
Si Te Deum feut dit joyeusement,
Si mercié feut Dieu devotement,
Si frere et sœur de tous maux confortez
N'estoient pas de joye transportez,
Si le second, Symeon Galiot,
Ne disoit pas à l'heure ce bon mot :
Je ne crains plus la Mort, puis que je voy
Que Dieu nous a sain redonné le Roy ;
Si Saint André a dit : Loué soit Dieu
Qui a donné au Roy l'honneur du jeu ;
Si nos Dames avecques noz Prelatz,

A louer Dieu n'ont eu leur esprit laz,
Vous n'en ferez, Monseigneur, nulle doute,
Mais si fault il que la crainte me boute
Hors du propos ou me met trop avant
L'affection; si diray je devant
Que, tout ainsi que Jacob le bon homme,
Comme celuy qui revient d'un grand somme,
Dit plein d'amour et de joye naïve:
Il me suffit, mais que mon Joseph vive.
Moy tout ainsi, après douleur mortelle,
Oyant de vous la tresbonne nouvelle,
Que mise à fin aviez vostre entreprise,
Que Landrecy de l'Empereur n'est prise,
Que vous avez en despit de ses dents,
Devant ses yeux tiré hors de dedens
Vos bons Souldatz, leur faisant tant de biens,
Que tous leurs maux ils n'estimoyent plus riens;
Que vous l'avez par moyens diligens
Tresbien garnie de vivres et de gens;
Que conquereur revenez et vainqueur,
Accompagné de santé et d'honneur,
Dont ce seul bien sans plus me rend contente;
Il me suffit, en mieux n'ay ma pretente.
De tous mes maux receuz au paravant
Je n'en sens plus, car mon Roy est vivant.



EPISTRE

DE

LA ROYNE AU ROY FRANÇOIS

SON FRERE.



UIS *que voz yeux rempliz d'autre lumiere,*
Regardent droit à la beauté premiere,
Et que l'object sans estre difformé
Vous est si bien mué et transformé
Que maintenant le voyez en son estre
Tel qu'il estoit, voire devant son naistre;
Puis que du tout l'ignorance est rompue,
Dont trop long temps vostre ame fut repue,
Et verité bien congnoistre vous fait
Que soubz ce corps terrestre et imparfait,
Le tresparfait et le seul desirable
Est là couvert par moyen admirable;
Puis que le cœur munde, Pur et nouveau
Donné vous est et croyez trop plus beau

Que le premier vieil et mortifié,
Tant qu'en vivant d'un cœur deïfié
Povez jetter un cry à mon advis,
Disant : C'est CHRIST *et non pas moy qui vis;*
Puis que je voy ce seur et doux repos
En riens semblable au travaillant propos
Où vostre Esprit se console et repose,
Moy qui ay tant desiré ceste chose,
Qui un tel bien vous ay tant desiré,
Et devant Dieu en priant souspiré
Vouloir voz yeux trop endormiz ouvrir,
Et sa beauté secrette descouvrir.
Or maintenant que par vostre langage
J'ay clairement recongnu son ouvrage,
Et comme il a hors de vous remué
Tous vains desirs et vostre cœur mué,
Ne dois je pas demander estre un Ange,
Pour purement luy en rendre louenge,
Veu qu'il ne peult sortir de fange impure
Riens qui ne sente à sa vile nature?
Helas! ouy. Mais voyant qui je suis,
Et quel il est, et que riens je ne puis,
Luy qui de soy tout seul a congnoissance
Se loûra, dont cessez, mon ignorance.
Parlons d'Amour, qui a cousté si cher,
Premierement commencé en la chair,
Sur qui le temps n'a jamais eu povoir

De rien gaigner contraire à son vouloir.
Bien a il peu donner maint desplaisir :
Il en a eu (ce me semble) loisir.
Au temps heureux vostre infelicité,
Vostre longueur par grand necessité
A le bendeau rompu de cest enfant
Qui fut par vous et maintz cœurs triomphant.
Il a rompu ses traitz, perdu ses aelles,
Tirer ne peult, ne plus voller sans aelles.
O temps heureux, par vostre grand longueur,
Par voz tourmens, fascherie et langueur,
Avez rendu le cruel gracieux,
L'aveugle né cler voyant des deux yeux,
L'enfant leger, inconstant et muable,
Ferme, asseuré, et plus qu'un roc estable.
C'est tousjours luy toutesfois, mais son vice
Est converty en vertu et justice.
Il fut enfant petit en mauvais point,
Souvent chagrin et ne profitoit point ;
Mais maintenant qu'il est devenu homme,
Beau et parfait, il vault bien qu'on le nomme
Amour aymant, qui chacun fait aymer,
Plus gracieux qu'il ne fut onc amer.
Il va tout nud et veult bien qu'on le voye,
Car il est seul Verité, Vie et Voye.
Il fut couvert à tous yeux esblouis,
Sourd aux crix faux, non dignes d'estre ouys.

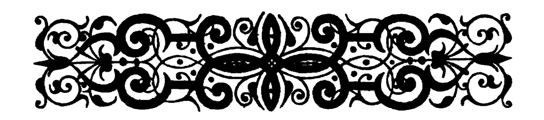
Puis quand il a les yeux illuminez,
Les cœurs purgez et bien examinez,
Lors tel qu'il est se monstre et se descouvre
A telz qu'ilz sont et en eux fait son œuvre.
Cest Amour là n'est ny mort, ny passé.
Il est tout fraiz, et ne fut onc lassé.
Il est tout tel qu'il a esté, sinon
Que vous sçavez trop mieux quel est son nom,
Que ne faisiez quand le cuydiez sçavoir.
Pas ne l'aviez quand le cuydiez avoir.
C'est luy par qui sommes, vivons, mouvons;
Par qui pensons, congnoissons et sçavons.
C'est luy qui est nostre espoir, nostre vie,
Nostre desir et nostre sainte envie.
C'est luy qui est nostre force et vertu,
De qui chacun doit estre revestu.
Si cest Amour de vous tant ignoré
A autresfois tant esté adoré,
Qu'il contraingnoit desirer la presence
Et regretter trop asprement l'absence,
Donnant aux yeux un tel plaisir de voir,
Que de plus grand on ne pourroit avoir.
Or maintenant qu'il est congnu de vous
Tout vertueux, tant desirable et doux,
Croyez, pour vray, que ceste congnoissance
Croist le regret d'une si longue absence.
Car si j'ay prins plaisir de vous voir, lors

Que trop d'estime aviez d'un mechant corps,
Pensez un peu de quel contentement
Je jouyray, voyant parfaitement
Ce que j'ay tant desiré en vous estre,
Et que d'Amour vray Amour est le maistre !
Las ! maintenant sans craindre conscience
Ouyr vous puis, vous qui l'experience
Avez d'Amour et de ce qu'il sçait faire,
Et comme il peult par le temps se parfaire.
De ce parfait povez sans fin parler,
Lequel vous fait le droit chemin aller.
Plus n'en ferez de crainte ny de feinte
A declarer vostre intention feinte.
Plus les regards en vous ne pecheront,
Plus les souspirs la voix n'empescheront;
Plus ne seront voz yeux couvers de larmes,
Plus de raison ne passerez les termes;
Plus ne faudra moyen ne couverture;
Plus ne ferez cas de vaine lecture;
Plus vostre cœur ne sentira d'amer,
Plus que jamais il sçaura bien aymer.
Mais vous, pleurez cent ans la joye extreme
Qui vient d'aymer son Dieu plus que soy mesme;
Et voz souspirs saillans sans nul martire
Declaireront là où vostre cœur tire
Tousjours en hault, où par vraye Foy sommes
Seurs Citoyens entre les heureux hommes.

Est il plaisir (dites en vostre advis)
Que de passer en ses plaisans devis
Les jours, les nuitz, les heures et le temps
Tous d'un Esprit heureux, joyeux, contens?
Y a il jeu plus plaisant à jouer
Qu'incessamment recongnoistre et louer
Ce qui ne peut jamais estre congnu,
Que par l'Esprit qui de luy est venu?
Lequel en nous est nostre sapience,
Nostre asseurée et certaine science
Qui nous vint prendre en nostre estre premier,
Ne se povant en soy mesme nyer.
Par luy, pour luy, en luy et en sa paix
Il nous conjoint, nous deschargeant du faix
De ceste chair, laquelle il rend subjette
En quelque part qu'il la pousse ou la jette
A son vouloir, et d'un seul mouvement,
Ne servent plus que d'utile instrument,
Comme il luy plaist, en luy redonnant vie
Qui ne peult estre à la mort asservie,
Luy redonnant amour sans jalouzie,
Sans doubte foy, sçavoir sans fantasie;
Luy redonnant vray plaisir sans offense,
Soing sans soucy, victoire sans defense.
Helas! pourquoy, parvenu à tel poinct,
Estes vous loing et je ne vous voy point?
Mon desir n'est de si fort vous cercher

Pour vous tenser, enseigner ou prescher.
En vous n'a mal dont vous deusse reprendre,
Ny en moy bien que je vous peusse apprendre.
Mais c'est pour plus à vertu inciter
Mon cœur trop froid, vous oyant reciter
Quel est l'Amy que vous avez trouvé;
Quel bien en luy vous avez esprouvé,
A celle fin qu'en telle conference
Vous me monstriez quelle est la difference
De l'un à l'autre et comme il prend le cœur;
Comme il en est, quand il luy plaist, vainqueur;
Comme à un seul tous noz desirs unit,
Comme les siens chastie et nous pugnit;
Comme la chair rend morte en Jesuchrist,
L'ame du tout convertie en Esprit:
Qui fait le monde et ses plaisirs fuyr,
Dont l'ignorant desire tant jouyr;
Brief comme il fait l'homme de fange et terre
Semblable à Dieu, à qui il a fait guerre.
O quelle paix! ô quel contentement
Doit recevoir cœur, corps, entendement!





EPISTRE

DE LA ROYNE DE NAVARRE

AU ROY DE NAVARRE

MALADE

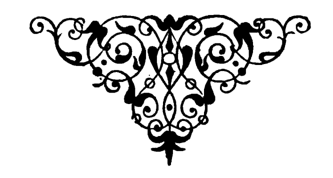


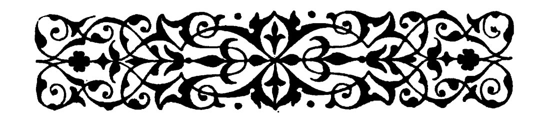
ELLE *qui pour eslongner vostre veüe*
N'estpoint de vous (j'en suis seure) incongnue
Mais par esprit à vostre esprit presente
Ce triste escrit pour parole presente,
Doublement triste (il fault que je le die)
En vous laissant fasché de maladie.
Croire povez que assez m'estoit des yeux
L'eslongnement pour un temps ennuyeux,
Sans le sçavoir que j'ay de la douleur,
Qui le repoz vous oste et la couleur.
O quel ennuy d'estre de vous bannie,
Et vous laisser en telle compagnie

D'extreme mal et de douleur cruelle !
Et moy qui suis je puis bien dire celle
Qui plus voudroit de cœur et corps courir
Au seur moyen qui vous peust secourir,
Las ! je m'en vois. Et si l'on dit : Qui est ce
Qui au besoing ainsi son amy laisse ?
Un ignorant respondroit sus ce poinct :
C'est celle là qui l'ayme peu ou point.
Quand il est sain, ilz font grand chere ensemble ;
Quand il a mal, elle s'en va ; il semble
Que c'est mal fait de vraye amour l'office,
D'user de fuyte en lieu de bon service.
Ne croyez pas, ô amy tresparfait,
Cest ignorant qui se prend à l'effect ;
Voyez le cœur de celle qui s'en va,
Que maugré soy de la terre enleva
Pour la jetter dens sa noire litiere,
Dont elle n'eut, fors de plourer, matiere.
Si les regretz des propos et deviz
Que nous tenons quand sommes viz à viz,
Tant vertueux, sans vice ny folie,
Nombrer je sceusse, et la melancolie
Qui cause en moy le triste souvenir,
Ma foible main ne pourroit soustenir
Sy grand labeur, ny aussi peu vostre œil,
Sans qu'il unist ses larmes à mon dueil.
Donques de peur que la triste escriture

Rende vostre œil triste par la lecture,
Je laisseray, mais que je vous revoye,
A vous compter mon ennuy ; mais la joye
Qu'en peu de temps j'espere recevoir,
Je ne crains point le vous faire sçavoir.
Soyez certain que ces povres villages
Qui sont subjetz au martyre et pillages,
Quand on leur dit : Le Roy vient regarder
Voz povretez, et gensdarmes garder
De vous piller et faire nulz outrages,
N'ont tel plaisir ny joye en leurs courages
Comme j'auray quand quelqu'une courra
Hastivement, et en riant dira :
Pantagruel a bien prophetisé,
Car j'ay desja les Muletz advisé
De cestuy là qui vous avoit promis
D'estre en trois jours en sa santé remis.
Si je seray preste de me lever
Pour vous aller, où que soyez, trouver,
N'en doutez point ; mais entendez qu'autant
Que mon cœur feut, vous laissant, malcontent,
Autant aura de joye et de plaisir
A vous revoir, et compter à loisir
Le bien, le mal que je pourray entendre,
En vous priant ne faire pas attendre
A voz amys longuement des nouvelles,
Que je requiers à Dieu nous donner telles

Que de bon cœur luy demandons en foy,
Et nous l'aurons dens trois jours, je le croy;
Et vous verrons en santé si parfaite,
Que nous dirons : Le Medecin a faite
La cure ainsi comme il nous avoit dit.
Pensez un peu s'il aura bon credit.
Et à celuy qui donne la santé
Sera de cœur un Te Deum chanté,
Le suppliant à vous et nous donner
Grace, et santé pour plus n'abandonner
Celle qui veult (mesmes en Paradis)
Estre avec vous; et plus ne vous en dis.





NOTES

Pages 1-61. Le *Triomphe de l'Agneau.* — Ce poëme, en vers de dix syllabes, à rimes plates, est un des plus importants de l'œuvre de Marguerite. (Voir notre *Introd.*, t. I, pp. lxiv-lxix.)

P. 6, l. 1. ESCLAIRE, pour *esclair*, éclair.

P. 7, l. 3. Lisez : « moult *severe* », au lieu de moult *sevre* », faute d'impression.

P. 13, l. 14.

« *Du stable et fort et veritable escrit.* »

Il manque un second vers rimant avec celui-ci, tant dans l'édition de 1554 que dans celle de 1547, et les manuscrits ne fournissent rien pour combler cette lacune.

P. 17, l. 3 et 4. Rimes à noter : *choisis* et *oysifs*.

Ibid., avant-dernière ligne : « *ficher* les yeux », pour « *fixer* les yeux ».

P. 18, l. 12. *Entrevenant*, pour *intervenant*.

Ibid., l 14. *Offre* au masculin. (V. Cotgrave.)

P. 19, l. 20. *Aré*, c'est-à-dire labouré, du latin *arare* (participe passé : *aratus*).

P. 21, l. 7. *Férue*, frappée, de *férir*.

P. 23, l. 4 et plus loin. *Seurté*, sûreté.

P. 24, l. 6. *Confusible*, plein de confusion. — Voir dans le *Recueil des Œuvres* (poétiques) de B. Des Periers, la *Prognostication des prognostications* : « En trouppe *confusible*. »

Ibid., l. 12. *Encharner*, incarner.

P. 25, avant dernière ligne, et plus loin. *Definement*, fin, terme.

Ibid., dernière ligne. *Parlement*, discours.

P. 26, l. 5. *Postille*, teneur, exposé. (V. Cotgrave.)

P. 28, l. 13. Les éditions de 1547 et de 1554 portent : « Mon *Espoux* et ancelle », faute d'impression corrigée ici.

P. 29, l. 6. « *Estrange* et loing », *étranger* et éloigné.

Ibid., l. 10. *Ladreure*, lèpre.

P. 35, avant-dernière ligne. « Ne doutance, *n'esmoy* » pour *ne* (ni) *esmoy*, élision fréquente alors.

P. 38, l. 16. *Equiparer*, comparer.

Ibid., l. 19. « Aux estrangères *fins* », c'est-à-dire aux contrées, aux *confins* étrangers.

P. 39, l. 2, dans le corps du vers : *Sapphirs;* et l. 17, pour la rime : *Sapphiz*.

Ibid., l. 19. *Brodure*, broderie.

P. 40, l. 6. « Qui tant *a peu* », c'est-à-dire *a pu*. — Les éditions de 1547 et de 1554 portent : *à peu*, faute d'impression évidente.

P. 41, l. 11. *Fonts*, fontaines, sources.

Ibid., l. 19. *Nuictée*, de *nuict*, nuit, comme *journée*, de *jour*.

P. 45, dernière ligne. *Finages*, bornes, limites.

P. 46, l. 7. *Apparoir*, apparaître; l'analogue *comparoir* nous est resté.

P. 48, l. 10. *Prefiny*, prédestiné.

Ibid., l. 18. *Moyenneur*, médiateur (Jésus-Christ).

Ibid., l. 23, et plus loin. *Par sur*, par-dessus.

P. 50, l. 6. *Convent*, compagnie.

Ibid., l. 9. « *Qu'estoit* gardé » pour *qui estoit*.

P. 51, l. 3. *Pourtant*, c'est pourquoi.

Ibid., l. 11. « L'empire *triforme* », c'est-à-dire au triple aspect : Cieux, Terre, Enfer.

Ibid., l. 24. *Se parforcer*, s'efforcer.

P. 52, l. 1. « *Baisser* la teste », et non *laisser*, faute du texte original.

Ibid., l. 11. *Durté*, dureté, comme *seurté*, sûreté, p. 23.

Ibid., l. 12. *Emmy*, parmi.

P. 53, l. 23. *Fermesse*, fermeté, solidité.

P. 55, l. 13. « Le Temps *chanu* », c'est-à-dire *chenu*, du latin *canus*.

P. 56. *Emperiere*, forme féminine du vieux mot *empereor*, empereur. — Voir Villon (*Grand Testament :* Ballade pour prier Nostre-Dame.)

> « *Dame du ciel, regente terrienne,*
> Emperiere *des infernaulx palux.* »

P. 61, l. 12. « Ruez *juz* », c'est-à-dire jetés *bas*.

P. 62-83. *Complainte pour un detenu prisonnier.* — Pièce versifiée sur le même mode que le *Triomphe de l'Agneau*. — Au sujet du sens général et des parties énigmatiques de ce poëme, voir notre *Introd.*, t. I, pp. lxix-lxxij.

P. 65, l. 10. *Sentu*, senti.

P. 66, l. 4. *Là sus*, c'est-à-dire *là-haut*.

Ibid., l. 15. *Postposer*, déprécier, sacrifier.

Ibid., l. 20. *Trespasser* la loi, c'est-à-dire *transgresser* la loi.

P. 67, l. 6. *Transgloutir*, engloutir. (V. Cotgrave.)

Ibid., l. 23. « *Tu es* pris ». Hiatus admis alors.

P. 70, l. 21, 22. Rimes à noter : *fosse* et *paradoxe*.

Ibid., l, 24. *Maniance*, maniement.

P. 72, l. 20. « Quelque cruel *Yeron* » pour *Hiéron*, tyran de Syracuse.

P. 73, 74. *Convoyer*, escorter, accompagner.

> « *Sçais-tu pourquoy il te tira de France,*
> *Où tu vivois en repos, sans souffrance?*
> *Sçais-tu pourquoy icy il t'envoya,*
> Quand pauvreté si loing te convoya,
> *Dy, mon Adam, ne sçay tu point pourquoy*
> *En ton dormir il mist le feu chez toy?*
> *C'estoit à fin qu'avecques maints travaux,*
> Passant à pied *les montz, plaines et vaux,*
> *A ses Esluz portasses le thrésor.*
> . . . .
> Le don heureux de la Sainte Évangile,
> Que tu avois en ton vaisseau fragile. »

Ces vers suffiraient seuls à prouver qu'il ne s'agit pas là du roi François Ier, mais d'un apôtre du christianisme réformé.

P. 76, l. 15. *Infelice*, malheureux, du latin *infelix.*

Ibid., l. 16. *Estourbillon* pour *tourbillon.*

Ibid., l. 23. *Coustaux*, coteaux.

P. 77, l. 13. *S'esmoyra*, s'émerveillera, s'étonnera. — Du verbe *s'esmoyer* employé par Villon. — V. t. II de la présente édit., p. 224, l. 11.

P. 78, l. 9. « Las, fidele *Amateur* », c'est-à-dire *amant*, dans un sens élevé.

P. 79. Noter les rimes *deserte* et *souffrette.*

P. 83, l. 6. *Bergeail*, bercail.

P. 84-162. *Chansons spirituelles.* Il faut remarquer la diversité des rhythmes et du ton employé dans chacune de ces pièces, faites sur des airs populaires, comme : *Sur le Pont d'Avignon j'ouys chanter la belle,— Trop penser m'y font amours. — Las! qu'en dit-on en France des gents de Luxembourg? — O l'espinette du bois, mon amour la desire*, etc.

P. 92, l. 10. « Je crie par bois et *par plains* », c'est-à-dire par plaines, par champs.

P. 93, l. 9. « Je t'envoye ma deffiance », c'est-à-dire mon *défi*. (V. Cotgrave.)

P. 103, l 19 et 20. Au lieu de : « Trompe et *corps* ... casser », lisez : « *Trompe* et *cor*... ».

Ibid., « *Coubles* », couples, attelages. — V. *Bucouble* (Glossaire).

P. 123 :

A la clere Fontenelle.
Qui est l'eau vive et d'en hault le parfait don.

Remarquez ce vers d'une longueur exceptionnelle et le seul de cette mesure dans la pièce.

P. 137, l. 2. « Pour jamais n'en *fais* retour », lisez : « n'en *faire* ».

Ibid., l. 15. « *N'autre* plaisir ne veux avoir. » Voir une élision semblable, p. 35 : « *n'esmoy* ».

P. 143. Rimes à noter : *bienfaits* et *infects*.

P. 151. *Mondanité*, esprit mondain.

P. 163. *Sonnet* final du tome I[er] des *Marguerites de la Marguerite* dans l'édit. originale.

Ibid. « Ainsi disoit Phœbus en *s'esmayant* ». Cotgrave : « *s'esmayer*. To be sad, pensive, etc. »

P. 166. Dédicace « *à Madame Jane, infante de Navarre* ». C'est encore un sonnet de Maurice Scève. (V. notre *Introd.*, p. xcvj.)

Ibid. « Miroir de *sa Royale image* ». Le mot *image* est ici féminin. Ailleurs il est employé au masculin. (V. ce mot au Glossaire.)

P. 167-200. *L'Histoire des Satyres et Nymphes de Dyane.*— Vers de dix syllabes, rimes plates. Pièce bucolique imitée de Sannazar.

P. 179. Remarquez le rôle du participe dans ces deux vers, où il s'accorde comme un adjectif verbal, tout en gardant un régime, dans le second vers, comme un verbe ou comme un substantif :

Ainsi s'en vont courantes et criantes
Celles qui sont de Dyane priantes.

P. 180. Noter les rimes : *nostre* et *oultre*.

P. 185, ligne 15 . *Miseration*, miséricorde, commisération.

P. 188, l. 18. « Ma *nourriture* », c'est-à-dire la créature *nourrie*, élevée par moi.

P. 192, l. 22. *Preis*, prix.

P. 196, dern. ligne. — Vers proverbe :

Le prometteur n'est icy le donneur.

P. 201-238. *Epistres* en vers de dix syllabes, à rimes plates. — On y trouve de curieux détails sur Marguerite, François Ier et la famille royale.

P. 202, l. 24. « Image vif ». Voir plus haut, p. 166, et *Notes* (ci-dessus), *image* au féminin.

P. 203, l. 14 :

Me sembla voir le second Abraham
Qui vray David s'estoit montré l'autre an,
Executant les batailles de Dieu,
Et Dieu pour luy bataillant en tout lieu, etc.

Allusion aux guerres de François Ier et de Charles-Quint. — Cette Épitre est de 1543.

Ibid., l. 20 :

Ce que l'on voit par le Compte *Guillaume*, etc.

C'est-à-dire par l'histoire de *Guillaume* Poyet, chancelier de France, dont la disgrâce ne fut pas moins éclatante que la faveur. Nommé chancelier en 1538, inculpé du crime de malversation et mis à la Bastille (1er août 1542), frappé par un rigoureux arrêt du Parlement (1545), il mourut en 1548.

P. 204 :

...... *Veu que les Écossois,*
Sous un tel Roy que le Roy d'Angleterre,
Ont eu povoir de soustenir la guerre
Et sont ainsi tous soubz l'obeïssance
De celle là qu'est venue de France, *etc.*

Il ne s'agit pas de Madeleine, fille de François Ier, mariée au roi Jacques d'Écosse le 1er janvier 1537 et qui mourut peu de temps après, le 2 juillet. Marguerite parle de Marie de Lorraine, qui épousa Jacques V en 1538, et qui eut pour fille Marie Stuart : depuis la mort du roi (1542) elle exerçait la régence du royaume d'Écosse.

P. 205 :

..... *Et* quant un Filz
Je vis escrit. . . . .
. . . .
Le Filz du Filz du Pere tres-heureux.

Enfant qui rend les ennemis paoureux,
Filz qui apporte en France un double cœur,
Pour estre Filz du Filz du grand Vaincqueur,
Filz beaucoup plus desiré qu'esperé,
Le reconfort du cœur desesperé;
. . . .
Filz apportant au grand Pere jeunesse
En retardant par joye sa vieillesse;
Car aussitost que devant ses yeux vint,
Ses quarante ans retournerent à vingt.
O Filz heureux, joye du jeune Pere,
Souverain bien de la contente Mere;
Heureuse Foy qui, après longue attente,
Leur as donné le fruit de leur pretente.
. . . .
Le bien venu tu es, car tu apporte
A nostre Roy le bien qui le conforte
Des grands ennuiz qu'il a euz plus qu'assez.

Il s'agit du nouveau-né, petit-fils de François Ier, fils du prince Henri et de sa femme Catherine de Médicis, épousée en 1533, et restée sans enfants jusqu'au 19 janvier 1543, époque de la naissance de son premier fils, François, dauphin, et plus tard roi, sous le nom de François II. — François Ier avait alors quarante-huit ans.

P. 206, l. 7 :

Qui me promet que parfait le tenez
Quant à beauté, et qu'il ha bien grand nés,
J'ay tel plaisir et telle aise receue, etc.

Le *grand nez*, signe familial des Valois-Angoulême, était considéré comme une marque de race et une beauté dont Marguerite et son frère offraient l'un et l'autre un spécimen bien caractéristique.

Ibid., l. 12 : « Dont mon malheur m'est heur d'en *estre loing.*»

Marguerite était alors loin du roi et de la cour, en Béarn, « dedans mon Hermitage », dit-elle plus haut, p. 202.

Ibid., l. 22 :

Dieu de Françoys *tousjours se nommera,*
Dieu de Henry *et Dieu du petit* Tiers,
Lequel Françoys *nommerez volontiers.*

Elle dit que Dieu restera toujours le Dieu de *François Ier*, de *Henri* (dauphin) et du *tiers* petit être, fils de Henri, à qui l'on transmettra le nom de *François*, en souvenir du roi son aïeul et du premier dauphin François, mort en 1536, que Charles-Quint fut accusé d'avoir fait empoisonner.

P. 207, l. 6 et 7 :

Mais en sera toute terre *couverte*
Et par leurs mains la Sainte *recouverte.*

C'est-à-dire « la (Terre) Sainte recouvrée ».

P. 210, l. 1. « Vos paoureux *alarmes.* » — V. ce mot au Glossaire.

Ibid., l. 5. *Lyepards*, léopards.

Ibid., l. 14. *Chaillou*, pour caillou.

P. 213. « Durant le temps qu'en France feit sejour, etc. »

Allusion au passage de Charles-Quint en France, où il fut reçu avec une hospitalité pompeuse par François Ier (1539).

P. 214 :

Demandez en à ceux de la Rochelle,
Desquelz le pied estoit jà sur l'eschelle,
Ceux des Marays, aussi ceux de Bretaigne.

Allusion aux troubles qui eurent lieu dans ces derniers endroits sous le règne de François Ier. Il fit grâce aux gens de *la Rochelle* et des *Marais salants*, sur le rivage de la mer et dans les îles voisines, qui s'étaient mutinés contre les droits de gabelle, et que venait de frapper un jugement solennel (décembre 1542). — Voir à ce propos, dans les *Nouvelles Lettres de la reine de Navarre*, une lettre de janvier 1543, et non 1542, comme l'imprime Génin.

P. 215, l. 20. « Sans repos ne *sans torse* », ni sans biais. La langue moderne a gardé le composé : *entorse.*

P. 222 :

. . . . *à l'envitaillement*
De Landrecy. . . . .

Elle parle de la guerre qui eut lieu dans le Nord de la France contre les Impériaux (1543).

V. plus loin, p. 227, « Que *Landrecy de l'Empereur n'est prise.* » Charles-Quint assiégea vainement cette place avec 50,000 hommes.

P. 223, ligne 11. « *Cest* affaire. » Là, et ailleurs, *affaire* est employé au masculin.

Ibid., l. 12. « Et ceste fin si tresfort je *doutois* », c'est-à-dire : je redoutais.

P. 224. Notez les rimes : « je *fais* » et « ceste *fois* ».

P. 225, l. 17. « Vostre beau frere. » Elle parle au roi son frère du roi Henri de Navarre, dont elle était la femme.
Elle dit plus loin en effet, p. 226 : « Prins *mon mary* ».

P. 226, l. 2 et 3 :

> . . . . *En criant grand mercys*
> *A ce bon Dieu* que *tel Roy a gardé.*

C'est-à-dire *de ce que* ....

Ibid., l. 16. *Mercier*, remercier.

Ibid., l. 21. « Si le second Siméon, *Galiot*, etc. »
C'est-à-dire Galiot de Genoilhac, grand écuyer, né vers 1466, mort en 1546, dont le fils François Galiot, nommé après lui grand maître de l'artillerie de France pour ses services au siége de Landrecies, périt à la bataille de Cérisoles (1544). — V. Génin, t. Ier des *Lettres de la reine de Navarre*, p. 308, notes.

Ibid., l. 25. « Si Saint André a dit : Loué soit Dieu, etc. »
Elle parle de J. d'Albon, dit maréchal de Saint-André, qui devint maréchal de France en 1547. (V. Génin, *ibid.*, p. 354 et 355, notes.)

P. 227, l. 20. *Conquereur*, conquérant.

P. 228, l. 6. « Son *naistre* », c'est-à-dire sa naissance.

P. 230, l. 8 et 9. Encore une rime redoublée, c'est-à-dire le même mot *aelles*, terminant à la rime deux vers qui se suivent.

P. 231, avant-dernière ligne. « *Croist* le regret. » Ici *croist* est actif, et a le sens de *accroît*.

P. 236, l. 6 « En vous laissant fasché de maladie. »
Les affaires du roi la retiennent à Bayonne (été de 1537). En juin 1537, en effet, le roi de Navarre était malade près de Paris. Voir Génin, *ibid.*, p. 345-353, et t. II des *Lettres*, p. 148 : *Lettre au roi* (François Ier) écrite de Mont-de-Marsan. Il la pressait de revenir : elle expose que c'est pour le

service du roi et du pays qu'elle a dû « aller le plus près de Bayonne. » Elle va revenir droit par Bordeaux sans passer par Nérac. « Mais, dit-elle, la principale occasion qui m'a fait demeurer *en l'absence du roy de Navarre*, c'est le desir que j'ay eu toute ma vie de vous pouvoir fere service, *non comme seur, mais comme frere.* »

Ibid, l. 17. « *Pour la jetter dans sa noire litiere.* »

Elle voyageait toujours en litière, comme le montrent tous les témoignages contemporains, et même elle y travaillait et y écrivait sans cesse. (V. l'*Introd.* en tête de notre édit., t. I, p. xxxvj.) — On voit ici qu'elle s'absenta par cas de force majeure.

P. 237, l. 6, etc. :

Ces povres villages
Qui sont subjets au martyre et pillages.

Allusion aux ravages de la guerre causés par les *gens d'armes* mêmes du pays et du roi. Sur sa pitié pour les pauvres gens auxquels elle s'efforçait d'épargner toutes vexations, voir Le Roux de Lincy : notice en tête de son édit. de l'*Heptaméron*, p. lxxxvij.

Ibid., l. 14, etc. :

Pantagruel a bien prophetisé,
Car j'ay desjà les muletz advisé
De cestuy là qui vous avoit promis
D'estre en trois jours de sa santé remis.

Allusion à un endroit de Rabelais, passé en proverbe (liv. III, chap. xxxv) : « En cestuy instant Pantagruel apperceut vers la porte de la salle le petit chien de Gargantua, lequel il nommoit Kyne... adoncques dist à toute la compaignie : *Nostre roy n'est pas loing d'icy, leuons nous.* Ce mot ne feut acheué que Gargantua entra dans la salle du banquet. »

Marguerite veut dire que la vue des *mulets* du roi de Navarre lui annonça l'arrivée de celui-ci, comme la vue du *chien* de Gargantua avertit Pantagruel de l'arrivée de son père.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

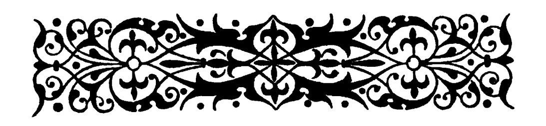


Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

M DCCC LXXIV



LE CABINET
DU
BIBLIOPHILE

PIÈCES RARES OU INÉDITES

ÉDITIONS ORIGINALES

Le Cabinet du Bibliophile se compose de pièces rares ou inédites, intéressantes pour l'étude de l'histoire, de la littérature et des mœurs du XVe au XVIIIe siècle. Il comprend aussi les éditions originales de ceux de nos grands écrivains dont le premier texte présente des différences notables avec le texte définitif. Le double intérêt de rareté et de curiosité que présentent ces publications leur assigne une place dans le cabinet du bibliophile, dont elles forment la bibliothèque intime.

Le nombre de ces publications est illimité. Elles paraissent successivement, sans un ordre déterminé, et à mesure qu'il s'en rencontre qui semblent dignes d'être reproduites. — Chacune d'elles, indépendante de toutes les autres, peut être achetée séparément. Le

seul lien qui existe entre elles est dans la pensée de former pour les amateurs une collection qui réponde à leurs goûts et à leurs besoins.

CONDITIONS DE LA PUBLICATION

(*Impression.*) Les volumes sont imprimés sur très-beau papier vergé de Hollande, et recouverts en parchemin factice replié sur doubles gardes. Ils sont tirés le plus souvent à 300 exemplaires. Chaque publication porte, du reste, le chiffre exact et le détail du tirage, et tous les exemplaires sont numérotés.

(*Exemplaires de choix.*) Il est tiré également quelques exemplaires sur papier de Chine et sur papier Whatman. Ces exemplaires étant toujours les premiers vendus, les personnes qui voudront se les assurer devront nous les demander à l'avance.

(*Exemplaires sur vélin et sur parchemin.*) Les amateurs qui désireraient des exemplaires sur vélin ou sur parchemin sont priés de nous en prévenir. Ils trouvent toujours, soit sur un catalogue joint au dernier volume paru, soit sur le catalogue général de notre librairie, l'indication des ouvrages en préparation, et peuvent ainsi nous envoyer leurs demandes avant que l'impression soit commencée.

(*Souscripteurs.*) Il est donné avis de la publication de chaque volume à toute personne qui en manifeste le désir. Les amateurs qui souscrivent à toute la collection reçoivent les volumes dès qu'ils paraissent.

(*Prix.*) Le prix des volumes varie ordinairement de 5 à 10 fr. pour les papiers vergés, et de 10 à 20 fr. pour les papiers Whatman et les papiers de Chine.

EN VENTE.

PROSE.

Le Premier Texte de La Bruyère (1688), publ. par D. Jouaust. 1 vol. . . . . 10 fr.

Le Premier Texte de La Rochefoucauld (1665), publ. par F. de Marescot. 1 vol. 7 50

La Chronique de Gargantua (s. d.), premier texte du roman de Rabelais, publ. par Paul Lacroix. 1 vol. 5 »

La Chronique de Gargantua et de Pantagruel (s. d.), publiée par Paul Lacroix. 1 vol. . . . 8 »

Amusements sérieux et comiques, de Dufresny (1705), publ. par D. Jouaust. (Idée première des *Lettres Persanes.*) 1 vol. . . . . 6 »

Lettres Turques, de De Saint-Foix (1744), publ. par D. Jouaust. (Imitation des *Lettres Persanes.*) 1 vol. . . . . 6 »

Maximes de Madame de Sablé (1678), publiées par D. Jouaust. . . . . 5 »

Lettres et poésies inédites de Voltaire, publ. par V. Advielle. 1 vol. . . . . 5 »

L'Enfer, satire « dans le goût de Sancy », d'Agrippa d'Aubigné (XVI[e] siècle), publiée pour la première fois, d'après le recueil de Conrart, par Ch. Read. 1 vol. 9 »

VERS.

La Puce de Madame Desroches (1610), publ. par D. Jouaust. 1 vol. . . . . 8 »

Satires de Dulorens, édition de 1646, avec un *por-*

trait authentique de l'auteur. Publié par D. Jouaust. 1 vol. 12 »

Épuisé. Ne se vend qu'avec la collection.

Poésies de Tahureau, publiées par Prosper Blanchemain. Tome Ier : *Premières poésies* (1554). 8 »

— Tome II : *Sonnets, Odes et Mignardises* (1554). 10 »

Élégies de Jean Doublet, Dieppois (1559). 1 vol. 8 »

Le Traicté de Getta et d'Amphitrion, traduit du latin en vers français par Eustache Deschamps (XVe siècle), publié par le Mis de Queux de Saint-Hilaire. 1 vol. . . . . 5 »

Les Marguerites de la Marguerite (1547), publ. par Félix Frank. 4 vol. 40 »

SOUS PRESSE :

Le Printemps, stances et odes, de d'Aubigné.

Poésies de *Courval-Sonnet*.

— de *Louise Labé*.

— de *Maynard*.

Le Disciple de Pantagruel, publ. par P. Lacroix.

A LA LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338, A PARIS

Juin 1874.


OCCVPA PORTVM
PARIS RUE ST HONORE
338
338
TYPOGRAPHIE ARTISTIQUE
JOUAUST
ÉDITIONS DE



